

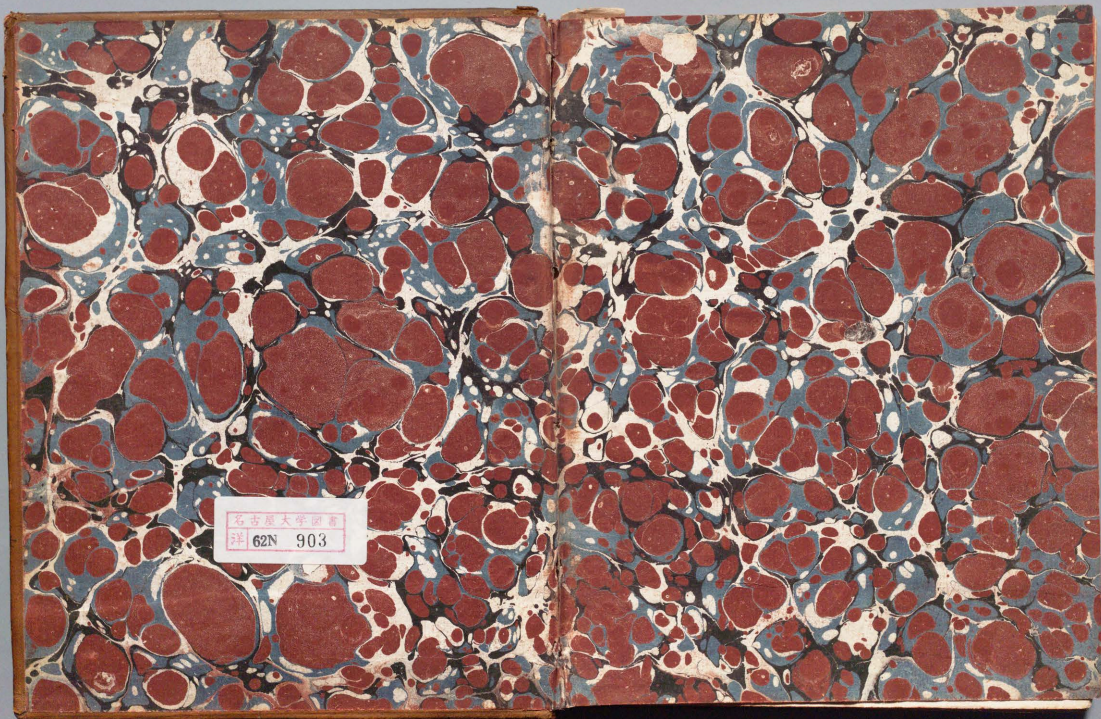
Lettre  
de  
Thrasylbule à Leucippe.  
Ouvrage historique, critique  
et Métaphisique.  
par M. Fieret secrétaire perpétuel  
de l'Académie des inscriptions et  
Belles Lettres.  
mort en 1745.  
Dédié à sa sœur.

18<sup>e</sup> Siècle.









名古屋大学図書

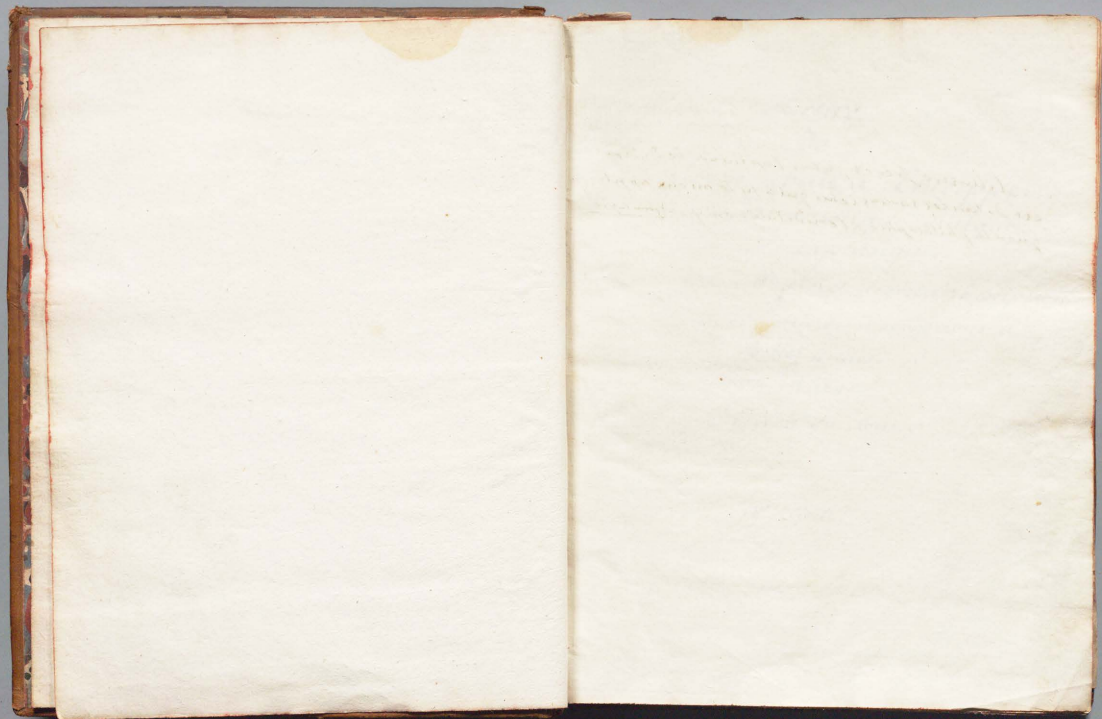
洋 62N 903





[Nicolas Freret]





l'illustre freret, selon l'opinion de Diderot  
est de tous les savans celui qui a su le mieux appli-  
quer la philosophie à l'érudition. encyc. etymologie

Lettre  
de  
Thrasibule à Leucippe.  
Ouvrage historique, critique  
et Métaphisique..  
par M. Fier et secrétaire perpétuel  
de l'Académie des inscriptions et  
Belles Lettres.  
mort en 1745.  
Dédié à sa Sœur.

18<sup>e</sup> Siècle.



## Préface

De prétendu Traducteur Anglois.

Cet ouvrage a été véritablement traduit du grec, comme je me crois obligé de l'assurer, pour prévenir les lecteurs qui pourroient avoir quelque scrupule sur son authenticité, un médecin grec qui passa ici [à Londres] au retour d'un voyage d'Italie et de France, pour s'embarquer sur la flotte de Smyrne, me le prêta, il y a quinze ans, il étoit avec quelques ouvrages de porphyre et de jamblique et quelques opuscules de Plutarque dans le même volume; le tout d'une main syrienne. néanmoins ce médecin, qui me parut habile homme, assuroit que ce manuscrit étoit au moins du deuxième siècle.

L'auteur de cette lettre étoit un de ces philosophes qui, regardant toutes les Religions comme des loix politiques, croyoit qu'il suffisoit de ne point choquer celles de la société où l'on vivoit, mais qu'en fonds la pratique exacte en étoit fort inutile, ce qu'il dit des chrétiens et des juifs, marque qu'il vivoit vers le deuxième siècle du christianisme. il en parle avec modération, et si tous les hommes lui avoient ressemblé, les chrétiens n'auroient pas eu tant

à souffrir. au reste comme il ne nous est connu  
que par cette lettre, non plus que cette femme  
à qui il écrit, je n'en puis rien dire ici. Quant  
à son style, quoiqu'il affecte le langage athenien,  
comme tous les autres écrivains de ce siècle là,  
il lui échappe si souvent des termes et des tours  
de phrase semblables à ceux que l'on remarque  
dans les écrivains du nouveau Testament, que  
je ne puis m'empêcher de croire qu'il fut  
originnaire de Syrie, ou l'on parloit un grec  
corrompu et mêlé de chaldéen, comme  
savantaise l'a fait voir.

il y a quelques circonstances dans la  
lettre qui me font croire que la personne  
à qui il écrit y étoit aussi; et est apparemment  
pour cette raison qu'il parle si peu des juifs et  
des chrétiens. Quoique la plupart des anciens  
paroissoient peu instruits de leur Religion, elle  
devoit cependant être connue dans la Syrie où  
il y avoit un grand nombre de juifs et de  
chrétiens répandus dans toutes les villes  
et qui y faisoient un corps considérable.  
J'aurois souhaité pouvoir conserver une copie  
du texte grec, mais n'étant content de le traduire,  
pour le faire voir à un de mes amis en  
attendant que j'en puisse faire faire une  
copie figurée exactement; des affaires domestiques

Il étoit Religieux. M. xxx

n'obligent de partir pour un voyage au  
retour duquel j'apparis que le médecin étoit  
embarqué et avoit emporté son manuscrit  
dont il n'avoit jamais voulu se défaire.

### Fragment d'une lettre du Traducteur pretendu françois, pour servir de prière

Je ne connois cet ouvrage que par la  
traduction anglaise. M. xxx.  
qui en avoit une copie manuscrite la  
prêta à un de mes amis pendant le séjour  
qu'il fit en France il y a quelques années.  
cet ami eut la permission de garder une  
copie qu'il m'a prêté depuis.

M. xxx avoit que ce manuscrit  
étoit très rare, et que le fameux Colan qui  
en avoit vu parler, l'avoit cherché longtems  
inutilement. il ajoutoit que bien des gens le  
croioient une véritable traduction d'un ouvrage  
ancien, et en effet il faut convenir que, si cet  
écrit est moderne, son auteur n'a pas mal  
réussi à se donner l'air d'un ancien. il  
s'étend sur des articles très indifférens aujour-  
d'hui, sur les diverses sectes Religieuses des  
Grecs, des Egyptiens, des Chaldéens. il parle fort

9  
peu des Juifs, et ne dit qu'un mot de l'attribution  
des chrétiens qu'il regarde comme un mélange  
du judaïsme et de la Religion égyptienne.

il m'a même semblé qu'il y avoit quelques  
endroits, dans lesquels un moderne avoit  
profité des découvertes de notre métaphysicien,  
pour développer ses idées d'une manière plus  
nette, et pour donner plus de force à  
ses raisonnements.

à l'égard du style, il est difficile d'en juger  
sur une traduction, qui ne m'a pas paru  
extrêmement littérale. Comme il m'a semblé  
que l'écrivain anglais n'avoit pas fait de  
scrupule de substituer plusieurs termes  
de nos scholastiques latins à ceux de notre  
philosophe grec; j'ai cru qu'il méritoit  
aussi permis de ne me pas assujettir à  
conserver ses termes, je les ai paraphrasés,  
et j'en ai substitué d'autres plus clairs,  
afin de me rendre intelligible.

Comme vous entendez parfaitement la  
langue anglaise, je vous envoie l'original  
avec ma traduction, vous priant de l'examiner,  
et de me dire si j'en ai bien rendu le sens, car  
vous remarquerez aisément que je ne me  
suis attaché qu'à cela, et que j'ai pris de

5  
grandes ~~libertés~~ libertés quant à la  
phrase et quant au style.

Les phrases longues et entortillées de  
l'écrivain anglais ne seroient pas supportables  
en français; et je ne sais si elles ne seroient  
pas condamnables en elles mêmes. Il me  
semble que les anglais commencent à  
sentir les défauts de ce style; et leurs  
nouveaux écrivains y tombent plus  
rarement: au moins autant que j'en puis  
juger par la comparaison des ouvrages  
modernes avec les anciens.

NB. on a attribué ces deux espèces de phrases  
à la Beaumelle, mais on n'y reconnoît point son style.



Lettre  
de Erasymbule à Leucippe.

introduction.

La Devotion est sans doute, elle chère Leucippe,  
la plus douce et la plus désirable de toutes les  
passions, lorsqu'elle est sincère et continue.  
Elle est même inutile qu'elle soit éclairée et  
raisonnable pour nous rendre heureux. La  
superstition, qui ne nous propose que des  
choses absurdes et basses pour objet de notre  
respect et de notre amour, peut fournir  
des plaisirs aussi grands que la piété fondée  
sur les idées les plus nobles et les plus sublimes  
de cette philosophie qui prétend nous découvrir  
la Nature du souverain être. Ce n'est pas la  
qualité des objets qui en fait le prix; c'est  
l'idée ou l'opinion que nous en avons, et la  
vivacité des sentimens qu'ils nous inspirent.  
un pâtre fortement touché pour une maussade  
paysanne de son hameau, goûtera entre ses  
bras un plaisir aussi vif, sera aussi parfaitement  
heureux que l'étoit Adonis comblé des faveurs

avantage  
Jean  
Leucippe  
sensible  
désirant  
son bien  
de son bien  
intéressé  
elle

de la plus belle des Déeses: la mesure de  
notre amour fait la mesure de nos plaisirs  
et de notre bonheur.

Aussi je me garderai toujours avec soin  
de combattre l'opinion d'un homme touché  
d'une dévotion affectueuse, sincère et continue;  
à peine sa persuasion, ce seroit d'ébranler sa  
félicité. Mais celui qui n'a que des accès  
passagers d'une dévotion intermittente; celui  
pour qui la dévotion n'est qu'une passion  
triste, qui lui fait envisager la Divinité  
comme un être toujours irrité contre les  
hommes; attaquer sa persuasion, c'est  
entreprendre de le guérir d'un mal qui  
en possède tous ses plaisirs, qui aigrit  
toutes ses peines, et qui change sa vie en  
un supplice continu.

Ne vous y trompez pas, elle est bien loin  
d'être au monde de gens plus malheureux  
que les dévots de cette dernière espèce.  
semblables à des amants haïs et méprisés  
ils n'envisagent la Divinité comme le seul  
objet capable de faire leur bonheur, que  
pour désespérer d'en obtenir jamais la possession.

Les dévots dont j'ai parlé d'abord, sont dans une  
disposition toute opposée. ce sont des amants  
tendres, respectueux, passionnés, qui n'ont  
d'autre inquiétude que celle de ne pas répondre  
assez parfaitement à la tendresse que sent  
pour eux l'objet de leur amour. La Divinité  
est pour eux une maîtresse tendrement  
chérie, qui joint à cet empire doux et puissant  
que l'amour exerce sur nos cœurs, toute  
l'autorité que s'acquiert sur nos esprits  
l'admiration, l'estime et l'amitié. Leur  
amour est exempt des craintes et des  
tourmens de la jalousie: tous les instans  
de leur vie sont des instans de jouissance, et  
d'une jouissance dont rien n'affaiblit ni ne  
partage le sentiment. Les dévots de cette  
espèce ajoutent une ferme croyance à tout  
ce qu'on leur annonce de la part du  
Souverain être: ils obéissent avec transport  
à ses moindres ordres: ils goûtent la joie  
la plus pure et la plus voluptueuse  
dans les sacrifices qu'ils lui font de leurs  
passions, de leurs desirs, de leurs opinions,  
de leur raison même, plus la victime



qu'ils immolent leur être chere, plus leur satisfaction est parfaite, parquoy ils ne voyent dans ces sacrifices que le droit qu'ils requierent pour eux sur l'objet de leur amour.

Cette peinture de la Devotion est, je l'avoue, bien tentante, et si je croyois, elle seroit parvenue à cet heureux état, je serois le premier à vous presser d'enbrer dans un sentier qui ne produit que des fleurs sous les pas de ceux qui y sont entraînés par une persuasion vive, sincere et continue. mais il faut y être entraîné. le sentiment de la devotion est une véritable passion; et vous ne l'avez dit vous même, on n'est point maître de se donner des sentimens et des passions; notre ame ne se peut procurer cette especie de mouvement qui les forme, il ne peut être excité en elle que par les impressions qui lui viennent du dehors. à cet égard elle n'a d'autre force que celle de sentir ce qui se passe en elle-même, lorsque l'impression qu'elle a reçue, commence à se développer.

Je sais que, dans la situation où vous vous trouvez, la Devotion vous seroit d'un avantage infini, pour charmer les ennuis inséparables de votre Solitude: mais c'est une passion qui ne vient pas toujours nous saisir, lorsque nous appelons. Il y a recours qu'à nous même et à votre complaisance naturelle, pour adoucir les rigueurs de votre esclavage. vous estes née douce; vous savez vous prêter de bonne grace à la contrainte à laquelle vous n'êtes pas en état de résister; et la Nature vous a fait telle qu'il faut être pour obtenir plus facilement qu'un autre la paix et le repos de la part de ceux à qui le sort vous a assujettie. croyez-moi, cette disposition est la plus heureuse de toutes celles qu'on peut apporter en entrant dans le monde où nous habitons; car ce monde n'est autre chose que l'assemblage d'un nombre infini d'êtres qui agissent et réagissent sans cesse les uns sur les autres par des desirs et des forces différentes. cet univers n'auroit pu être tel qu'il est, si

ces desirs n'auroient été opposés les uns aux autres. Comme ils se combattent mutuellement, ils ne peuvent être tous satisfaits en même temps. les uns forment des obstacles aux autres; et la victoire est toujours du côté où se trouve le plus grand degré de force.

Le plaisir est attaché à la satisfaction de ces desirs, et la douleur est d'autant de ces obstacles; cette douleur est d'autant plus vive que la vivacité de ces desirs étoit plus grande. heureux ceux qui par la disposition naturelle de leur tempérament desiront la paix et la tranquillité avec plus d'ardeur que tout le reste; il ne leur en coûte qu'un peu de complaisance pour l'obtenir de ceux au milieu desquels ils vivent.

Peut-être la souveraine bonté et sagesse de ce premier être, sur la nature duquel nos philosophes sont si peu d'accord entre eux, exigeoient-elles de lui que le plaisir résultât de toutes les combinaisons que produisent la variété et l'opposition de tous ces desirs. Mais qui nous a dit qu'il

il y ait une telle souveraine bonté et sagesse qui existât quelque part hors de cet univers, et séparément des êtres par lesquels nous il est l'asservissement? qui nous a dit pour parler plus nettement qu'il y eût hors de nous une Divinité, telle que les poètes nous dépeignent le destin, ce souverain des Dieux et des hommes d'une intelligence et de volonté et possédant souverainement la bonté, la justice, la providence et toutes les autres qualités qui sont des perfections dans les êtres sensibles à nous? prenons garde que l'idée que nous nous en sommes faite n'est pas plus de réalité que celle des ancêtres des Romains; sans l'empire desquels nous vivons, maintenant avoient de leur République, ils la concevoient, comme je ne sais quel être distingué de tous les citoyens par ses intérêts, qui la compassoient; c'est ainsi qu'ils en parloient tous, et c'est en conséquence de cette idée qu'ils exigeoient que chaque citoyen lui sacrifiât ses intérêts, son bonheur et sa vie; quoique le repos et la félicité de cette République ne fussent autre chose que le repos et la félicité de tous les citoyens en particulier.

Il n'y a que trop souvent dans le

langage ordinaire des hommes de semblables termes, qui n'existent dans l'esprit de ceux qui les profèrent qu'une espèce de phantôme auquel ils attribuent une réalité que n'a jamais eu l'image confuse qui l'accompagne.

Les mots de Divinité, de Destinée, de providence &c. sont de ce nombre; et de la vient que ceux qui parlent de ces choses ne sont d'accord ni entre eux, ni avec eux-mêmes; ils varient sans cesse, ne conviennent de rien, s'accusent mutuellement d'erreur, ne font qu'entasser absurdités sur absurdités, lorsqu'ils entreprennent d'éclaircir ou seulement de développer les idées qu'ils prétendent avoir.

Si nous n'étions accoutumés de l'habitude à trembler au seul nom du phantôme de la Divinité, nous ne pourrions nous empêcher de les regarder comme des hommes livrés à un véritable délire; car c'est un délire de prendre ses propres visions, pour des êtres réels et existans hors de nous mêmes. Les hommes atteints de cette espèce de délire vont plus loin; non seulement ils

reglent toute leur conduite sur ces apparences chimériques, mais encore ils veulent forcer les autres hommes à voir ces objets qui n'existent point, et ils les contraignent de se conformer à leur conduite et de suivre les exemples qu'ils leur donnent. Comme ce délire est contagieux, le nombre des fanatiques est devenu si considérable que les gens sages sentant l'impossibilité de résister à cette multitude de furieux, ont pris le parti de feindre souvent d'être atteints du même mal, et de respecter leur folie, lorsqu'ils remarquent que cette voie pour assurer leur tranquillité.

Le phantôme dont je vous parle devient encore plus dangereux lorsqu'il saisit ces hommes durs, hardis, impérieux, irrascibles, qui ne regardant qu'eux mêmes et leur propre satisfaction, n'ont jamais goûté le sentiment voluptueux, que les âmes bien nées éprouvent en faisant le bonheur de la société dans laquelle elles se trouvent placés. Le fanatisme étouffe toutes les passions douces et naturelles,



et fortifie toutes celles qui sont contraires à la Nature et à l'humanité; et l'on peut assurer qu'il est la source la plus abondante des maux qui affligent l'espece humaine. malheur à ceux qui se trouvent liés avec de tels hommes: lorsque la fuite leur est interdite, il n'y a qu'un seul parti à prendre, c'est celui de la complaisance, et heureusement elle vous coûte moins qu'à une autre.

Cette complaisance ne doit pourtant pas aller, Ma chère Louise, jusqu'à vous laisser empoisonner par la contagion de ce mal. dissimulez, renfermez vos sentimens, feignez même s'il le faut pour obtenir la paix; mais craignez de vous laisser entamer sur le chapitre du phantôme: il n'y va pas moins que du bonheur et du repos de toute votre vie; la moindre faiblesse vous réduiroit dans le plus déplorable de tous les états. croyez moi, vous estes née d'un caractère d'esprit trop tendre, trop penetrant et trop étendu, pour que vous puissiez vous livrer sans retour au delire de la dévotion.

vous ne serez jamais persuadée par une pleine et entiere conviction d'esprit; les absurdités dont fourmillent tout système religieux, quelqu'il soit, résisteront toujours votre raison, malgré tous les efforts que vous pourrez faire pour la soumettre. Vous n'aurez pas plutôt donné entrée dans votre esprit à ce phantôme religieux que la mélancolie de votre tempérament jointe à la délicatesse et à l'ingénuité naturelle de votre cœur ennemi de son propre repos, vous fourniront sans cesse mille nouveaux sujets de terreur; mille serpillés de toute espee s'empareeront de votre ame, vous en serez perpétuellement déchirée, et je craindrois que votre cœur, sur lequel la situation de votre ame a tant d'empire, n'y succombât à la fin. De quels succès que fussent suivis tous les efforts que vous pourriez faire pour exciter en vous cet heureux delire, dont j'ai fait plus haut le portrait, vous ne parviendrez jamais qu'à une dévotion faible et intermittente; vous

naïveté jamais que de légers et courts accès  
 interrompus par des intervalles de raison;  
 ce qui est peut-être la plus douloureuse  
 situation où puisse jamais se trouver  
 l'esprit humain, le passage continuel  
 de l'un de ces états à l'autre formera un  
 tissu de sentimens douloureux que je  
 ne puis comparer qu'à l'état d'un amant  
 trahi et méprisé, qui dans l'instant de  
 sa fureur rougit de l'amour qu'il a senti  
 pour une maîtresse indigne, qu'il pense  
 n'aimer plus, parce qu'il croit devoir la  
 haïr, et qui dans l'instant suivant  
 déteste ses premiers sentimens, voudroit  
 en effacer le souvenir avec des flots de  
 son sang, et se sent dévouer par une  
 passion qui ne peut être ni détruite, ni  
 satisfaite. Cet état, le plus cruel et le  
 plus amer de tous ceux qu'on peut imaginer,  
 n'est cependant encore qu'un léger craïon  
 de celui où se trouve un tempérament  
 mélancolique livré à la dévotion intermittente.  
 La persuasion d'un tel homme n'est jamais  
 assez vive, pour qu'il ne soit point frappé

de l'absurdité de ce qu'il croit, son amour  
 est foible, et pour peu qu'il soit remué  
 par des passions opposées aux loix  
 qu'il regarde comme émanées du souverain  
 être; s'il tente de les combattre, sa résistance  
 est accompagnée d'un sentiment très  
 douloureux, parce qu'il n'est que foiblement  
 affecté de la réalité et de la bonté de  
 l'objet auquel il sacrifie ses passions.  
 C'est un esclave qui obéit par la crainte  
 de déplaire à un Tyran impérieux  
 qu'il ne peut aimer et qu'il ose haïr.  
 S'il cède aux passions qui l'entraînent,  
 alors sa persuasion, qui étoit très  
 foible pour le retenir, devient assez  
 forte pour le tourmenter; son cœur  
 est sans cesse boudé et déchiré par  
 le repentir et par les remords de sa  
 foiblesse à laquelle il a succombé.  
 S'il est d'un caractère d'esprit délicat,  
 attentif, timide, les manquemens les  
 plus légers lui paroîtront des crimes  
 énormes, et il sera perpétuellement  
 dans les trances mortelles d'un coupable.



qui va paraitre devant le plus redoutable de tous les juges. Si nous considérons l'état d'un tel homme, lorsque son délire l'abandonnant, il fait quelque pas pour retourner au bon sens et à la raison, il ne fait presque jamais ce pas que par le secours de quelque passion violente qui l'agite et lui prête une force étrangère; et comme cette force lui vient par une espèce de fièvre de l'âme, elle l'abandonne bientôt pour le laisser retomber dans un état de desespoir et de regret tel que celui que nous avons décrit.

Dans l'instant même qu'il est libre du délire de la dévotion, il n'ose jeter les yeux sur sa conduite passée, il la regarde comme une extravagance et comme une folie. il regrette les sacrifices qu'elle lui a fait faire au chimérique objet de sa dévotion; et le meilleur parti qu'il puisse prendre alors, c'est de se regarder comme un être digne de mépris et de mépris. mais il n'est pas assez heureux pour demeurer longtems dans cet état; il retombe bientôt dans son premier délire; et sa vie entière n'est qu'un passage continuel

de la honte au repentir, et du repentir à la honte. Partagé sans cesse entre deux sentimens opposés et douloureux, qui l'agitent tour à tour, tantôt il voudroit étouffer une persuasion qui le gêne; tantôt il voudroit en laugmentant élever en lui les mouvemens et les desirs qui y sont opposés, mais tous ses efforts sont vains; jamais sa persuasion n'est assez forte pour qu'il puisse avec plaisir agir en conséquence; et jamais elle n'est assez affoiblie ni assez parfaitement détruite pour pouvoir se lever sans remords, aux desirs qu'elle condamne. Ainsi se passe sa vie entière dans les combats les plus douloureux, il en sort sans en avoir joui, souvent avant le tems ordinaire par l'impression qu'on fait sur ses organes les combats qui les ont détruits, et presque toujours l'esprit trouble et déchiré par les terreurs qui lui inspire l'immutabilité de tout qui lui est pré paré.

Voilà l'état auquel vous réduiroit la dévotion, ô ma chère Louïsse, si jamais vous aviez le malheur d'en être atteinte. Je vous connois mieux que vous n'en sçavez, j'ai étudié votre tempérament, et je vous le persuois si je vous parlois autrement. Quelque chose de votre caractère a commencé à se voir le jour des opinions reçues dans l'enfance; elle doit aller en avant, s'en débarrasser tout à fait, et regarder toute Religion comme une opinion tyrannique

inventée pour dominer les esprits; et à laquelle il faut que les sages se conforment à l'extremé pour le bien de la paix, surtout lorsqu'ils se trouvent liés avec quelques uns de ces hommes dont on devient l'ennemi quand on refuse d'être leur esclave, mais pour ce qui est de ceux et de l'esprit, ce même sage doit les laisser libres et indépendants de toute opinion à laquelle la pure raison ou la loi victorieuse du plaisir ne vous force point de vous soumettre.

Si vous étiez dans une autre situation que celle où vous vous trouvez maintenant, attacher l'esprit, j'en conviendrais de ces réflexions générales et de celles qu'elles vous donneront occasion de faire; mais votre intérêt ne est trop cher pour ne pas tâcher de vous fournir un préservatif contre les atteintes d'un mal dont je crains la contagion pour vous. L'esprit humain est naturellement superstitieux; et cette disposition prend encore de nouvelles forces, lorsque, comme vous, on est exposé à l'ennui et à la tristesse d'une solitude déagréable. Elevé au milieu de Rome, vous vous trouvez relégué à l'extrémité de l'empire, dans un lieu où vous n'avez aucun des amusemens que vous pourrissiez cette capitale de monde; et pour comble de disgrâce, tout ce qui vous approche contribue encore à augmenter votre ennui. Comme cette situation vous

rend plus susceptible de la contagion, il faut attaquer le mal dans les formes; et ainsi je vais commencer par chercher quelles sont les sources de la superstition, et ce que sont en général les Religions. Je vous exposerai quels sont les différents systèmes entre lesquels les hommes se sont partagés sur ce sujet, et les motifs de crédibilité sur lesquels ils se sont appuyés.

Après quoi j'examinerai quelles sont vos connaissances; comment vous distinguez celles qui sont vraies et certaines d'avec les autres qui sont ou fausses ou non prouvées; et enfin ce que les connaissances certaines vous apprennent sur la nature de Dieu et de notre ame, et sur la Religion en général.

Premiere Partie.

Les vices et les notions de notre esprit  
sont bornées et circonscrites dans des  
limites infiniment étroites; et il apporte  
en naissant une curiosité, une passion de  
savoir, que rien ne peut satisfaire; on ne se  
lasse jamais de voir de nouveaux objets; et  
la vie entière se passe à chercher les moyens  
de remplir le vuide et l'inquiétude que  
laissent en nous les connoissances les plus  
étendues, dès que nous les avons acquises.  
Nous ne pouvons connoître aucune chose  
parfaitement, pas même notre propre  
substance, et cependant nous voulons  
rendre raison de tout, l'aveu de notre  
impuissance eut été trop douloureux  
pour notre orgueil: pour l'éviter, nous  
avons pris le parti de nous payer de  
raisonnemens vagues et de suppositions  
obscurcs et chimeriques. Par exemple  
lorsqu'il s'est agi de rendre raison de l'ordre  
et de la conduite de l'univers, on a imaginé  
des Dieux, c'est à dire des êtres intelligens et  
tres puissans placés au dessus de nous,





auxquels on a attribué tous les effets dont la cause étoit inconnue. Bientôt après on les a regardés comme les auteurs de tous les biens et de tous les maux qui nous arrivent.

L'habitude de recevoir ces opinions comme vraies, et la commodité qu'on y trouvoit, pour satisfaire à la fois la paresse et la curiosité de notre esprit, les a fait regarder comme démontrées, malgré les absurdités dont elles fourmillent; et cette persuasion est devenue si vive chez quelques nations, que les raisonnements les plus sensés et les persécutions les plus violentes n'ont pu leur ôter la croyance qu'elles donnent à des fables extravagantes.

Les Egyptiens croient encore aujourd'hui que le corps d'un animal, qu'un fruit, qu'une plante souvent destinée par la nature pour servir d'aliment aux hommes se changent dans la substance même de divinité, dont ils prétendent cependant avoir des idées plus hautes et plus sublimes que le reste des nations.

L'opinion de l'existence et du pouvoir souverain de ces Dieux étant une fois

stable, le desir si naturel aux hommes de se rendre heureux; c'est à Dieu de jouir des biens et des plaisirs, et d'éviter les maux et la douleur, dont on avoit fait ces Dieux des penseurs, les a portés à chercher les moyens de se rendre ces Dieux favorables. on s'en est fait une idée pareille à celle de ce que nous connoissons de plus puissant parmi les hommes; on les a regardés comme nos Rois et nos souverains; et on les a traités sur ce pied là. on a commencé à leur témoigner sa soumission par des saluts, des adorations et des protestations d'attachement: on leur a fait des promesses et des vœux, pour les engager à nous faire du bien, on leur a fait des présents; car les sacrifices de toute espèce qu'on leur offre ne sont autre chose: on a essayé de les gagner par des louanges et des flatteries; on a cru que l'attention à leur rendre ces devoirs étoit un sûr moyen de leur plaire, et qu'on ne pouvoit y manquer, sans attirer leur colère contre une négligence qui nous rendoit criminels.

Quelques Nations ne s'en sont pas tenues là: comme les Rois gâllés

avoient été des tyrans cruels et féroces, ils ont vu que ces Dieux étoient aussi des êtres impitoyables et aussi méchants qu'eux; ils ont vu que pour prévenir leur courroux et la haine qu'ils porteroient au genre humain, il falloit se faire volontairement une partie des maux que leur colère et leur malignité pouvoient plaire à verser sur les hommes; que cela seul pouvoit les appaiser et nous garantir des effets funestes de cette haine: cette opinion est la source des jeûnes et des macérations, des flagellations, des incisions et de toutes ces pratiques barbares, par lesquelles tant de Nations prétendent honorer la Divinité. Les Brachmans de l'Inde, les prestres Vénériés; ceux de Mithra, d'Adonis, d'Atys, et ces vagabonds qui promènent par les provinces les simulacres de la Déesse de Syrie, ou de celle qui est adorée à comenes, nous fournissent des effets de cette façon de penser.

Il y a même des Peuples qui n'ont pas borné la loi de injuste et barbare qu'ils se font faite de la Divinité, le sang des victimes ordinaires ne leur

a pas paru suffisant pour appaiser ces Dieux cruels et altérés de sang-humain; il falloit selon eux, leur immoler des victimes humaines, et que leur sang, versé sur les autels par la main d'un autre homme, sauvât celui de toute la Nation, que les Dieux avoient fait couler à grands flots, si l'on n'avoit pris soin de les appaiser par ces odieux sacrifices. Je n'ai pas besoin de recourir aux fables d'Iphigénie et d'Ariste pour en trouver des exemples. à la honte de l'humanité, il n'est presque aucune Nation qui n'ait souillé ses autels par ce culte impie; et malgré la lumière de la Raison qui éclaire aujourd'hui l'Univers, cette fureur subsiste encore de nos jours. Les Celtes, les Tyriens, les Romains même n'ont pu s'en garantir; car ces misérables esclaves que ces derniers obligent à se éléver à une mort volontaire, dans les spectacles qui accompagnent les fêtes de leur Dieu, sont des victimes qu'ils leur immolent.

Mais comme les événements ne répondent pas toujours au desir de ceux qui ont offert ces sacrifices, on a



eux qui ils ne leur étoient pas toujours agréables.  
 Le choix des victimes purpur à les touches  
 est devenu une des principales attentions  
 du culte. On s'est fait un art de conjecturer  
 les succès qui suivroient ces sacrifices par les  
 moindres circonstances qui les accompagnent.  
 Oraculot est art a passé pour une méthode  
 sûre de découvrir l'avenir, et de là sont  
 nées toutes les espèces différentes de divination  
 augurale, qui malgré l'expérience que l'on  
 fait tous les jours de sa fausseté conduit  
 des nations entières dans les occasions les  
 plus importantes. Comme on avoit  
 imaginé un rapport nécessaire entre les  
 événements fortuits que les hazard offre  
 à notre vue et les arrêts des Destins, on  
 se persuada aussi que les songes et les images  
 trompeuses, qui se présentent à nous dans  
 le sommeil, étoient un tableau où les dieux  
 nous présentent une image de l'avenir  
 qui nous regardoit.  
 Cette opinion de l'existence et du pouvoir  
 de ces Dieux dispersateurs des biens et des  
 maux est ce qui a enfanté toutes les différentes  
 religions qui inondent la terre. Comme cette

matière m'a toujours paru d'une importance  
 infinie, puis que c'est d'elle que dépend,  
 à ce que prétend le plus grand nombre des  
 hommes, non seulement le bonheur et le  
 malheur de cette vie, mais encore celui de  
 l'état où nous entrons à notre mort;  
 je l'ai examinée avec soin; je n'ai rien  
 négligé de ce qui pouvoit m'en éclaircir  
 et m'en instruire. J'ai étudié chacune  
 de ces sectes; j'ai lu les livres sacrés de  
 celles qui en ont, et j'ai interrogé avec  
 attention les prêtres et les savants des  
 sectes qui n'ont point de semblables livres.

Par cet examen j'ai appris, que les  
 hommes ne suivent, à proprement parler,  
 que deux systèmes sur la nature de la  
 Divinité, qui même ne sont pas opposés  
 dans le fond; et qu'ils ne diffèrent entre  
 eux, que sur la forme du culte qu'ils  
 croient lui être dû, et sur la nature des  
 pratiques par lesquelles ils espèrent se  
 la rendre favorable. Vous en allez juger,  
 Ma chère Louïppe, par une exposition  
 très exacte, qui sera assez exacte, pour être  
 le résultat d'une étude de plusieurs  
 années.

Le premier système est celui des Egyptiens, des Grecs, et de la plus grande partie du peuple de l'Occident.

Le second est celui des Chaldéens, des Juifs, des Persans et de quelques autres Nations Orientales.

Ceux qui ont suivi le premier système croient que l'Univers est gouverné par plusieurs Dieux, ayant chacun une force qui leur est propre; en sorte que, quoique subordonnés les uns aux autres, ils sont néanmoins indépendants l'un de l'autre à certains égards et dans certaines choses; en sorte qu'ils peuvent s'opposer à l'exécution de leurs volontés mutuelles, et qu'ainsi ils peuvent être divisés et même en dispute. à leur tête est une Divinité, qui, semblable à nos magistrats et à nos Rois, maintient le bon ordre parmi eux, et les gouverne suivant certains loix.

Le chef des Dieux est plus puissant que chacun des Dieux inférieurs pris en particulier, mais s'ils étoient tous ligés contre lui, il ne pourroit leur résister, et son pouvoir cederoit au leur.

Le dessus de tous les Dieux est le Destin, la Necessité, la Nature, puissance aveugle, qui règle cependant toutes choses; de manière que les Dieux mêmes ne font qu'exécuter ses loix, et ne sont dans l'Univers, que comme les magistrats d'une République bien policée, ou la raison et la loi qui gouvernent tout. Mais comme le Destin agit nécessairement, sans choix et sans connaissance, il est inutile de lui rendre aucun culte.

Le système est celui qui résulte de toutes les traditions religieuses des Grecs, et des ouvrages de leurs premiers poëtes dans lesquels ils peignent toute leur théologie. ce n'est pas qu'ils l'exposent avec cette clarté; ils n'ont point développé les conséquences; car il n'est pas fort ordinaire aux hommes, de chercher à mettre de l'ordre et de la netteté dans leurs idées religieuses. mais c'est ce qui se présente aux esprits attentifs qui les examinent.

Les Egyptiens et les Indiens ajoutent à cette première supposition, que les Dieux, tant les supérieurs, que les inférieurs, viennent souvent converser avec les hommes, qu'alors, pour se rendre sensibles à eux, ils prennent des corps grossiers, semblables à ceux des

hommes ou des animaux; que, dans cet état, ils sont sujets à toutes les infirmités de la nature qu'ils ont revêtue, et même à la mort, par laquelle ils se dépouillent de ce corps dans lequel ils étoient enveloppés, pour retourner dans leur état naturel de gloire et de béatitude.

Vous savez quelles sont encore aujourd'hui les opinions des Égyptiens, au sujet du bœuf Apis, qui n'est, selon eux, que le Dieu Osiris, qui vient de temps en temps habiter parmi les hommes, sous la forme d'un veau conçu miraculeusement, et reconnaissable à certaines marques extérieures, dont les prêtres seuls sont instruits.

Osiris n'est pas la seule Divinité extérieure égyptienne qui se soit ainsi métamorphosée, tous les autres Dieux en ont fait autant autrefois. C'est pour cela qu'ils sont représentés sous cette figure dans leurs temples, et que certaines espèces d'animaux leur sont consacrées; le Belin à Hammon pour Osiris, le chien à Ammon, mais il n'y a qu'un seul Osiris qui ait assez aimé les hommes, pour continuer de venir habiter parmi eux, comme il arrive, lorsqu'il y parait un Apis. Cette épiphanie ou

manifestation, car c'est ainsi qu'ils la nomment, est un sujet de joie pour toute l'Égypte; mais sa retraite, qui arrive à la mort d'Apis, en est un de deuil; c'est alors un deuil public dans tous les pays, et ce deuil dure pour les prêtres d'Osiris jusqu'à l'apparition d'un nouveau Apis, avant laquelle il se passe quelque fois plus d'un siècle.

Osiris étoit, selon eux, un de leurs plus anciens Rois, qui n'étoit autre que le Dieu devenu homme, et qui régnoit cinq mille ans avant Amasis le dernier Roi d'Égypte: ainsi ils racontent ses aventures, sa naissance et sa mort; dans les siècles suivants, la reconnaissance des peuples, et la flatterie des poètes ont fait regarder les princes qui avoient quelques conformités avec Osiris, ou avec les autres Dieux, comme de nouvelles incarnations de ces Divinités; on leur en a donné le nom, et on leur a attribué leurs actions: de là est venue la confusion qui règne dans leur histoire sacrée, qui n'a été formée que sur la tradition des peuples. ainsi on y voit plusieurs Méneps ou Chrones, et plusieurs princes dont les aventures se trouvent dans l'histoire d'Osiris, parmi les dévots de Bacchus, les



spirituels, ceux qui ont été admis aux mystères les plus cachés, auxquels on ne parvient qu'avec bien des dépenses et peines, prétendent, sur l'autorité de je ne sais quelle révélation attribuée à Orphée, que le fils de Sémélé, cet enfant dont elle accoucha au milieu d'un orage, n'étoit autre chose qu'une nouvelle incarnation d'Osiris qui étoit venu prendre un corps humain dans le sein de la fille de Cadmus, c'est pour cela, disent-ils, que les avantures de Bacchus grec ressembloit si fort à celles d'Osiris. C'est par là qu'il faut expliquer les expéditions de Bacchus dans les Indes, ses exploits dans la guerre des Titans, la mort qu'il reçut par leurs mains, et la vie qui lui fut rendue; quoique certainement au tems de Cadmus, dont nous convenons l'histoire, il n'y ait aucun héros grec qui ait porté le nom de Dionys, (A) ni qui ait fait la conquête de l'Orient.

au reste, la Religion Égyptienne a souffert de grandes alterations depuis la ruine de leur Royaume par les perses: autrefois on

(A) Du mot grec Dionysus, datō vini, Bacchus Dieu du vin.

se faisoit un point capital de croire sans examen, de s'interdire tout usage de sa raison, on appeloit alors profondément impénétrable, et mystère respectable tout ce qui étoit scandale pour elle. Depuis que les Grecs se sont mêlés avec eux, leurs pères ont voulu devenir philosophes, et ceux, qui se mêlent de raisonner ont tout tourné en allégories, sans penser qu'elles étoient détruites par les cérémonies qu'ils pratiquent à leurs festes.

Les opinions des indiens sur nous sont plus incertaines; nous avons eu occasion de nous en instruire par le commerce de ces Brachemanes qui accompagnent les ambassadeurs du Roi de la Capobane; sous les yeux, vus à Rome. c'est une opinion constamment reçue parmi eux, que leurs Dieux, et surtout celui dont les brachemanes tirent leurs noms, sont déjà venus parmi les hommes, et qu'ils y viendront encore pour les instruire, et les tirer des erreurs où ils tombent, en éteignant la lumière de leur Raison.



Le Dogme de la Transmigration des ames est très ancien chez eux, plusieurs de leurs coutumes aboutissent à cette fondement; et ce n'est point de pythagore qu'ils l'ont reçu: ce philosophe n'a jamais été chez eux, et leur religion est plus ancienne que lui.

Au reste, ils croyent, comme les Egyptiens, que la Divinité revêtue d'un corps est assujettie à toutes nos miseres, et à tous nos besoins, à nos maladies et à la mort même. Dans leur système, les Dieux se défont, en prenant une forme visible, de cette toute puissance qui est l'appanage de la Divinité, et dans les dangers où ils se sont trouvés, ils ont seulement recouru à l'adresse et aux moyens humains qui souvent n'ont pas été capables de les en tirer.

Les Grecs avoient déjà des traditions et un culte reçu dès le tems de leur barbarie. mais ce culte ne subsiste plus, il a été entièrement altéré par le mélange de la Religion Egyptienne; cette Religion

introduisit dans la Grece par l'établissement des deux colonies d'Argos et d'Athènes; mais rien ne la répandit tant que les conquêtes de Sisostris, qui, plusieurs siècles avant la guerre de Troie, porta le culte des Dieux Egyptiens dans l'Asie mineure, et dans la Thrace dont il soumit une grande partie. Orphée vint de Thrace, l'y répandre dans la Grece, qu'il parvint toute par un motif religieux; et c'est alors qu'il institua les mysteres de Bacchus à Thebes, et plusieurs autres dont il passe pour fondateur.

Les Grecs encore grossiers ne prirent qu'une partie des Dogmes Egyptiens, qu'ils ne connoissent même que fort imparfaitement: ceux que Sisostris avoit laissés dans les pays nouvellement conquis, n'étoient pas selon les apparens instruits du fond des Dogmes, ils ne connoissoient que les ceremonies extérieures. ainsi il n'est pas surprenant que les historiens auxquels ils avoient rapport soient si altérés. cela est arrivé dans des pays plus voisins de l'Égypte, comme

la Phénicie et la Syrie, où les mystères d'Adonis et d'Adonis n'ont conservé qu'une ressemblance imparfaite avec ceux d'Isis; quoiqu'il soit constant que ces trois divinités sont une seule et même chose.

Les Grecs recommanderent donc les traditions Égyptiennes avec celles qu'ils avoient depuis longtems, et ils donnèrent à leurs divinités les attributs des Dieux Égyptiens, ils ne comprirent pas que ces Dieux n'avoient pris des corps que pour un tems dans le système Égyptien, et seulement pour se rendre sensibles aux hommes lorsqu'ils avoient besoin de leur service; ils ne donnèrent même à ces divinités que la seule figure humaine; et ils crurent qu'elle leur étoit naturelle, et que ces Dieux ne pouvoient se le punir de ces corps. ils les firent, à la vérité, diaphanes, cristallins, infiniment plus légers et plus robustes que les autres; mais cependant sujets à la douleur, à la lassitude, aux besoins du sommeil, et du manger; ils étoient immortels, mais non invulnérables, comme nous l'avons vu dans Homère, où Venus étoit

par Diomède et saignée par Machaon, ~~ou d'Isis~~ des Dieux.

Après leur avoir donné des corps sujets en partie à nos infirmités, il n'est pas étonnant de leur ôter les besoins que la nature a rendus la source de nos plaisirs les plus vifs. Les Dieux furent donc exposés aux traits de l'amour, non seulement ils épousèrent des Déeses, dont ils eurent des enfans qui précipitèrent l'Égypte, mais ils ne se dédaignèrent pas de s'enflammer pour les mortelles, et les Déeses à leur tour abandonnèrent la gloire de l'éternité pour venir chercher les faveurs des hommes. elles ne croquoient point d'argent par ce commerce. Les plus favorisés succombèrent à cette faiblesse et selon les Grecs le mont Sathius pouvoit rendre bon compte de ce qui se passoit dans les rendez-vous nocturnes que Diane donnoit à Endymion.

Les Dées étoient autorisées par la pratique introduite dans l'Orient pour favoriser la débâche des prêtres de



plusieurs Dieux, on feignoit que le Dieu devenu sensible aux charmes de quelque beauté mortelle, la vouloit honorer de ses faveurs. la Religion s'en mettoit, et la plus prude ne pouvoit être cruelle sans sacrilege. il y avoit certaines Déeses qui naissent que des prêtresses: ces prêtresses n'osoient faire l'amour, la sagesse leur étoit ordonnée, elles se servoient du même artifice, et par là elles menageoient leur honneur et leurs plaisirs. comme il arriva que quelques enfans qui n'agirent de ce commerce se rendirent illustres, on en fit des héros, des hommes d'une espèce supérieure, et bientôt après les grands hommes eurent honte de n'avoir qu'une origine ordinaire, ils voulurent sortir des Dieux, et leur imposture leur réussit dans des tems simples et grossiers, par l'amour que les hommes avoient alors pour le merveilleux de ce genre. la chose n'a plus été si facile dans la suite. Alexandre tenta vainement d'être le fils de Jupiter:

il eut beau vouloir braver sa mere olympias avec Junon, en la faisant passer pour la rivale de cette déesse; il n'est, et ne sera jamais regardé que comme le fils de philippe.

Les barbares de l'occident dont les religions nous sont connues ne paroissent par avoir suivi un autre système que celui des grecs, si cependant on peut appeler système un amas confus de superstitions grossières, et de traditions contradictoires.

Les Romains quoique très polis et ayant égalé dans la science du raisonnement les grecs qu'ils ont surpassés par l'état et l'étendue de leurs conquêtes, n'ont point de système réglé; la raison en est que chez eux, la Religion est une partie du gouvernement politique; les magistrats sont à proprement parler les prêtres de la République; et ils n'ont regardé la Religion que comme un moyen propre à conduire la populace, ainsi ne s'embarrassant point qu'elle se livrait à la superstition la plus grossière, pourvu

que l'ordre public ne courait point risque  
de s'en être troublé, ils ont admis le culte  
de toutes les nations qu'ils ont soumises,  
et par le mélange de tous ces dogmes  
différens, la Religion ancienne du pays  
a été comme étouffée; il y a cependant  
beaucoup d'apparence qu'elle avoit un  
grand rapport à celle des anciens grecs  
dont les Romains tirent leur origine,  
s'en étant séparés avant le tems de sesustois.

Au reste, la preuve que les Romains  
n'ont regardé le culte des Dieux que comme  
un établissement politique, c'est la  
liberté que leurs grands hommes, revêtus  
des premières magistratures, se sont donnée  
de s'attaquer dans des ouvrages publics  
sous leur nom, et sans que la considération  
et l'estime en ils étoient en ayant reçu  
aucune atteinte.

Le deuxième Systeme de Religion est  
celui des Chaldéens, des Juifs, des  
Persans, et de quelques autres nations  
voisines, comme les Arabes, ce Systeme  
n'admet, à proprement parler, aucune  
autre Divinité que la Cause première  
et universelle, dont les ordres sont  
exécutés par les êtres particuliers, qui

sont seulement ses instrumens et ses  
ministres.

Les Juifs ne s'en sont pas encore tenu  
là, quoiqu'ils fassent quelques  
mentions des Divinités Subalternes  
qu'ils nomment Demons, intelligences,  
Genies, et qui sont comme les lieutenants  
de l'Être Suprême de l'Être par excellence:  
c'est néanmoins à lui seul qu'ils  
rapportent tout ce qui arrive dans  
l'univers; et ils croient qu'on ne peut  
s'adresser à ces Genies ni leur rendre  
aucun culte, sans déplaire à ce premier  
être: dans leurs livres sacrés, que j'ai  
lu avec soin, par où ils les ont traduits  
en notre langue, c'est à lui seul que  
l'un rapporte tous les événemens, sans  
faire attention aux causes prochaines  
et sensibles, ni aux moyens corporels  
dont il s'est servi, sa nature n'y est  
point expliquée: on se contente de  
lui donner un nom, qui suivant  
l'interprétation de leurs plus habiles  
prêtres, avec lesquels je me suis entretenu,  
signifie seulement celui qui existe;  
comme si on avoit voulu marquer  
par là que le Dieu est le seul qui existe

par lui même, et que tout le reste de l'univers ne tient l'existence que de lui seul. Aujourd'hui les juifs sont devenus plus curieux de philosophie qu'ils ne l'étoient autrefois, mais il parait que toutes les idées qu'ils ont la dessus, ils les tiennent des grecs ou des Chaldéens de qui nous allons parler.

Ces peuples avoient du Dieu-suprême, à peu près la même idée que les juifs; mais comme il habite, ainsi qu'ils le disent en termes formels, une lumière pure et inaccessible à des êtres aussi grossiers et aussi imparfaits que nous le sommes, il ne nous gouverne pas immédiatement, mais par l'entremise des intelligences et des génies qui nous conduisent pour l'ordinaire d'une manière invisible et insensible, les plus puissans et comme les chefs de ces génies habitent le soleil, la lune et les autres astres, tandis que la populace des génies subalternes est attachée aux êtres inanimés de la Nature, pierres, métaux, plantes &c.

Les génies supérieurs agissent sur nous et sur toute la nature par le moyen de

la lumière et des influences des astres, et avec le concours des génies inférieurs attachés aux êtres particuliers.

C'est sur cette opinion qu'est fondée leur astrologie, ou leur art de prédire les événemens futurs qui doivent produire les aspects ou le concours de ces divers astres, et cela en conséquence des règles établies par les observations faites depuis plusieurs milliers d'années, du rapport qui s'est trouvé entre les dispositions de ces astres, et les événemens arrivés parmi les hommes.

Mais cette doctrine supposant que, comme le cours ou le mouvement des astres n'est point arbitraire, puisque le calcul nous met en état de prédire sûrement la rencontre de ces astres, les événemens futurs sont nécessaires, la volonté des intelligences qui sont attachés aux astres, ne pouvant les changer; la superstition ne trouvoit pas là son compte: les hommes ne se contentent pas d'espérer les biens et de prévoir les maux; ils veulent obtenir les premiers et éviter les seconds; et cela ne se pouvoit dans la supposition de la nécessité des événemens, il falloit



donc en faire une autre, on se persuade  
 que les Dieux étoient maîtres des événemens,  
 qu'ils pouvoient changer les regles qu'ils  
 se soient imposés; qu'il ne s'agissoit que  
 de se les rendre favorables et de forcer  
 les génies ennemis à se rendre, par  
 l'intercession des génies qui étoient plus  
 puissants. Lorsqu'on désespéra de gagner  
 les génies supérieurs, on tâcha de  
 s'assurer de ceux qui étoient attachés  
 aux plantes, et aux pierres, et on réunis  
 un grand nombre; on regarda ces génies  
 comme des humeurs, et on se conduisit  
 avec eux sur ce pied là: on travailla  
 à se former en sa faveur des ligues et  
 des traités avec le peuple intellectuel;  
 c'est là la magie chaldéenne: elle est,  
 comme vous voyez, différente de celle  
 que l'on connoît parmi les grecs; et  
 qui n'a pour objet que l'évocation des  
 méchants et des phantômes qui habitent  
 les royaumes sombres de Pluton;  
 quoi que peut être il ne fut pas difficile  
 de la rapporter à celle des Chaldéens,  
 qui admettant des esprits mal-faisans  
 et cruels parmi ces génies inférieurs,

croient qu'on ne pouvoit se les rendre  
 favorables que par des crimes et des  
 mensures.

Je n'entre pas dans le détail des moyens  
 qu'on employa; les plus absurdes ne  
 furent point rejetés. Comme cette  
 opinion n'avoit aucun fondement  
 réel, il ne faut pas s'étonner si l'on  
 fit entrer toutes les extravagances et  
 toutes les absurdités dont votre voyez  
 quelle est remplie. Je vois pourtant  
 que dans le commencement, ~~la~~ la  
 médecine, et les effets singuliers des  
 remèdes tirés des plantes, des minéraux  
 et de certains animaux, furent le motif  
 de la plûpart de ces pratiques, à l'imitation  
 desquelles on en institua d'autres qui  
 ne produisirent rien.

Ces deux sectes opposées dans le  
 chaldéisme ont donc formé ce que nous  
 appelons astrologie et magie. La  
 dernière passa en Egypte; le pays étant  
 plus fertile et plus varié dans les  
 productions de la nature, donna lieu

aux hommes curieux de ces sortes de  
connoissances de faire un grand nombre  
de dévotions singulières; elles les mirent  
en état d'espérer des choses extraordinaires,  
que la populace attribua à l'opération  
de ces génies avec lesquels ces gens faisoient  
aussi commencer par le secours de la magie  
et de ses opérations. on mêla ensemble  
l'astrologie et la magie, on crut que  
l'observation de l'aspect de certains étoiles,  
augmentoit la force des sacrifices, par  
lesquels on s'imaginoit évoquer les intelligences,  
et c'est ce que pratiquent aujourd'hui ces  
superstitieux qui inondent les provinces  
sous le nom de chaldéens et de pythagoriciens.

Les Magas de *ethyria* et *zoroastre* ne sont  
pas différens des chaldéens; si ce n'est en ce  
qu'ils admettent nettement deux sortes  
d'intelligences supérieures, les unes bienfaisantes  
et les autres cruelles et malfaisantes. la  
nom de la première espèce est *oramazis*  
et celui de la deuxième *arimanes*, car je  
ne crois pas que l'on doive leur attribuer  
l'opinion de ceux qui font de ces deux  
espèces de génies deux Dieux égaux et  
supremes en puissances, sans cesse opposés

l'un à l'autre, dont les combats mutuels  
forment tous les états particuliers,  
lesquels sont un mélange de la substance  
de ces deux premiers principes, et qui  
par cette raison sont composés de lumières  
et de ténèbres, de matière et d'esprit,  
de vertus et de vices, de plaisirs et de  
douleurs.

Les plus habiles magas, avec lesquels  
je me suis entretenu, m'ont assuré que  
cette opinion étoit regardée comme une  
erreur, et qu'elle étoit formellement opposée  
aux sentimens de *zoroastre*. ils conviennent  
des ouvrages, dans lesquels il ne reconnoît  
qu'un seul principe supérieur, auquel il  
donne le nom de *ethyria* qu'ils traduisent,  
amour, union, justice; termes qui  
signifient tous qu'ils le concevoient comme  
un être d'une nature bien faisante, comme  
la cause de toutes les productions, comme  
celle de l'ordre et de l'arrangement de l'univers,  
comme le lien qui en unissoit toutes les  
parties, et qui empêchoit leur dissolution.

Le soleil étoit la vivante image de  
*ethyria*. l'instrument le plus efficace qui  
*zoroastre* employoit après le soleil, étoit  
le feu, et ils prétendoient que le respect

qu'ils témoignent à *Osytha*, dont ces deux choses étoient les symboles naturels, avoit donné lieu aux Grecs de supposer qu'ils rendoient à ces deux êtres un culte bien éloigné de leurs principes, qui leur défendoient de reconnaître d'autre Dieu que *Osytha*.

Ausste ces usages qui étoient assez constants de nos opinions, me disoient, qu'on ne pouvoit pas leur attribuer le dogme de deux principes égaux avec plus de fondement, que l'on nous attriburoit à tous en général le sentiment de quelqu'un des sectes de philosophie qui sont reçues parmi nous.

Voilà, attachez L'Égypte, toutes les sectes religieuses essentiellement différentes que nous connoissons parmi les hommes: toutes les autres en sont des modifications faites le plus souvent par l'assemblage de diverses opinions prises des systèmes opposés, telle est, par exemple, la nouvelle secte formée dans le judaïsme, et qui commence à se répandre dans le monde. Ce sont ces gens que l'on nomme chrétiens, ils croient tous en général comme les juifs,

qu'il n'y a que le seul être suprême qui gouverne tout l'univers, et que cet être a envoyé sur la terre un homme extraordinaire pour instruire le genre humain de ce qu'il falloit croire, et de ce qu'il falloit observer, pour lui être agréable. ils croient aussi que cet homme est venu changer la loi particulière que ce Dieu souverain avoit donnée aux juifs, mais sur le reste de leurs dogmes, ils ne sont point d'accord entre eux, les uns, et il semble que c'est le plus grand nombre, ont adopté le dogme des Égyptiens et des Indiens; et disent que l'auteur de leur secte n'étoit pas un simple homme, et que c'étoit Dieu même qui avoit pris un corps; et quoiqu'il ait perdu la vie dans les tourmens; ils n'en sont pas plus embarrassés que les Égyptiens le sont de la mort d'Osytha. D'avis, ils prétendent mettre l'honneur de la Divinité à couvert par je ne sais quelles merveilles qui l'ont suivie, à ce qu'ils disent et dont ils prétendent que ses sectateurs ont été témoins, quoiqu'ils soient les seuls qui en parlent.

D'un autre côté plusieurs d'entre eux ont adopté beaucoup de maximes prises



des Chaldéens modernes sur la nature et les propriétés de ce son verain être, ainsi que sur les différentes espèces d'intelligences inférieures, ils rendent aux genies un culte qui est condamné par les autres; qu'on a vu convenir de l'existence de ces Demons bien ou mal-faisants qui est établie par les prodiges qu'ils attribuent à l'auteur de leur secte.

Parmi les différentes opinions religieuses que j'ai vus de décrire, il n'y en a aucune dont le dogme et le culte soient établis sur les lumières de cette raison pure et universelle qui éclaire également tous les hommes, et qui fait que la distance des temps ou des lieux, et que la différence des langues, des coutumes et des opinions, ne mettent aucune variété entre eux; telle qu'est celle qui leur découvre les principes de la morale, ou les vérités de la géométrie. Ces opinions sont absurdes, ou tout au moins des suppositions gratuites et sans fondement; elles sont toutes opposées l'une à l'autre dans le détail des conséquences que l'on en tire.

Les uns croient que le souverain

être gouverne tout par lui-même, et par des volontés particulières, et donne une attention distincte à chaque objet particulier, comme les juifs et les chrétiens; les autres croient qu'il se repose sur les genies et les intelligences particulières, comme les Chaldéens, les Égyptiens et les Grecs, et parmi eux à quelqu'un ne le regardent que comme une cause aveugle destituée de connaissance et d'intelligence. tels sont les Égyptiens et les Grecs, qui n'ont jamais adressé de vœux au Destin, qui ne lui ont jamais fait bâtir de temples, et qui n'ont jamais établi aucun culte réglé en son honneur. Ce qu'ils nomment la fortune, est une espèce de Divinité particulière qu'ils font présider à ses événements dont on attribue la cause au hazard, parce qu'on s'imaginer par ce qui les a pu produire. Cet oubli du Destin et de la fortune dans le culte, est d'autant plus étonnant que les hommes en ont sans cesse le nom à la bouche, qu'ils l'invocent seul, qu'ils lui attribuent

les bons succès, qu'ils se prennent à elle des mauvais, et que le portrait injurieux qu'ils en font, en la traitant de violage, d'inconstante, d'aveugle, de fantastique, lorsqu'ils declament contre elle dans leurs plus grands emportemens, prouvent que dans ces instans mêmes, ils reconnoissent son existence et son pouvoir.

Pour les Chaldéens, qui qu'ils rendent un culte à leur Belus qui est le maître et le Roi des Dieux, l'habitude où ils sont de voir des monarches inaccessibles à leurs prieres et qui, se tenant enfermés dans le fond de leur palais, gouvernent de là leur empire par le moyen de leurs satrapes; les empêche de croire qu'il faille s'adresser à l'Être suprême, plutôt qu'à ses génies qu'il a établis entre lui et les hommes. Quelqu'un, comme les Chaldéens, croient que les Dieux inférieurs sont des esprits purs, c'est à dire, sans un corps semblable aux nôtres; et qui ne sont susceptibles d'aucunes des passions ni d'aucunes des infirmités auxquelles

nous sommes assujétis, et qui ne peuvent devenir malheureux. D'autres comme les Égyptiens et les Grecs croient que les Dieux, même les plus puissans, se sont assujétis et corrompus de corps matériels, quelques uns croient comme les Grecs que ces Dieux sont toujours sujets à nos passions, à nos faiblesses, à nos besoins; qu'ils peuvent être blessés, devenir malheureux, et assez malheureux pour désirer la mort, les fables de nos poètes conformes en cela à nos plus anciennes traditions ne sont remplies que des exemples de ce que j'avance; Uranus mutilé par Saturne, et déposé de sa couronne; le même Saturne, chassé de son trône par son fils Jupiter, est chargé de fers; les amours de Jupiter, ses débauches honteuses pour jurer de ses maîtresses, parmi lesquelles un n'a point honte de placer sa mère et ses filles; les querelles des Dieux,

leurs combats, les perits qu'ils coururent lorsqu'ils furent attaqués par les géants, et lorsqu'obligés de se déguiser sous la forme de divers animaux ils échappèrent à peine à leurs poursuites; une infinité de faits semblables, sur lesquels je n'ai pas le loisir de m'étendre, prouvent ce que nos Ancêtres ont pensé des Dieux.

Les Égyptiens, les Indiens, et les Chrétiens après eux, ont du moins cru que, tandis que non seulement les Dieux, mais le souverain être, la première cause de l'univers, étoit revêtu du corps d'un homme, ou d'un animal pour venir converser parmi nous; il avoit été exposé à tous les accidens auxquels l'espèce, dont il avoit pris la figure, étoit sujete; en sorte que Jememé qui visoit, Adonis et Isis avoient souffert une mort cruelle, et que le Dieu des

Chrétiens avoit péri par un supplice honteux, et destiné aux plus viles esclaves, le bouf, à qui pouvoit encore tomber sous le couteau du boucher, et servir d'aliment aux hommes, comme il arriva sous Ochs qui fit servir le bouf à sa table, et qui régala sa cour aux dépens de sa substance.

Il n'y a pas moins d'apposition dans le culte et dans la pratique qu'il faut observer dans les différents sectes, pour devenir agréable aux Dieux; la plupart égorgent des bêtes pour se rendre la divinité favorable. Juifs, Chaldéens, Égyptiens, Indiens, tous croient que la vapeur du sang qu'ils versent, que la fumée et l'odeur des viandes qu'ils brûlent sur les autels contribuent au bien heur des Dieux, et les engagent par reconnaissance à leur accorder les grâces qu'ils en



veulent obtenir. les chrétiens semblent  
 les plus sages de tous puisqu'ils n'ont  
 point de sacrifices; et que dans leurs  
 assemblées, ils se contentent de témoigner  
 leur amour et leur reconnaissance au  
 souverain être par des cantiques, des  
 prières et des actions de grâces dont  
 ils accompagnent des repas simples  
 et conformes à la frugalité de leur  
 vie ordinaire. je me suis interdit de  
 ce qui se passe dans ces assemblées,  
 et je puis assurer que les abominations  
 qu'on leur impute, sont bien éloignées  
 de leur caractère et de leurs mœurs;  
 si ces assemblées nocturnes causent  
 quelque désordre, il est infiniment  
 moindre que celui dont tous nos  
 mystères sont accompagnés, même  
 ceux d'Éléusis; car les mystères  
 d'Adonis, de la Déesse de Sicile, d'Isis,  
 de Bacchus, sont si décriés parmi  
 nous, que des gens graves auroient  
 honte d'y être initiés.

Les sacrifices ne s'accordent ni  
 dans le choix des victimes, ni dans  
 la manière de les immoler, ni dans  
 le lieu où ils se font, ni dans le jour  
 où ils doivent être faits; quelques-uns  
 croient que les Dieux, ou Divinités  
 certains Dieux ne peuvent être  
 satisfaits, si l'on ne dépeuple  
 l'univers, si l'on n'égorge des hommes  
 sur leurs autels, il faut être homicide,  
 et quelque fois même sacricide pour  
 leur être agréable, et ils n'excellent  
 parmi les Grecs et parmi les Carthaginois  
 que ceux que les lois punissent dans  
 les sociétés bien réglées. on s'irrite  
 à Babylone, les filles avoient  
 irrité contre elles le souverain être,  
 si elles n'alloient dans le temple de  
 Vénus, servir au plaisir des étrangers  
 que le hazard y conduisit; en sorte  
 que ce qui s'appelle ailleurs débauche  
 et prostitution, est là un acte de  
 piété qui honore la Divinité.

A l'égard des autres Dieux ils ont  
des goûts différents auxquels il se faut  
assujétir. celui-ci veut un bœuf d'une  
telle taille, et d'une telle couleur; un  
autre veut des montons, un autre  
veut une truie, une chevre; il y en  
a même dont le goût bizarre veut  
se repaître de la fumée d'un animal  
dont les nations polices réservoient  
faire leur aliment.

Quant aux mœurs que les Dieux  
exigent, il y en a très peu qui se  
sont vuës que l'on observe ou que  
l'on viole les loix de la morale; et  
comment s'en souviennent-ils parmi  
les Grecs par exemple qui n'ont pas  
un de leurs Dieux surtout des plus  
puissants, qui ne soit souillé de  
quelque crime, de quelque vice  
abominable, ou du moins qui n'ait  
fait quelque action infame, le meurtre,  
le vol, la débauche, la prostitution,  
la colere, la vengeance forment tous  
tous les traits de leur histoire, et

il n'y a point de République qui  
ait voulu avoir des citoyens faits  
comme eux.

Les Egyptiens, les Juifs et les  
Chrétiens semblent avoir un peu  
plus d'égard aux mœurs, et il faut  
avouer que les préceptes de leurs  
sectes les ont principalement en vue;  
mais les uns, et les autres croient  
que, quoi que l'on ne puisse être  
agréable aux Dieux, sans la pratique  
de la vertu; néanmoins cette vertu  
est inutile et fautive, auprès du  
Souverain Être, sans la croyance  
de certains dogmes spéculatifs,  
souvent très absurdes, et toujours  
destitués de vérité et d'évidence;  
et sans l'observation de certaines  
cérémonies vaines et puériles,  
et la plupart du temps douloureuses,  
comme celle de la circoncision, ou  
du moins fatigantes et contraires.

à la raison, à la nature et aux besoins  
des sociétés; en sorte que les vœux  
auxquelles ils donnent le prix, sont  
celles qui consistent à nous priver  
du plaisir pour lequel la Nature,  
c'est à dire le souverain être, nous  
a donné une pente invincible; et  
à nous en priver, sans qu'il en  
revienne aucun avantage au reste  
de la Société: La tempérance et la  
sobriété ne suffisent pas, selon eux,  
pour faire un homme vertueux:  
il faut s'abstenir de presque toutes  
les espèces d'aliments, jeûner, souffrir  
volontairement la faim et la soif,  
ne boire et ne manger qu'autant  
qu'il est absolument nécessaire  
pour ne pas mourir: telle est la  
doctrine des anciens Egyptiens et  
des Chrétiens.

Les Juifs ne vont pas jusques  
là, mais en récompense, il faut pour  
se rendre agréable au souverain être  
s'abstenir de certains animaux.

dans leurs principes, celui qui mange  
du cochon, ne déplaît pas moins aux  
Dieux que celui qui mange de la chair  
humaine.

Selon les chrétiens les plaisirs de  
l'honneur que le souverain être a rendus  
les plus vifs de tous, parcequ'il les  
a attachés à la plus nécessaire de  
toutes les actions, à celle de qui  
dépend la conservation de l'espèce  
humaine, ces plaisirs si naturels  
sont criminels par eux-mêmes;  
ils ne condamnent pas seulement  
l'abus de ces plaisirs, et les moyens  
de les obtenir qui servent au contraire  
au bien général de la société, mais  
l'usage le plus réglé, et le plus légitime  
que l'on en peut faire. Si tous ne  
condamnent pas absolument le  
mariage, comme font plusieurs  
d'entre eux, au moins il est aisé de  
voir par les éloges qu'ils font de la  
virginité et du célibat, qu'ils regardent  
tous les autres états comme une  
tolérance pour la faiblesse humaine.



Plusieurs ne se contentent pas de ces souffrances qui naissent de l'abstinence des besoins les plus pressants; ils y joignent la douleur actuelle et positive, ils déchirent leur corps, se font tort, se décomposent, dans l'espérance qu'en cet état, ils plairont à ce Dieu, duquel je ne puis croire qu'ils ayent une autre idée que celle d'un être méchant, cruel et se rejoüissant de voir souffrir les hommes.

Ces sentimens étant trop absurdes et trop opposés entre eux, pour être fondés sur les lumières de la raison, comme vous l'avez vu, il faut examiner par où ils peuvent être appuyés, et comment je connoîtrai s'ils sont vrais.

Je remarque d'abord que tous ceux qui les soutiennent, m'assurent en particulier qu'ils ont la vérité pour eux, et que leur persuasion est également vraie; et en effet, je vois que pour défendre ces opinions, ils ont fait et ont souffert ce que les intérêts les plus chers ne font point faire pour la conservation

de ce que nous avons de plus précieux, comme leurs opinions sont toutes opposées entre elles, et que la vérité est une, elle ne peut se trouver dans toutes ces différentes sectes à la fois. Il pourroit seulement arriver qu'elle ne soit dans aucune: car ce n'est pas une chose bien rare de trouver des gens dont la persuasion est plus forte que les raisons qu'ils ont de croire, ainsi c'est à moi à examiner, avant que de choisir, celle qui sera la mieux prouvée.

Comme elles alleguent toutes avec une égale raison, la persuasion ou elles sont de la certitude de ces moyens pour plaire au souverain être; je ne puis supposer que cette persuasion ait nécessairement été produite, dans les premiers qui l'ont eue, par des preuves évidentes de la vérité des choses qu'ils croyent, parceque, de leur propre aveu, l'erreur et la fausseté ont excité le même degré de persuasion que la vérité.

ainsi je suis en droit de demander à voir leurs preuves, et à les examiner.

Ces preuves consistent dans l'autorité des Dieux ou du souverain être qui a, disent-ils, révélé que ces opinions étoient vraies; mais comme ce Dieu ne peut faire que des choses opposées soient vraies en même tems, il ne doit y avoir qu'une de ces opinions qui jouisse de cet avantage; voyons quelle sera celle à qui nous l'accorderons.

Les Grecs n'emploient aucune révélation pour établir leur religion. Les oracles qu'ils prétendent subsister parmi eux et par le moyen desquels les Dieux les instruisent de ce qu'ils ignorent, ces oracles supposent la religion, et ne l'établissent pas, ils ne parlent que dans des occasions particulières, et sans vouloir philosopher ni dogmatiser, ils répondent tant bien que mal aux questions qu'on leur fait pour savoir quel sera le sort d'une maladie, ou le succès d'une entreprise, et tout se borne à ordonner quelques sacrifices.

D'ailleurs les oracles sont moins anciens que la religion, qui étoit déjà établie, lorsqu'ils ont commencé. Plusieurs d'entre eux ont cessé; d'autres ont pris leur place, qui ont à leur tour perdu leur crédit par le succès qu'ont eu des oracles encore plus nouveaux. D'ailleurs l'obscurité et l'ambiguïté de tous ces oracles, la fausseté manifeste du plus grand nombre des réponses qu'ils rendent maintenant, évidemment qu'ils n'ont aucun avantage sur les prédictions de ces imposteurs magabons qui courent les provinces pour mettre la superstition des ignorans à contribution; et en effet, ces oracles sont tellement décriés que les gens les moins pénétrants ne les consultent que par manière d'aguit.

Plus grecs n'ont nuls livres sacrés, toute leur religion est fondée sur des traditions confuses et dont l'origine est non seulement obscure, mais remplie de contradictions, il n'y a qu'à lire Crémère et le recueillir.

on fait, compilant ce qu'il avoit tiré  
des archives des temples les plus célèbres,  
L'ouvrage de Thésophraste d'Erèse, ou  
ceux de nos historiens qui ont écrit  
sur les antiquités des nations et des  
règles de la grec. elle font toutes  
remonter leur origine si haut qu'elle  
se confond avec l'histoire des Dieux;  
et cette partie de l'histoire est si  
incertaine qu'elle n'a point d'autre  
nom que celui d'inconnue et de  
fabuleuse.

Si nous consultons les prêtres, outre  
que les monuments d'orshée, le plus  
ancien de tous, sont certainement d'un  
temps très postérieur, et qu'Aristote avoit  
même que cet orshée, dont on montre  
les ouvrages, n'avoit jamais existé,  
ils ne servent de rien pour établir la  
religion. ses révélations prétendues,  
son commerce avec les Dieux ne nous  
apprennent point qu'ils lui aient  
donné autorité de rien avancer de leur  
part aux hommes, ni qu'ils lui aient  
fourni les moyens de prouver qu'il  
avoit véritablement reçu d'eux  
cette autorité.

Les Athènes des Crétois a été à la vérité  
un législateur célèbre, mais son  
commerce prétendu avec les Dieux  
et ses retraites dans les antres sacrés  
du mont Ida, ne peuvent servir à  
établir la vérité de la Religion des  
grecs, quand même ces révélations ne  
seroient pas de pures fables, puisque  
les Crétois instruits par Minos lui-même,  
regardent et ont toujours regardé les  
Dieux de la Grèce les plus célèbres,  
comme des hommes nés, élevés et  
morts dans leur isle, ou ils ont été  
ensevelis, ainsi que leurs tombeaux  
en faisoient foi, et suivant les  
inscriptions mêmes de ces tombeaux  
recueillies par Erémare.

en effet, loin que les prêtres des Dieux  
prétendent établir la vérité de leurs  
dogmes sur les révélations de Minos,  
et sur les témoignages des Crétois, ils  
les traitent de menteurs, à cause de  
ce qu'ils ont dit du tombeau de jupiter,  
sans penser que ceux qui étoient nés



comme les autres hommes, qui auroient  
vécu dans un corps sujet aux mêmes  
infirmitez qu'eux, devoient avoir été  
aussi sujets à la mort; et pour le prouver,  
je ne veux point d'autres témoignages  
que ceux d'Herode et d'Homere, qu'ils  
regardent comme des hommes inspirés.

Mais comme nous avons vu que  
la religion des Grecs venoit des Egyptiens;  
peut-être sera-ce parmi eux que nous  
trouverons les preuves de la vérité de  
cette Religion que nous cherchons.  
Les Egyptiens prétendent qu'Osiris le  
souverain Dieu lui-même a habité  
parmi eux; qu'il les a gouvernés  
sous la forme d'un homme; qu'il a  
fondé leur monarchie et leur religion,  
mais ils n'ont aucun livre de lui.

Le plus ancien Législateur d'Egypte  
étoit Messor, selon quelqu'un, et selon  
d'autres son fils athotis ou athotes;  
(c'est le Chott de platon, qui ce philosophe  
prétend être le measure des grecs et que  
quelques autres font l'inventeur de  
l'écriture et de la plupart des arts.)  
il laissa des livres contenant les

preceptes de ce qu'il falloit croire et  
pratiquer au sujet des Dieux pour leur  
être agréables. un de ses descendans  
du même nom que lui, transporterait ces  
livres dans un caractère plus aisé à lire  
et à entendre que celui dans lequel ils  
auroient été écrits d'abord. Les Egyptiens  
prétendent avoir conservés ces livres,  
athanethus, et sanchoniaton en ont  
conservés quelque chose dans leurs ouvrages;  
mais malgré cela ces livres ne subsistent  
plus; et quand ils subsisteroient, les  
prêtres conviennent eux mêmes qu'ils  
ont perdu l'intelligence des hieroglyphes  
ou caractères sacés dans lesquels ils  
étoient écrits, ils ne peuvent expliquer  
qu'à peine les inscriptions qui sont  
sur leurs obélisques, quoique gravées  
dans un tems bien postérieur; et quand  
ils prétendroient les entendre, comme  
la signification de ces caractères n'étoit  
qu'allégorique, c'est à dire, arbitraire,  
on est toujours en droit de douter de  
l'interprétation qu'ils y donneroient,  
n'ayant point ces livres, et ne pouvant

point nous assurer de leur authenticité, ni de leur véritable intelligence; ne pouvant par les examiner, par la comparaison des monuments contemporains, ni par ceux des tems qui les ont suivis; nous n'avons d'autre preuve de la vérité de ce qui y étoit contenu, que le témoignage de ceux qui prétendent que leur Religion est celle qui y étoit enseignée; et comme nous l'avons vu, ce témoignage n'a aucune force, puisque la permission étant égale dans toutes les différentes Religions elle ne sert de rien pour prouver la vérité d'aucune en particulier, mais qui massacrera que ces livres, quels qu'ils soient, contenoient la religion révélée aux Egyptiens? Je vois les villes de ce pays partagées sur cette matière en un nombre presque infini d'opinions, non seulement différentes, mais encore opposées les unes aux autres; chaque ville, ou du moins chaque province a sa divinité qu'elle prétend être la seule; et elle se fait un point de religion

de massacrer ce que les autres adorent, vous savez quelle haine cette division de sentiment entretient parmi eux; les cruautés qu'ils exercent les uns contre les autres à ce sujet, la prière qu'ont les magistrats à les contenir, et vous estes instruite que les efforts successifs des Persans des Grecs et des Romains pour abolir la Religion Egyptienne, viennent seulement de ce qu'ils la regardent comme étant propre à inspirer à ceux qui la professent les sentimens de la haine la plus barbare et la plus féroce pour ceux qui ont des opinions différentes. ces persécutions qu'ils existent de tems en tems contre eux, les juifs et les chrétiens, ne partent que d'une source de politique. Les Romains sont très sages et très tolérans pour éviter que la société ait droit de punir leurs et l'extravagance, à moins qu'elle ne deviennent une manie capable de troubler la paix et le bon ordre, comme il arrive dans les Religions, ou l'un se croit obligé pour plaire aux

Dieux de contraindre les autres hommes à penser comme soi.

Laquelle de ces différentes traditions Égyptiennes préférerais je aux autres ? toutes alléguent des révélations expresses en leur faveur, toutes citent des livres dans lesquels elles prétendent qu'elles sont écrites, chacune prétend jouir des mêmes privilèges à l'exclusion des autres, mais comme aucune ne peut prouver le droit qu'elle s'attribue, je suis obligé d'en revenir à la Raison, dont on veut bien même empêcher de me servir, et cette raison me fait voir que ces dogmes sont composés de fables absurdes, extravagantes même, et celles que les écrivains les plus dévots ne contiennent rien de pareil; que les pratiques que l'on m'impose, sont inhumaines, puériles, insensées, contraires à la nature, et aux principes du sens commun: l'abstinence totale de certains animaux, les veilles, les jeûnes, les flagellations, la récitation de certaines paroles mystérieuses,

souvent destituées de sens, et presque toujours d'un sens raisonnable. La raison ne peut concevoir que, suppose l'existence d'un Dieu et un Dieu qui ait exigé qu'on lui rendit un culte particulier, ce soit par un tel culte qu'on puisse lui devenir agréable. Les descriptions et les images que l'on me donne de ces Dieux sont même telles qu'il n'est aucun homme qui ne prit la fuite, et qui ne fut saisi de la terreur la plus vive à la vue d'un être qui auroit la figure de ces Dieux. ainsi c'est certainement ailleurs que chez les Égyptiens qu'il faut chercher la révélation.

Les Indiens ont à la vérité des livres qu'ils soutiennent très anciens, pour lesquels ils ont une vénération infinie, et qu'ils prétendent avoir reçu de leurs Dieux mêmes. Par ce qui m'a été dit de ces livres qu'ils montrent difficilement aux étrangers, qui sont écrits dans une langue difficile à entendre, et différente



de celle que l'on parle présentement, ils contiennent deux sortes de dogmes, les uns sont des dogmes philosophiques, expliqués d'une manière figurée, à travers de laquelle on voit clairement que leurs auteurs étoient des philosophes, qui ne distinguoient point la substance Divine, de celle de l'univers; qui croyoient que nos ames et nos corps sont autant de parties, ou de modifications de la Divinité; et qui par conséquent ne devoient aucun culte au souverain être, parcequ'on ne peut s'en rendre à soi-même. ils ajoutent à cela que ces ames et ces corps ne font, par la naissance et par la mort, que prendre des nouvelles formes et passer d'un état dans un autre; et ce qui règle le sort de chacun de ces états, est une certaine fatalité qui a attaché le bonheur à la vertu, et l'infortune au vice. tous les évènements

sont nécessaires selon eux, et par conséquent n'y ayant point de liberté, il n'y a ni mérite ni demerite, au sens où nous entendons ces mots; et par conséquent on ne peut ni plaire ni déplaire au souverain être: et comme les évènements sont nécessaires, on ne doit pas espérer que le culte qu'on lui rend soit capable de changer le sort qui nous est destiné.

Il ces principes théologiques on a joint plusieurs fables absurdes des aventures de leurs Dieux, dont plusieurs sont ridicules, et qui ne sont point de la même main que le reste: on y voit aussi des traditions historiques qui, quoique confuses, montrent que ces peuples ont conservé la mémoire des tems antérieurs à toutes les histoires des autres nations.

Comme ce qu'il y a de plus ancien dans ces livres détermine le culte par lequel ces peuples prétendent honorer les Dieux, et même l'existence des Dieux, chose que les peuples les concevoient, sans comprendre Ma chere Luce, que l'on ne peut les

regarder comme le fondement d'une religion véritable, et qu'il ne faut pas s'y arrêter.

J'ai connu par le commerce de leurs plus sçavans Bramins qui accompagnoient les Ambassadeurs de Tazroban, que leurs philosophes ne regardent la religion que comme un établissement politique: ils croient que celle de chaque pays est la véritable pour ceux qui la professent; et ils me citoient la dessus les vers d'un de leurs poëtes mystiques, qui après avoir dit que la Divinité est comme un grand Roi, qui reçoit les hommages des différentes nations de son empire, avec les cérémonies particuliers à chacune d'elles, ajoutoit que comme avec les différentes religions qui y sont établies, étoit une des septante mille comédies que la Divinité faisoit représenter devant elle pour s'amuser.

Les Persans ont des livres sacrés, écrits selon eux par Zoroaster, ou Zoroades, mais c'est par le dernier de ceux qui

portèrent ce nom, et qui n'a vécu que du tems de Cyrus et de Darius fils d'Hystaspes dont il est parlé dans ces ouvrages. Les Persans prétendent que ces livres ont été écrits par Mythra lui-même; et si l'on en excepte un très grand nombre de pratiques puériles et ridicules qui semblent cependant avoir eu leur fondement dans des réglemens convenables à la nature du climat, et tournés en cérémonies religieuses par la superstition des peuples antérieurs à Zoroades, qui n'étoit que le réformateur de l'ancienne religion: ils contiennent des préceptes très conformes à la raison. C'est par le respect et la reconnaissance que l'on adore le souverain être, on ne suppose point qu'il nous ait donné des préceptes différens de ceux que la nature nous inspire. La douleur

passe dans cette religion pour un  
 mal, et il faut la fuir; le plaisir  
 est un bien, et pourvu qu'on ne le  
 recherche que par les moyens  
 conformes aux loix, c'est à dire, de  
 maniere que l'ordre de la société n'en  
 soit point violé, on est agréable au  
 souverain Être. De toutes les Religions  
 que nous connoissons est la plus sensée.  
 Mais après tout, son instituteur, ou  
 plutôt son restaurateur, n'est qu'un  
 simple homme, qui ne nous prouve  
 point qu'il ait un autre droit que celui  
 de la raison. Les merveilles que l'on  
 prétend qu'il a faites pour convaincre  
 ses compatriotes de la vérité de sa mission,  
 ne sont pas très bien établies; elles n'ont  
 point été connues hors de son pays, et  
 dans son pays il y a un grand nombre  
 d'hommes, qui les rejettent.

D'ailleurs les pratiques religieuses  
 de ceux qui le regardent comme l'interprète

du souverain Être, sont contraires à ses  
 principes. ils font consister toute la  
 religion dans l'observation de quelques  
 cérémonies vaines, et qui, supposé fidèle  
 qu'il nous donne lui-même du souverain  
 Être, ne peuvent être regardées tout au  
 plus que comme des usages particuliers  
 à ceux au milieu desquels il vivoit, et qui  
 étant devenus comme sacrés pour eux, ne  
 pouvoient être déracinés de leurs esprits sans  
 violence; pour être aux hommes des opinions  
 indifférentes à la tranquillité publique. ainsi  
 les dogmes persans sont moins une religion  
 qu'un secte de philosophie qui, dans ce  
 qu'il y a de raisonnable, ne contient rien  
 qui ne lui soit commun avec celles de  
 toutes les autres nations.

Les Chaldéens n'ayant plus de livres sacrés,  
 nous ne pouvons savoir laquelle des deux  
 sectes, qui les partagent, soit la doctrine  
 de ces livres. il paroît que celle qui fait  
 profession de la pure astrologie, ne doit point  
 avoir de culte religieux, car tout étant nécessaire,



L'observation des loix ne depend point de notre volonté; et parconsequent nous ne pouvons être ni agréables, ni désagréables au souverain élu pour l'observation des loix que la religion impose, et il ne peut en avoir établi une.

La deuxième secte qui suppose que les Dieux et les hommes agissent librement, peut seule former une religion, elle prétend que les hommes peuvent converser avec les Dieux: elle enseigne même les moyens de leur se commercer, et elle prétend que ces moyens sont infailibles. Le livre qui court parmi nous sous le nom d'Oracles de Zoroastre en est tout rempli, mais aucun de ceux qui observant ce qu'il prescrit, n'a pu venir à bout d'y réussir. Nos prétendus Magas de Chaldée ne sont tout au plus que des fables dont les pratiques absurdes peuvent à peine séduire la plus vile populace. Loin d'en imposer aux yeux éclairés qui les examinent, cela seul doit prouver que la religion qu'ils nous annoncent est fautive, puisque les préceptes qu'elle nous donne ne peuvent produire les effets qu'ils en attendent et qu'elle promet.

D'ailleurs ces préceptes sont si incensés, et

leurs pratiques si absurdes, que cela seule pourroit bien nous persuader que ce n'est qu'une tissu d'extravagances et de puérilités inventées d'abord par des fables qui voulaient se rendre recommandables au reste des hommes; et que l'ignorance, la crédulité et la superstition ont grossies de jour en jour.

La Religion des Juifs et des Égyptiens est la seule dont il me reste à examiner le fondement. Je les joins ensemble, parceque les derniers supposant la vérité des livres reçus par les premiers, et n'ayant prétendu que reformer leur religion, ils n'en doivent pas être distingués.

Les livres des Juifs nous sont connus; eux mêmes les ont traduits en notre langue, ainsi nous pouvons les examiner. Ces livres sont de plusieurs sortes; les uns attribués à leur Législateur et portant son nom, les autres écrits depuis lui; mais la plupart par des gens que leur Dieu inspiroit, et auxquels même il découvroit l'avenir, afin qu'ils le révélassent à leur nation.

Le premier de ces livres, attribué au législateur des juifs, contient l'histoire de

monde entier, depuis la première origine des  
êtres jusqu'à son tems. Les quatre suivans  
contiennent le détail de leurs loix et de leur  
politique ecclésiastique et civile.

Leurs traditions historiques sur l'origine du  
monde jusqu'au tems d'un chaldéen, duquel ils  
écrivent qu'est descendue toute leur nation, qui  
ne se regarde que comme une famille partagée  
en douze tribus, sorties des douze fils de cet homme;  
ces traditions, dis-je, sont assez conformes à  
celles des Chaldéens, si ce n'est qu'ils abrègent  
le tems infiniment plus qu'eux, les uns et les  
autres croyent que depuis le premier homme,  
jusqu'à celui sous lequel arriva cette grande  
inondation qui fit périr le genre humain  
à l'exception d'une seule famille, qui repopula  
toute la Terre, il n'y a eu que dix générations,  
mais la conformité ne va pas plus loin.

Le Livre des Juifs, ainsi que les suivans,  
suppose l'existence d'un Dieu unique, qui a fait  
le monde et qui le gouverne; mais il ne nous  
explique point ce qu'il est, et quelle idée nous  
devons nous en former.

Au reste ce livre contient bien des choses  
qui ne se peuvent expliquer que par des allégories

forcées, et qui ne sont guere dignes de la  
majesté du souverain Être, dont ils nous  
fontent des idées assez puériles, les Juifs  
eux-mêmes conviennent qu'il y a des choses  
dans ce livre, de même que dans les suivans,  
qui ne peuvent avoir été écrites que longtems  
après le législateur; en sorte qu'ils ne sont  
point venus à nous tels qu'ils étoient sortis  
de ses mains, ce qui donne une grande atteinte  
à leur autorité.

D'ailleurs il y a des contradictions manifestes  
entre quelques endroits; ce qui ne convient pas  
aux ouvrages dictés par le souverain Être,  
dont la sagesse doit être supérieure à celle de  
tous les hommes.

Ces difficultés sont encore plus fortes dans  
les ouvrages suivans, ceux qui contiennent  
leur histoire sont imparfaits, et d'ailleurs  
sont écrits avec une obscurité et une sécheresse  
infinies; ils ne peuvent être regardés que comme  
des extraits faits par des particuliers, des livres  
plus étendus auxquels on renvoie à tout moment.

À l'égard de leurs livres écrits par des  
hommes inspirés, on voit dans leur histoire  
que rien n'étoit plus commun parmi eux que

De trouver des gens qui se persuadassent d'avoir  
 commerce avec le Dieu suprême, et qui donnant  
 les oracles, prévenus de la vérité de leur révélation,  
 qui donnent ceux qui sont regardés comme  
 de véritables prophètes, passent néanmoins  
 parmi les juifs sous des imposteurs; ainsi  
 il ne reste plus de marque à laquelle on  
 puisse distinguer les vrais prophètes d'avec  
 les faux.

en général on peut observer que les ouvrages  
 de ces hommes inspirés, étant supposés écrits  
 dans des tems antérieurs, nous n'avons point  
 de preuves qu'ils soient de ces tems là, et que  
 leurs auteurs aient véritablement prédit ce  
 qui est arrivé depuis. Nous ne sommes point  
 sûrs que leurs prédictions n'aient point été  
 ajustées après coup avec les événemens, par  
 ceux qui les ont mis en ordre. Ce qu'il y a de  
 certain, c'est que de l'aveu même des juifs,  
 il n'y a plus de prophètes parmi eux, ainsi  
 nous sommes obligés de les en croire sur leur  
 parole, lorsqu'ils nous assurent que Dieu se  
 communiquoit jadis aux hommes.

En examinant le système de leur religion, et  
 la suite de leur histoire, nous voyons qu'ils sont  
 persuadés que le souverain être les a choisis  
 parmi tous les autres peuples de la terre, sous  
 leur déclarer de quelle manière il vouloit  
 être adoré, et que pourvu qu'ils fussent fidèles  
 à ses loix, il leur promit de les combler de  
 bonheur; que pour le convaincre que c'étoit  
 véritablement lui qui avoit dicté cette loi,  
 il fit en leur faveur les plus grandes  
 merveilles; mais il semble qu'il lui étoit  
 plus facile de dompter toute la nature, de  
 bouleverser tous les élémens, d'arrêter le cours  
 du soleil, de rendre solide la mer et les fleuves,  
 d'épaissir la rosée pour en faire une nourriture,  
 que de toucher leur cœur, et de persuader  
 leur esprit. C'est déjà un grand sujet de  
 remuer en doute la vérité de ces prodiges,  
 car s'ils étoient véritablement arrivés, ils  
 auroient produits, dans ceux qui en auroient  
 été les témoins, la persuasion la plus vive;  
 cependant nous voyons, par leur histoire,  
 que leur législateur ne fut respecté pendant  
 sa vie qu'à appaiser les séditions qui s'élevaient  
 contre lui, et que leschâtiments les plus  
 sévères et les plus tyranniques ne pouvoient



les empêcher d'abandonner le culte du Dieu  
qu'il leur prêchoit, pour suivre celui des  
Divinités des autres pays: à peine fut-il  
mort, qu'ils oublièrent les lois qu'il leur  
avoit données; et la suite de leur histoire,  
pendant plusieurs siècles, n'est n'est qu'un  
tissu de passages du culte de leur Dieu, à celui  
des Divinités étrangères, jusqu'à ce qu'enfin  
leur ville et leur Royaume furent détruits  
par les Chaldéens qui les emmenèrent en  
Assyrie pour peupler la ville de Babilone  
et les environs; ils passerent près d'un siècle  
dans ce pays, et ne revinrent habiter leur  
patrie, que lorsque Cyrus, craignant la  
puissance de Babilone nouvellement  
conquise, résolut d'affaiblir cette ville, en  
lui ôtant la meilleure partie de ses habitans.  
Depuis ce temps, les Juifs, auparavant si  
rebelle à leur Dieu, malgré les prodiges  
éclatans qu'il opéreroit tous les jours à leur  
yeux, devinrent fidèles à sa loi, et ont  
témoigné pour elle le zèle le plus vig et  
le plus ardent; non seulement ils n'ont  
point adoré les Divinités étrangères, mais  
lorsqu'un des Rois de Syrie, descendu de  
salemur, voulut les contraindre d'adorer

les Dieux de la Grèce, et de violer les lois  
de leur Dieu, en mangeant des animaux  
quelles leur interdisent, ils souffrirent  
avec constance les tourmens les plus  
cruels, plutôt que de violer cette loi, et se  
souffrir, parce qu'ils regardoient l'usage  
de ces animaux comme une abomination:  
cependant ils n'arrivèrent alors pour les  
soutenir ni prophètes, ni prodiges; et  
néanmoins leur persuasion étoit plus  
vive que dans les tems où leur histoire  
suppose que Dieu leur en envoyoit tous  
les jours. Cette persuasion n'a été produite  
que par l'idée où ils étoient que les prodiges  
rapportés dans leurs Histories étoient véritables.  
Quel effet auroient ils donc dû produire sur  
ceux que l'on prétend en avoir été les témoins?  
puisque la seule opinion qu'ils sont arrivés  
fait aujourd'hui une telle impression sur  
leurs descendans. il faut conclure de là que  
ces prodiges n'ont jamais été; mais qu'ils  
ont été insérés après coup dans une histoire  
qui, de leur propre aveu, a été compilée par

celui qui les ramena de Babilone, qui établit leur nouveau gouvernement, qui rebâtit leur ville avec le temple de leur Dieu, et qui regla la forme de leur Religion entièrement abolie.

Selon les promesses positives de ton Dieu, ils doivent être heureux et florissans, tant qu'ils seront fidèles à sa loi: jamais ils ne l'ont été davantage que depuis leur retour de Babilone, et jamais ils n'ont été plus malheureux: exposés à la tyrannie des successeurs d'Alexandre, ils ne sont soustraits à leur puissance que pour retomber sous celle des Romains qui, lassés enfin de leurs continuelles revoltes, ont détruit leur ville, ont exterminé la plus grande partie de leur nation, et ont dispersé le reste dans les provinces de leur Empire, ou la persécution continuelle qu'on leur fait, ne peut les ébranler, loin de leur faire abandonner leur religion. que peut on penser de la vérité des promesses qui leur ont été faites au nom de Dieu, si non que ce n'est qu'une adresse de leur

Legislateur qui vouloit faire impression sur un peuple superstitieux, et qui voulant profiter de cette disposition de leur esprit, tournoit en prodiges tout ce qui leur arrivoit d'extraordinaire, suivant le langage de ce peuple, dans lequel ce qui arrive de plus ordinaire passe pour une action immédiate de Dieu.

Comme les livres de ce Legislateur ont passé successivement par bien des mains qui y ont changé et ajouté ce qu'il leur a plu, il n'est pas étonnant qu'ils se trouvent remplis de tant de prodiges inventés suivant les idées qui s'en étoient répandues parmi une nation grossière, crédule et superstitieuse: ainsi je conclus que leur religion ne conserve pas plus de marques de divinité, que celle des Indiens, ou des Egyptiens et des Chaldéens; qu'il n'y a pas plus de marques subsistantes de la certitude des révelations sur lesquelles elle est fondée; et que tout dépend de la tradition historique et de la croyance de ceux qui les reçoivent.

Depuis la ruine et la dispersion des

Juifs, il s'est élevé parmi eux une nouvelle secte que son nomme chrétiens du nom de leur législateur. Je vous en ai déjà parlé. Ces gens supposent la vérité de la loi et de toutes les révélations judaïques, mais ils prétendent que le bonheur promis aux juifs n'étoit pas un bonheur tel qu'ils l'imaginent, consistant dans la gloire, dans la richesse, dans l'abondance et dans la tranquillité de leur Empire; ces peuples n'ayant jamais eu aucun avantage sur les autres nations dans la jouissance de ces biens; mais dans la connaissance de la vérité, dans la pratique de la vraie vertu, dans une espèce de béatitude intérieure qui pendant cette vie peut se trouver dans l'état le plus malheureux, et après la mort dans le commerce du souverain Être, avec lequel ils converseront, et qu'ils convoiteront, alors intérieurement, ils ajoutent que cette loi donnée aux juifs n'étoit qu'une loi particulière qui devoit flétrir au bout d'un certain temps, après lequel le culte des juifs, et les pratiques gênantes de leurs cérémonies seroient abolies; qu'à leur l'Être suprême n'exigeroit d'autre adoration des hommes que le respect, l'amour, et la reconnaissance, joints

à la pratique exacte d'une vertu sublime, et portée plus loin que les philosophes ne l'ont jamais puissée: ils assurent que ce tems là est arrivé; et que leur Christ est celui que Dieu a envoyé parmi les hommes, pour leur enseigner les moyens de lui devenir agréables, et que c'est celui que Dieu avoit tant de fois promis aux juifs, et qui devoit les tirer de l'état malheureux où ils se trouvoient plongés; et c'est ce que signifie, selon eux, le titre de Christ, qu'ils lui donnent, car il avoit un autre nom.

Les juifs au contraire soutiennent que tout ce qui a été prédit de cet homme, qui doit relever leur nation, ne peut se prendre allégoriquement; ils disent que ce sera un Roi puissant qui les rassemblera, et qui rétablira leur Empire, et l'étendra sur toutes les nations; et il faut avouer qu'en effet leurs tems ne nous en donnent pas une autre idée, et que l'on n'y trouve rien qui favorise l'explication des chrétiens.

La secte de ces derniers dépend de la vérité de celle des juifs, sur laquelle elle



est entièrement fondée, ainsi il suffiroit d'avoir dévot la première pour se dispenser de parler de celle-ci; mais par elle même elle est destituée de preuves suffisantes.

Nous n'avons aucun livre de ce christ; et quoique ses disciples en aient écrit plusieurs, il y en a quelques uns qui ne parlent que par un dire, et dont les auteurs ne prétendent pas avoir été témoins des faits qu'ils rapportent; ainsi l'on peut leur refuser sa créance pour les autres. de plus ce sont des ouvrages obscurs, inconnus au public, et que les chrétiens cachent avec un très grand soin aux juifs et aux étrangers; car le mystère est un des grands points de leur religion. ainsi comme ces livres n'ont point été exposés à la critique, et à la contradiction, le silence de leurs ennemis sur les faits qui y sont contenus ne peut être cité comme un aveu de leur vérité.

D'ailleurs ces livres sont remplis de prodiges, faits par cet homme à la vue de toute la nation juive, des maladies incurables guéries sans employer aucun

remède, d'aveugles, de muets et de sourds recouvrants l'usage de ces sens, des gens morts de plusieurs jours auxquels il a rendu la vie. or c'est une chose absurde, vu la manière dont les hommes sont faits, de supposer que l'on ait persécuté un homme pour lequel Dieu se déclaroit d'une manière si éclatante, qu'on l'ait fait mourir comme un malfaiteur, quoique sa vie paroissoit fort innocente, et qu'on n'apperoive en lui aucune action qui put causer le moindre trouble dans la société. Comment imaginer la vérité de ces merveilles, dont les historiens romains ne disent pas un mot, quand la judée étoit gouvernée par un homme subordonné aux Romains?

D'ailleurs ces livres en partie sont pleins de puérilités et d'absurdités, et l'on ne peut sauver les contradictions qui se trouvent parmi ceux qui sont les plus purgés, et ainsi il n'y en a aucun qui porte quelque caractère auquel notre raison se doive soumettre; et qui la force de reconnaître que les opinions qui y sont contenues, sont d'une certitude au dessus de celle des vérités

fondées sur l'usage de la raison, et que par conséquent nous devons les recevoir, quit- qu'elles ne paroissent pas s'accorder avec ces dernières.

Vous voyez, ôtha chère Lécippe, par tout ce que je viens de rapporter, que la vérité de ces Religions dépend de l'authenticité que ceux qui nous attestent les faits sur lesquels elles sont fondées, doivent avoir sur notre esprit, et du degré de croyance que nous devons ajouter à leurs discours. Les prodiges et les témoignages visibles que nous ne pouvons attribuer aux hommes, ne subsistent plus actuellement. Nous ne sommes obligés de croire la vérité de ce que l'on nous en conte, que de la même façon que nous croyons les événemens passés, et ils ne peuvent tout au plus avoir qu'une certitude historique, or qu'est ce qu'une telle certitude? on s'y prête dans les choses indifférentes et qu'il ne nous conte rien de croire. mais si l'on prétendait, en conséquence de certains faits historiques, nous dépouiller de ce que nous possédons, nous assujétir à des pratiques gênantes, incommodes et douloureuses, nous priver de ce qui nous est le plus cher, nous interdire tout plaisir, tout repos; en un mot de déterminer notre bonheur,

ne devons nous pas examiner avec la dernière rigueur les titres sur lesquels on se fonde, résister aussi longtemps que nous pourrions le faire avec raison, et ne nous rendre qu'à la dernière évidence.

Après tout il ne s'agit pas moins ici que de la liberté de notre corps, de notre entendement, de notre volonté que l'on prétend réduire en esclavage. il me semble que la chose vaut bien la peine de la défendre, et de ne nous pas rendre sans combat. je vous l'ai déjà dit, toutes ces religions employent des preuves de même espèce pour soutenir la vérité de ce qu'elles contiennent, je vois de tous les côtés une égale persuasion, un zèle égal, un égal dévouement pour des dogmes dont on se dit prêt à verser la vérité de son sang; on s'accuse mutuellement d'aveu d'avanglement, de prévention, et l'on fait des merveilles tant qu'il s'agit que d'attaquer les opinions des autres systèmes, on en témoigne hautement, on met dans le plus beau jour leurs absurdités, leurs contradictions, le défaut de leurs preuves; mais cet avantage cesse, dès qu'il s'agit de défendre ses propres sentimens, et passe du côté de ceux qui attaquent.

La persuasion la plus vive de certains dogmes et de certains faits, n'est donc pas une preuve suffisante pour en établir la vérité; et le

persuasion est également dans tous les partis, et la vérité ne peut être que dans un seul. Je ne sai même pas par quelle fatalité il arrive qu'à la honte de la raison humaine les religions les plus absurdes, comme celle des indiens et des égyptiens, sont celles qui fournissent les plus grandes marques de persuasion. Les austères offenses auxquelles ils assujétissent par un motif de Religion, sont telles que les sages inventés par les tyrans les plus cruels ne les égalent pas. C'est donc à la raison à examiner leurs preuves, et à décider en faveur de celle qui lui paraîtra la mieux prouvée. Ainsi, de leur propre aveu, cette raison qu'ils veulent tenir doit rentrer dans ses devoirs. Il seroit trop injuste de vouloir bien tempérer quand il s'agit de combattre et de rejeter les autres opinions, mais de lui interdire l'usage quand il s'agit d'examiner la sienne propre. d'ailleurs il n'y auroit aucune secte qui ne prétendit avoir ce privilège; et si cela étoit, ce seroit encore à la raison à décider entre elles sur cette prétention.

Rapportons nous en donc sincèrement et de bonne foy à la raison, l'unique juge dans ces matières. ne croyons que ce qu'elle nous apprendra, elle ne nous peut tromper si elle le pouvoit faire, il n'y auroit plus de

regles constantes parmi les hommes: et nous voyons cependant qu'ils conviennent dans la connaissance et dans l'usage d'un grand nombre de vérités. Elle diffèrent entre eux, s'ils se trompent en beaucoup de choses, c'est qu'ils se hâtent de prononcer avant de l'avoir écoutée. c'est qu'ils prononcent par son langage, celui de leurs préjugés, ou quelques opinions spéculatives que l'accoutumance et la conviction aveugle à l'autorité des autres hommes, leur fait regarder comme des vérités. il s'agit donc d'éviter la précipitation dans ses raisonnements, et de rejeter tout principe dont la vérité n'est pas fondée sur un sentiment intérieur, sûr, et distinct; il s'agit de ne point parler des choses que nous ne connaissons point, et de ne pas prendre pour des idées claires et nettes ces images confuses qui accompagnent les termes que les écoles philosophiques ont rendu familières parmi nous.

Leurs abstractions ne vous sont pas inconnues; je pourrais en employer le langage sans craindre de vous offenser. mais ces subtilités ne vous seroient d'aucun usage; les vaines spéculations des philosophes sont au moins inutiles pour trouver la vérité.



sans avoir boudé leurs sophistiqueries sur la nature  
 du vrai et des idées, un sens droit, une certaine  
 justice d'esprit naturelle, dont les hommes sont  
 de purs sens que lorsqu'ils ont étincilé eux mêmes  
 par leur guide en ont fait, le flambeau de  
 leur raison leur suffit pour connoître quel parti  
 ils doivent prendre dans les occasions communes  
 de la vie ou ces prétendus maîtres de la sagesse  
 sont si ignorans, quoique ce soit celles même à  
 le plus besoin de se servir de la raison  
 aussi sans nous engager dans les définitions  
 philosophiques, et la disction trop scrupuleuse  
 de leurs opinions, voyons ce que c'est que la  
 raison, quelle est la nature de nos connoissances  
 qu'elle doit régler, et quelle est la manière dont  
 nous devons nous conduire pour en faire un  
 bon usage. tâchons seulement de n'employer  
 les termes dont nous nous servons, que  
 dans le sens auquel ils sont employés par  
 ceux qui parlent et qui raisonnent avec  
 cette justice commune dont nous avons parlé.

---

## Seconde partie

Nous n'apportons en naissant qu'une  
 disposition à connoître, c'est à dire, à sentir  
 et à appercevoir les impressions qui nous  
 viennent des autres êtres lorsqu'ils agissent  
 sur nous. Ces impressions sont ce que nous  
 appellons connoissances, idées, perceptions.

Ceux de nos philosophes qui soutiennent  
 que nous raisonnons avec des idées avancent une  
 chose également contraire à l'expérience et à  
 la Raison. nous sommes convaincus en  
 réfléchissant sur nous mêmes que nous acquérons  
 nos connoissances successivement et à l'occasion  
 des différentes impressions que nous recevons  
 des objets, et des réflexions que nous faisons  
 sur ce que nous sentons. Nous commençons  
 par avoir des idées particulières des choses,  
 et par la suite en comparant ces divers perceptions,  
 nous en formons des idées générales et universelles.  
 D'ailleurs, il n'y a que deux manières de  
 concevoir les idées; ou bien elles sont une  
 impression actuelle de quelque objet, et en  
 ce cas nous ne pouvons les avoir sans être  
 avertis de leur présence par le sentiment qui  
 les accompagne; ou bien ces idées sont le

souvenir et pour ainsi dire l'écho d'une impression reçue autrefois; et alors ce souvenir de l'impression est accompagné d'un sentiment qui la fait reconnaître pour un souvenir, en sorte qu'on la distingue parfaitement d'une impression actuelle, et que l'on se souvient de l'avoir reçue dans un temps antérieur.

Les prétendues idées innées devraient être de ce dernier genre, et ne faire que se réveiller en nous à la présence des objets; mais cela est contraire à l'expérience: nous n'avons aucun sentiment qui nous porte à soupçonner seulement que nous avons eu autrefois ces idées; que nous en ayons acquies, et qu'elles ne font que se réveiller dans notre esprit, ou elles étoient gravées sans qu'il s'en aperçut, mais sans nous engager dans le examen de ces opinions, continuons à voir ce qu'il y a de constant sur cette matière.

Ces impressions des objets laissent en nous comme une trace et un vestige d'elles-mêmes qui se réveillent quelques fois pendant l'absence des objets qui les avoient excités: c'est là ce qu'on appelle mémoire et souvenir, sentiment par lequel j'ai connaissance des impressions qui ont été en moi, mais qui est accompagné d'une apparence au moins confuse de la distinction qui est entre le temps auquel je les ai reçues, et celui auquel je m'en

souviens, toutes ces impressions sont accompagnées d'un sentiment agréable ou désagréable; si l'est vif, on le nomme plaisir ou douleur; si l'est faible, c'est satisfaction, complaisance ou bien ennui de plaisance, médisaise.

Le premier de ces sentiments nous pousse, pour ainsi dire, vers les objets, nous porte à faire des efforts pour nous en approcher, pour nous y joindre, pour nous y attacher, pour augmenter la force <sup>et la durée</sup> du sentiment que nous éprouvons, pour en prolonger, et pour en perpétuer s'il étoit possible la durée, pour le renouveler quand il cesse, pour le rappeler quand il nous a quittés. Nous en jouissons lorsque nous les éprouvons à leur occasion; nous les cherchons et nous en désirons la possession lorsque nous ne l'avons pas, et nous la regrettons lorsque nous l'avons perdue. Le second sentiment, au contraire, c'est à dire celui de la douleur, nous porte naturellement et invinciblement à faire efforts pour le repousser loin de nous, à fuir les objets

qui nous le font éprouver, à craindre leurs impressions, à la détester, à la haïr. Nous raisonnons tellement de nous que nous recherchons le plaisir, et que nous fuyons la douleur; et cette loi que la Nature a gravée en nous est d'une telle autorité, que nous ne pouvons nous empêcher de lui obéir dans toutes les actions de notre vie, par conséquent ny en aucune, quelle quelle soit, qui ne soit accompagnée d'un de ces deux sentiments ou plus fort ou plus foible: le plaisir est attaché à toutes les actions nécessaires à la conservation de la vie, et la douleur à toutes celles qui y sont contraires, afin que sans examen et sans réflexion, l'amour de plaisir et la haine de la douleur nous portent à faire les unes et à nous abstenir des autres.

L'impression de plaisir ou de douleur une fois reçue, nous ne sommes plus les maîtres de la prolonger ou de la faire cesser: elle a une certaine mesure que tous nos efforts ne peuvent changer: il y a des plaisirs et des douleurs non seulement plus ou moins

durables, mais encore plus ou moins heureuse ou malheureuse. Souvent une impression qui avoit commencé par un sentiment agréable, mais léger, se termine par une douleur infiniment vive; souvent au contraire c'est par une légère douleur qu'il faut acheter la jouissance des plus grands plaisirs. enfin le plaisir et la douleur sont perpétuellement mêlés et joints l'un à l'autre; nous ne sommes pas faits pour goûter les plaisirs purs. à notre arrivée dans le monde, nous nous laissons conduire à l'impression actuelle de plaisir ou de douleur qui nous affecte. en cela nos enfans ne diffèrent pas des petits des bêtes; les uns et les autres se tiennent avec un égal aveuglement à l'impression actuelle, sans prévoir les conséquences et les suites de cette impression: eh comment pourroient-ils les prévoir ces conséquences? prévoir n'est autre chose que se souvenir qu'une telle impression, semblable à celle que nous éprouvons, a été suivie d'une autre toute différente, et infiniment plus vive, et que nous devons craindre quelque chose de parait. et cela ne se peut que par le moyen de l'expérience et



des réflexions sur les impressions répétées, que nous avons reçues des objets, il y a même des hommes qui ne sortent presque jamais de l'enfance à cet égard, et qui n'acquiescent jamais cette faculté de prévoir, et il y en a bien peu qui dans le cours de leur vie ne soient plus d'une fois que les impressions vives et les passions violentes, surtout celle de l'amour, la plus forte de toutes, mettent souvent les plus prudents dans la situation des enfans qui ne prévoient rien, et qui se laissent emporter par l'impression qu'ils éprouvent dans l'instant.

À mesure que nous avançons en âge, nous acquérons plus d'expérience, et nous comparant les objets nouveaux et inconnus avec l'idée et l'image d'un plus grand nombre d'objets dont la mémoire conserve les empreintes, nous jugeons des effets des uns par les effets des autres, qu'ils nous seront plus ou moins utiles, ou plus ou moins nuisibles; qu'ils nous causeront ou du plaisir ou de la douleur, par conséquent qu'il les faut ou rechercher ou éviter.

Cette faculté de comparer ensemble non seulement les objets présents pour choisir celui qui nous procure le plus grand plaisir,

mais encore les objets absens et qui n'existent que dans notre mémoire, est ce qui constitue la raison, c'est la balance avec laquelle nous pesons les objets, et par laquelle nous regardons ceux qui sont éloignés de nous, nous connaissons ce que nous en devons penser par le rapport qu'ils ont entre eux, mais de telle sorte que c'est toujours l'apparence du plus grand plaisir qui l'emportera.

Voilà, ô Ma chère Lemippe, ce que c'est que cette raison dont les hommes tirent tant de vanité, et qu'ils se sent attribuer à l'exclusion des animaux, je ne sai sur quel fondement. Si la raison n'est pas autre chose que ce que je viens de dire, il semble qu'elle devrait être moins rare qu'elle ne l'est parmi les hommes, et que nous devrions toujours la trouver prête à nous conduire, cela est vrai aussi dans presque toutes les occasions où nous voulons appliquer notre esprit à des choses vraiment utiles, comme celles qui regardent la satisfaction des besoins du corps: elle ne nous manque jamais que nous ne soyons dans le sommeil ou dans un état de folie ou de demence reconnue tel par tous les

humains, est à dire, atteint de cette maladie qui nous met hors d'état de comparer adéquatement les objets présents avec les absens, nous n'avons lieu de nous plaindre du peu d'étendue et de certitude de nos connaissances que dans certaines occasions ou ces connaissances nous servent d'une utilité assez médiocre. pour expliquer ceci, j'en tire dans le détail des deux genres de connaissances, et par conséquent j'examine leur nature.

Dans toutes les impressions que nous recevons, il y a en même temps perception ou appercevance des objets, et sentiment ou appercevance de l'objet qui les produit en nous. ces deux choses ne peuvent être séparées. nous considérons un objet même présent à notre esprit duquel il est aperçu, et nous sentons que cette perception nous met dans une certaine situation; ce sont néanmoins deux choses différentes.

La perception nous fait penser principalement à l'objet que nous considérons, et ce n'est que par conséquent que nous pensons à l'impression agréable ou désagréable que cet objet fait sur nous. quelque fois même la perception de l'objet est si mince et l'émotion est si faible, que nous n'y pouvons presque pas.

Le sentiment au contraire nous fait penser, d'abord et principalement, à nous; et ce n'est que par un retour de réflexion que nous pensons à l'objet qui nous cause l'impression agréable ou désagréable que nous ressentons.

Chacune de ces deux espèces d'impressions se subdivise encore, c'est à dire, le sentiment et la perception, car je me servirai de ces deux termes pour exprimer ces deux sortes d'impressions.

Quoique tous nos sentiments soient excités, ou du moins soient accompagnés en nous par le changement, ou par les mouvements qui arrivent dans les organes de notre corps, on les distingue néanmoins en deux classes, les premiers ont un rapport si marqué et si étroit avec certaines parties de notre corps, que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter à ces endroits l'impression agréable ou désagréable que nous sentons, ou comme ces

« il y avoit dans cet endroit du manuscrit une lacune dont le traducteur anglais n'a pas marqué l'étendue, je crois qu'elle ne nous a rien fait perdre d'absolument nécessaire. l'auteur grec y examinoit la nature des sensations

et des perceptions; et en rassemblant ce qu'il  
 dit à ce sujet dans la suite, il m'a semblé qu'il  
 y établissait deux espèces de sensations, les  
 unes qui étoient accompagnées de la perception  
 de quelques objets en pareils distingues de nous  
 et sur notre corps, et sont la celles qu'il nomme  
 sensations proprement dites; les autres qui  
 n'étoient accompagnées que de la perception  
 de changement excité en nous, et de notre état,  
 soit agréable, soit douloureux, sont ce qu'il nomme  
 sentiment intérieur.

A l'égard des perceptions ou du sentiment  
 par lequel nous sentons l'air tenu ou la présence  
 d'un objet, sans considérer s'il agit sur nous;  
 il m'a semblé que l'auteur qui en proposoit  
 divers classes, mais comme il n'est pas facile  
 d'imaginer en quel ordre il les avoit rangées,  
 je crains qu'il ne donne aux propres d'air  
 pour la donner, si j'entreprendrais de suppléer  
 à ce qui manque au manuscrit sur cet article.

Toutes nos perceptions, de même que  
 nos sentiments sont excitées en nous, ou du  
 moins accompagnés d'un mouvement et d'un  
 changement dans les organes de notre corps.  
 mais ces mouvemens ne sont pas tous la même  
 cause, les uns sont produits par l'action des  
 objets extérieurs qui frappent nos sens, la vue,  
 l'ouïe, le toucher, et ceux là portent clairement  
 et distinctement avec eux l'idée de quelque  
 chose distingué de nous; les autres mouvemens  
 sont excités en nous par des agens intérieurs,  
 comme pourroit être le cours plus ou moins  
 rapide des liqueurs qui coulent dans notre

corps, et les altérations qui y arrivent. Ces  
 mouvemens ne nous donnent ordinairement  
 que la perception des changemens qui arrivent  
 dans nos sentimens et dans l'état intérieur  
 de notre ame; néanmoins pendant le  
 sommeil ou même pendant la veille, lors  
 que les liqueurs viennent à s'enflammer  
 à couillonnez d'une manière irrégulière,  
 leur mouvement, devenu plus rapide, nous  
 donne des perceptions assez vives d'objets  
 corporels que nous croyons exister réellement  
 hors de nous, et agir sur nous; lorsque  
 pendant la veille cet état est accompagné  
 d'un dérangement sensible qui altère la  
 constitution du corps, et qui met la vie en  
 danger, on le nomme maladie. Si ce  
 dérangement n'est pas sensible, et que cet  
 état devienne comme habituel, on nomme  
 fols et insensés ceux qui y tombent.

Dans les perceptions qui nous viennent  
 des objets extérieurs par la voie des sens,  
 nous sommes rarement trompés; car  
 quelques choses qu'il ait plu à de grandes  
 sectes de philosophes de dire contre les sens,  
 nous sommes rarement trompés par leur  
 enseignage, lorsque nous ne hâtons point  
 trop nos jugemens, et que nous consultons



les sens avec attention. Si c'est un objet qui frappe plusieurs sens à la fois, nous les interrogeons tous, nous en répétions l'impression pour connaître si elle y est confirmée; nous nous mettons dans différents points de vue; nous rappelons les impressions qui ont précédé celle sur laquelle nous sommes en doute, nous la comparons avec celles qui la suivent pour voir si la suite et la liaison s'accroissent avec elle; nous consultons les autres hommes pour voir s'ils reçoivent les mêmes impressions que nous, et nous avons soin de préférer ceux qui approuvent les mêmes perceptions que nous pour se préserver de l'erreur. Alors nous parant tous ces témoignages, nous nous déterminons en faveur de ceux qui se réunissent, et nous redons à la conviction qu'ils excitent en nous. C'est par là que nous nous empêchons d'être séduits par les prestiges de l'optique, et que nous redressons un bâton qui nous paroit courbé lorsqu'un des bouts trempe dans l'eau; en comparant ainsi plusieurs impressions du même objet, en le tournant de plusieurs côtés, en faisant usage de tous les sens qu'il peut affecter, on parvient au dernier degré de la certitude, c'est à dire à la certitude géométrique, dont toutes les connaissances sont cependant fondées sur

les témoignages des sens, en consultant la suite et la liaison des idées qui précèdent et qui suivent celles dont nous sommes en doute; nous distinguons l'état de sommeil de celui de la veille, et ces apparitions subites et momentanées qui nous donnent souvent des perceptions infiniment vives; nous comparons l'état auquel ces objets nous paraissent avant et après, et comme nous n'y appercevons rien de semblable à ce qui nous a apparu dans le temps intermédiaire, ni rien qui y ait rapport, nous concluons que nous avons dormi, ou que sans tomber dans le sommeil, nous avons eu quelque instant d'un délire, qui n'est après tout que le songe d'un homme éveillé.

L'expérience nous apprend donc qu'il n'est pas ordinaire de nous tromper sur les objets dont la perception nous vient par les sens extérieurs; ou du moins l'erreur n'est pas dangereuse, puisqu'elle est aisément reconnue. Les perceptions intérieures, c'est à dire, celles qui ne sont point produites par les sens extérieurs, sont de plusieurs espèces. Les unes ne nous présentent d'autres objets que nous mêmes,

et l'état où nous sommes, c'est à dire nos sentimens intérieurs; celles là ne nous abusent jamais; car je ne crois pas sentir du plaisir ou de la douleur que je n'en sente effectivement.

Si ce sentiment est accompagné d'une perception confuse de quelques parties de mon corps, à l'occasion de laquelle je crois recevoir cette sensation agréable ou douloureuse, il pourra peut être arriver que je me trompe quelque fois en la rapportant à cette partie, mais l'erreur n'est pas de conséquence, et je n'y tombe que pour avoir décidé avec trop de précipitation. aussi ces perceptions intérieures ne sont pas celles sur lesquelles les hommes sont d'opinions différentes ni sur lesquelles ils courent risque de se tromper.

Mais il y a des perceptions intérieures d'une autre espèce. ce sont celles qui nous représentent un objet comme existant hors de nous, ou du moins comme distingué de nous de quelque manière que ce soit, ainsi qu'il arrive lorsque nous réfléchissons sur nos pensées, sur nos perceptions, sur nos sentimens,

ou un mot sur les propriétés et les opérations spirituelles de notre ame. il est visible qu'alors toutes ces choses, devenant l'objet de notre esprit, sont aperçues par lui. or ce qui est aperçu n'est pas la même chose que ce qui est aperçu: il y a entre eux une distinction.

Ces perceptions représentatives d'un objet distingué de nous, sont encore de différentes espèces. si elles nous représentent les objets comme absents et comme ayant été autrefois présents à notre esprit, c'est ce que l'on nomme Mémoire. si elles nous offrent les objets sans nous avertir de leur absence, c'est ce qu'on nomme imagination, et c'est cette imagination qui est la source de la plupart de nos erreurs.

Lorsque l'objet nous affecte vivement, nous sommes portés à croire qu'il est présent, non seulement

de cette présence objective, c'est à dire, de celle présence sans laquelle il ne peut être apperçu, mais présent de la même manière que le sont les corps qui, agissant sur nos organes, excitent en eux des sensations qui nous avertissent de la présence réelle et extérieure de ce corps.

La mémoire nous rappelle l'impression des objets, mais comme les objets ont chacun un grand nombre de faces, de rapports, et de propriétés, il est presque impossible que nous les ayons toutes examinées, et encore plus rare que nous ayons conservé toutes ces impressions anciennes, et qu'elles se présentent nettement à notre esprit lorsque nous nous en souvenons. L'oubli efface plusieurs choses de notre mémoire et il ne nous reste que le souvenir confus d'avoir reçu autrefois une impression de l'existence d'un certain objet: mais nous n'avons aucune idée de cette ancienne impression, et souvent même ce souvenir confus s'efface totalement, il arrive de là que, comme il y a plusieurs faces semblables

dans des objets, néanmoins très différents, nous ne pouvons les distinguer lorsqu'ils sont présents, et nous les confondons lorsque nous nous en souvenons. par exemple, vous savez, ce que c'est que la cigue, cette herbe dont on employoit le jus pour finir les jours des criminels à Athènes; on s'en servoit pour ôter la vie à Socrate; cette herbe est un poison: il y en a une autre qui lui est presque semblable; mais qui est très saine et qui sert de nourriture à des nations entières. il faut que ces herbes soient l'une auprès de l'autre pour les distinguer aisément; leur différence est presque imperceptible; et lorsque l'une des deux est seule présente aux yeux, ceux qui n'en ont pas une connoissance parfaite, les confondent ensemble. La raison de cela est, qu'ayant des propriétés communes, elles



ne nous peuvent faire faire la distinction qu'il y a entre les deux plantes auxquelles elles appartiennent; nous nous souvenons tout au plus qu'il y a de la différence entre elles, mais l'absence de l'une des deux augmente l'Idée nette de leur différence.

De l'oubli d'efface les impressions des corps, si notre esprit n'en reçoit pas même toujours des images exactement ressemblantes aux objets qui agissent sur nos organes extérieurs; que sera-ce lorsqu'il s'agit de comparer des objets qui n'agissent que sur les sens intérieurs? de comparer entre elles diverses perceptions, et diverses idées, et de se souvenir des perceptions et des sensations, ou des sentiments intérieurs pour connaître les rapports qui sont entre eux?

Nous voyez, elle chez Lemippe, à combien de méprises et d'erreurs nous sommes sujets <sup>par la faiblesse de nos sens</sup>. L'imagination en fournit encore un plus grand nombre. La source la plus abondante de ces erreurs vient de ce que nous supposons que les objets, de ces perceptions intérieures ont une existence propre et qu'ils existent séparément de nous, même aussi exactement que nous les concevons séparément. aussi il faut

commencer par examiner si toutes les choses qui sont distinguées entre elles, le sont de la même façon. Il y en a qui le sont tellement qu'elles ne peuvent pas subsister ensemble. par exemple, la superficie d'un même corps, ne peut être tout à la fois noire et blanche dans toutes ses parties, mais elle peut passer successivement d'une de ces couleurs à l'autre; un sentiment ne peut être à la fois agréable et désagréable, un même corps ne peut être en même temps plus et moins étendu qu'en autre. c'est là la plus grande distinction qui puisse se trouver entre deux idées, qui sont distinguées de cette manière. elles le sont tellement qu'elles s'excluent l'une l'autre, que l'existence de l'une importe la non existence de l'autre, et que par conséquent elles ont chacune une existence séparée. Mais il y a une autre sorte de distinction lorsqu'un corps passe d'une couleur ou d'une forme à une autre; lorsque nous percevons successivement des sentiments différents, il est clair que nous demeurons les mêmes; c'est le même corps qui change de couleur; cependant le corps

n'est pas sa couleur, puisqu'il peut cesser de l'avoir sans cesser d'être le même. La figure d'un corps n'est pas sa couleur, son mouvement, son étendue, sa dureté, ces choses sont différentes entre elles, puisque l'une peut exister sans l'autre, et être dérivée, dans que l'autre cesse d'exister. Mais sont-elles distinguées de la même manière par les choses qui ne peuvent exister en même temps? non sans doute, puisqu'elles existent ensemble, il n'y a donc nulle raison d'assavoir que ces choses aient une existence séparée et distincte de celle des corps qu'elles affectent, et dont elles sont les propriétés. La même force par laquelle un corps blanc existe, est celle par laquelle sa blancheur existe; la blancheur ne peut exister à part et sans aucun corps, quoiqu'il pût se faire qu'il n'y eût aucun corps blanc. cette distinction est celle qui se trouve entre les choses qui peuvent être séparées, quoiqu'elles puissent se trouver ensemble, et qui, nous causant des impressions différentes, peuvent être considérées séparément et devenir autant d'objets de nos perceptions.

Cette distinction est celle que je nomme objective, ou imaginaire, à la différence de celle qui se trouve entre les choses qui ne peuvent subsister ensemble, et que je nomme réelle, ou exclusive suivant cette dernière distinction. les choses entre lesquelles elle se trouve, ont une existence propre, qui je nomme réelle ou exclusive; et au lieu que les autres n'ont qu'une existence objective, ou imaginaire, par laquelle les choses existent seulement dans notre esprit.

il est d'une conséquence infinie de ne pas confondre ces deux genres de distinction, et conséquemment les deux genres d'existence qui les accompagnent. nous ne pouvons croire de combien devenus cette confusion est la source. Dans les mathématiques, par exemple, les géomètres qui ont la grandeur ou quantité des corps pour objet, se sont accoutumés à considérer des points, c'est à dire, des étendues, sans longueur, largeur ni profondeur; des lignes c'est à dire des corps étendus, ayant de la longueur, et de la largeur, mais sans aucune profondeur, et enfin des solides, ou des corps, qui ont

ces trois dimensions, ils conviennent eux-mêmes qu'il n'y a, ni ne peut y avoir aucun corps qui existe comme ils imaginent leurs points, leurs lignes et leurs surfaces; que ces corps mathématiques n'ont qu'une existence objective et ne sont que dans notre esprit: au lieu que tous les corps naturels sont réellement étendus en tout sens, c'est la dessus qu'est fondée la certitude de leur démonstration de la divisibilité à l'infini, c'est parceque quelques petites que soient les parties d'un corps, elles seront toutes étendues en tout sens, c'est pourtant en conséquence de leur première supposition, et pour avoir confondu l'existence réelle avec l'existence objective, que les atomistes ont composé l'univers d'atomes, ou de petits corps, qui n'ont ni solidité, ni étendue; qui sont cependant d'une dureté infinie, et qui sont figurés avec une variété innumérable.

Ces atomistes ont cru que, par ce que les géomètres pouvoient considérer l'une des propriétés de l'étendue sans faire attention aux autres, elles existoient séparément et l'une sans l'autre, il est vrai que les plus habiles atomistes ne donnent point dans

cette erreur; mais plusieurs de leurs disciples l'ont fait, et cela me suffit pour la justesse de l'écrit que je viens de porter, pour vous faire sentir comment on confond l'existence objective avec l'existence réelle.

Si nous pouvons nous tromper si lourdement faute de distinguer entre l'existence réelle des corps qui sont hors de nous, et l'existence objective des perceptions qui sont dans notre esprit, que sera-ce lorsqu'il s'agit de comparer nos perceptions, et même les rapports qui sont entre elles? nous n'allons pas jusqu'à croire que nos sensations existent séparément de nous. Le sentiment de la faim, celui de la douleur, celui du plaisir n'est point distingué de moi qui le sens, ~~perception objective~~ mais il est distingué de mon esprit qui l'a perçue qui en a la perception, qui réfléchit dessus, qui le compare avec un autre sentiment.

Comme le sentiment de l'existence et de la distinction réelle est accompagné de plus de clarté que l'autre, parceque par celui que nous éprouvons à l'égard des



corps qui sont hors de nous et que nous  
 appercevons d'une manière plus lumineuse,  
 nous jugeons qu'il y a une pareille distinction  
 entre toutes les choses que nous concevons  
 vivement. C'est par là que les différentes  
 opérations de notre esprit sont devenues,  
 ainsi que celles des autres, autant de petites  
 quantités qui ont une existence propre et  
 réelle, et qu'elles ont acquis une réalité  
 physique, qu'elles n'ont point par elles mêmes.  
 Car le notre esprit, c'est à dire, nous mêmes,  
 autant que pensants, que sentants, que  
 raisonnants, est distingué de nous, comme  
 une partie l'est du tout dans la composition  
 d'un quel elle entre. cet esprit lui même  
 est différent de notre ame, c'est à dire de ce  
 qui nous anime, de ce qui nous rend vivants.  
 Dans notre esprit on distingue entre  
 l'entendement et la volonté, c'est à dire  
 ce qui aperçoit et ce qui veut, et ce qui  
 veut a une vent par ses perceptions  
 elles mêmes sont distinguées de nous  
 entre elles: autant qu'elles aperceivent  
 les objets présents, et leurs rapports, et  
 les rapports de ces rapports, ce sont des

127  
 pensées; autant qu'elles nous rappellent  
 les images des choses absentes, ce sont  
 des idées.

Cependant toutes ces choses ne sont  
 que des entités matérielles, ou matières d'exister  
 de notre être, et ne sont pas plus distinguées  
 entre elles, ni de nous mêmes, que l'étendue, la  
 solidité de la figure, la couleur, l'impression,  
 ou le repos d'un corps le sont de ce même  
 corps: et malgré cela on a mis entre elles  
 une distinction réelle et absolue, on en a  
 fait autant de petites entités dont nous  
 sommes l'assemblage; en sorte que nous  
 serions composés d'un million de petites  
 êtres aussi distingués entre eux, que le sont  
 les arbres qui composent une forêt, et qui  
 existent chacun par des forces particulières  
 et distinctes.

À l'égard des êtres distingués réellement  
 de nous, on a distingué deux mêmes non  
 seulement leurs propriétés mais encore  
 leurs rapports, c'est à dire ces mêmes propriétés  
 considérées comme semblables, ou comme  
 plus ou moins différentes; et l'on a donné  
 de la réalité à diverses choses. on a observé  
 que les corps qui agissoient les uns sur les

autres s'approchoient ou s'éloignoient, se ~~frappoient~~  
frappoient, se repoussoient, et qu'en suite de  
ces actions et de ces réactions il arrivoit des  
changements en eux; en s'approchant un  
main d'un grand feu, j'y sens ce que l'on  
nomme chaleur: le feu est la cause et la  
chaleur est l'effet.

Comme pour abréger le discours, on a  
imaginé des termes universels qui conviennent  
généralement à toutes les idées particulières  
qui étoient semblables, on a nommé cause  
en général tout être qui produit quelque  
changement dans un autre être distingué  
de lui, et en effet tout changement est produit  
dans un être par un autre être. Comme ces  
termes excitent en nous au moins une  
image confuse, d'êtres, d'actions, de réactions,  
de changements; l'habitude de s'en servir  
a fait croire que l'on en avoit une perception  
nette et distincte; on les a eu perpétuellement  
à la bouche, et l'on en est venu jusqu'à  
imaginer qu'il pouvoit exister une cause  
qui ne fut pas un être, ou un corps, une

cause qui fut distinguée réellement de  
tous les corps, et qui sans mouvement, et  
sans action pouvoit produire tous les  
effets imaginables, on n'a pas voulu faire  
attention que tous les êtres particuliers  
agissans et réagissans sans cesse les uns  
sur les autres, produisoient et souffroient  
en même tems des changemens; que le  
même être qui étoit cause dans l'instant  
présent, étoit effet dans le précédent; c'est  
à dire que celui qui produit un changement  
par son mouvement a souvent un  
changement par l'action d'un autre, et  
que ce changement est ce qui le met en état  
d'en produire un autre; qu'il peut même  
être en même tems effet à l'égard d'un être,  
et cause à l'égard d'un autre; que lorsqu'on  
je pousse un corps avec un bâton que je tiens  
à la main, le mouvement de ce bâton qui  
est l'effet de mon impulsion est la cause  
de la progression du corps.

On a supposé contre ce qui est démontré par les perceptions qu'il y avoit des causes absolues, des causes qui n'étoient ni ne pouvoient être effets. cependant le mot de cause ne signifie autre chose que la perception du changement que produit un corps sur un autre considéré par rapport au corps qui le produit; et le mot d'effet le changement considéré dans celui qui le reçoit.

La progression infinie des êtres qui ont été successivement cause et effet, a bientôt fatigué l'esprit de ceux qui ont eu la curiosité de rechercher les causes de tous les effets. Peut-être leur attention épuisée par la considération de cette longue suite d'idées, ils ont pris le parti de remonter tout d'un coup à une première cause, qu'ils ont imaginée comme la cause universelle, à l'égard de laquelle toutes les causes particulières sont des effets, et qui n'est l'effet d'aucune cause; ils n'en ont donné d'autre idée que celle d'une cause qui produit tout ce qui est, et

non seulement la manière d'être des choses, mais encore leur existence. Voilà tout ce qu'ils en savent, ce n'est ni un corps ni un esprit, ce n'est pas même un être à la manière des êtres particuliers; on en voit ils n'en peuvent dire autre chose si ce n'est que c'est la cause universelle.

Vous sentez par tout ce que je vous ai dit, Ma chère Loucippe, que ce n'est là qu'une chimère et qu'un phantôme, qui n'a tout au plus qu'une existence obscure, et qui n'est point hors de l'esprit de ceux qui le considèrent; C'est pourtant là le Destin des Grecs, le Dieu de nos philosophes et celui des Caldéens, des Juifs, et des Chrétiens, c'est à dire de ceux qui parlent le plus sensément sur la Religion.

Ceux qui n'ont pas reconnu cette cause universelle, et qui se sont contentés d'admettre des causes particulières, les ont le plus souvent distinguées des êtres corporels, comme ils voyoient que le même changement,



un effet, étoit produit par des actions ou causes différentes, et que la même action ou la même cause produit des effets ou changements différents, ils ont imaginé des causes particulières, mais distinguées des êtres corporels sensibles. Les uns ont fait ces causes douées d'intelligence et de volonté, comme ceux qui ont admis des Dieux, des Génies, des Demons, des Intelligences, bonnes ou mauvaises. D'autres qui ne pouvoient pas concevoir que ces causes agissent volontairement et avec connoissance à notre manière, ont supposé des influences, ou écoulement des astres, je ne sai quelles facultés ou vertus, le hazard, et mille autres termes ténébreux, qui ne signifient autre chose, que des causes aveugles et nécessaires.

Je me suis étendu beaucoup sur cet article de la différence entre la distinction réelle, et la distinction objective, parceque, comme vous le voyez, c'est de là que viennent les variétés qui se trouvent entre les opinions pratiques et spéculatives des hommes.

ils donnent une existence réelle à beaucoup de choses qui n'ont qu'une existence objective. Comme ce n'est que la liaison et la suite qui est entre les divers actions et réactions des corps qui en fait regarder quelqu'un comme la cause des changements qui arrivent; de là, on a du souvent prendre une chose pour la cause d'un effet avec lequel elle n'avoit aucune liaison, et comme de ces changements ou effets resulte notre bonheur ou notre malheur, notre plaisir ou notre douleur, l'opinion que l'on s'est formé de ces causes, est devenue la règle ou le principe de notre conduite. Mais tout cela est venu de notre imagination, qui au lieu de nous présenter comme présents réellement des objets qui ne l'étoient pas, nous a induit en erreur.

De même que notre esprit sépare des propriétés des êtres pour les considérer comme distinguées réellement, il lui arrive aussi bien souvent de réunir des propriétés différentes pour en faire de nouvelles

composés, c'est ce qui lui arrive dans le sommeil, pendant lequel nos rêves sont des assemblages bizarres des images imparfaites et sans suite, que nous avons reçues pendant la veille, des objets extérieurs; il y a des temps où nous rêvons tout éveillé; et en général ceux qui ont l'imagination un peu vive, sont presque toujours en cet état. De là, ces fictions folles et monstrueuses des poètes et des peintres, ces chimères, ces centaures, ces satyres, ces sphinx, ces figures des Divinités d'Égypte, telles que les songes d'un malade sont encore plus curieuses.

Mais après tout, l'erreur la plus dangereuse n'est pas de croire qu'il existe de tels corps et de tels êtres, elle ne peut séduire que ceux qui, comme des enfans et de faibles femmes, tremblent au seul nom des Saurmures et des Lanties, c'est à l'égard des perceptions intérieures, que ces réunions vicieuses de propriétés séparées produisent les plus grandes erreurs. On se persuade que

ces assemblages de propriétés sont des êtres réels et qui existent hors de nous; on a joint ensemble les idées de cause, d'intelligence, de volonté, de puissance, de bonté, de malice, et l'on donne le nom de Dieu à cet assemblage. on s'accoutume à le considérer comme quelque chose de réel, on oublie que c'est son propre ouvrage; et à force d'échauffer son imagination, on en vient jusqu'à se persuader que non seulement sa volonté est cause de tout ce qui arrive, mais que le moyen de lui plaire est d'observer telles ou telles choses. Cette opinion qui ne sert de rien pour rendre les hommes meilleurs et plus vertueux, leur fait négliger les précautions de la prudence, et perdre les ags de la raison.

Dans les matières qui ne dépendent pas du sentiment extérieur ou intérieur, le commun des hommes est très disposé à se rapporter au témoignage d'autrui si ces derniers ont une imagination vive et forte qui leur fasse parler des choses comme si elles étoient devant leurs yeux, si l'air

de visage, le ton de la voix, le geste ne démontent point cette persuasion, on les regarde comme des gens plus éclairés que les autres, il suffit que dans le reste de leurs actions ils ne donnent aucune marque de folie, on n'examine point si ce qu'ils nous disent ne repugne point à ce que nous voyons et à ce que nous sentons de plus certain.

en réunissant et rassemblant ce que je viens de dire sur les causes de la variété des opinions humaines, il en résulte

1<sup>o</sup> Que les hommes s'accordent tous à chercher le plaisir et à fuir la douleur.

2<sup>o</sup> Qu'ils conviennent encore à se déterminer dans cette recherche et cette fuite, par l'idée du plus grand plaisir et de la plus grande douleur.

3<sup>o</sup> Qu'ils ne conviennent pas à reconnaître les mêmes plaisirs et les mêmes douleurs pour les plus grandes, que la variété de leur constitution, de leurs organes, rend les uns sensibles à certaines choses qui effleurent à peine les autres.

4<sup>o</sup> Que cette différence paroît bien davantage dans les douleurs et dans les plaisirs de l'esprit; c'est à dire dans ces sentiments qui sont produits en nous par les organes intérieurs et par la perception des objets qui n'existent point hors de notre esprit, et qui peuvent être d'autant plus d'espèces différentes, qu'il y a de diverses combinaisons dans la disposition des organes intérieurs et des diverses constitutions dans la nature des liqueurs dont le mouvement cause l'impression que les organes reçoivent.

5<sup>o</sup> Que les hommes conçoivent aisément la réalité des objets qui existent hors d'eux, avec l'existence objective des fantômes d'idées et de perceptions qui se présentent à leur imagination, ils se sont conduits à l'égard



de cette-ci continue ils font à l'égard des autres, étant accoutumés à dire que les objets extérieurs, à l'occasion desquels ils éprouvoient leurs sensations, étoient cause de ces sentimens; et en conséquence se déterminant à chercher ou à faire ces objets, ils en ont fait de même à l'égard des sentimens intérieurs et des objets de leurs perceptions intérieures. Ces objets sont devenus la cause de leurs sentimens; et il est arrivé que, ces objets étant infiniment variés, on a imaginé un nombre infini de causes différentes; et comme les sentimens intérieurs ont infiniment plus de force que ceux qui viennent de dehors, ces causes intérieures et imaginées sont devenues les causes les plus efficaces de nos actions.

Les erreurs dans lesquelles nous tombons à l'occasion de ces êtres objectifs, sont les plus nombreuses et les plus dangereuses, elles viennent ordinairement de ce que

nous n'apporçons pas assez d'attention à les considérer, de ce que nous les confondons avec des êtres réels, de ce que nous décomposons et recomposons nos idées avec trop de précipitation et sans examiner si les diverses qualités que nous y joignons ensemble ont jamais été unies ensemble réellement, si même elles ne s'excluent pas l'une l'autre directement, ou si du moins elles ne sont pas inséparables de certains propriétés qui s'excluent mutuellement; par exemple, à la première vue nous croyons qu'il peut exister une puissance, une cause et une sagesse infinie, parceque nous ne considérons que les propriétés de la sagesse, et de celle de l'existence des choses finies que nous voyons exister, mais nous ne faisons pas réflexion que le terme d'infini est incompatible avec l'existence. De quelque chose de fini, est à dire qu'il emporte avec lui l'impossibilité d'exister. Qui dit une force infinie, une quantité infinie, dit quelque chose qu'on ne peut

determiner, dont on ne peut avoir une idée juste et ressemblante, parce que quelque étendue qu'elle soit, elle sera au dessous de la chose qu'on veut représenter, un nombre infini est celui qui ne peut être ni connu ni exprimé, car supposé qu'il y en eut un tel, on demande si on ne peut pas en ôter une certaine partie, la moitié par exemple. Cette moitié est finie, on peut la compter et l'exprimer, mais en la doublant on aura la somme égale au nombre infini, laquelle sera déterminée, et à laquelle on pourra au moins ajouter une moitié. alors cette somme sera plus grande qu'elle étoit, cependant elle étoit infinie, c'est à dire telle qu'on ne pourroit rien y ajouter, et malgré cela on y peut ajouter. elle est donc en même tems finie et non finie, ou infinie, elle a donc des propriétés exclusives, et c'est la même chose qu'un corps blanc qui n'est pas blanc, c'est à dire une chimère, de laquelle nous

ne pouvons rien dire, si ce n'est qu'il n'y a aucun tems ni aucun lieu dans lequel elle puisse exister.

Ce que j'ai dit d'un nombre ou d'une quantité infinie, je le dirai d'une cause ou d'une puissance, d'un mouvement etc. parce que comme il y a divers degrés de force et d'action, c'est à dire de causes plus ou moins produisantes, je regarde ce degré comme des unités, dont la somme exprime la quantité de force ou d'action qu'ont ces causes, et j'en dis tout ce que je dirais des nombres, c'est à dire qu'une force ou une cause infinie au dessus de laquelle on n'en puisse concevoir, ou qu'on ne puisse augmenter en la doublant, est impossible, et jamais n'a existé et n'existera jamais.

Examinons maintenant quelle peut être la cause de l'erreur ou nous tombons à l'égard de l'existence objective que nous confondons perpétuellement

avec l'existence réelle? elle vient cette erreur de ce que nous attribuons à nos idées objectives des propriétés et une existence qui ne conviennent qu'aux objets réels et hors de nous et de ces mêmes idées. Lorsque je vois un bâton plongé à moitié dans l'eau, je suis tenté de croire qu'il est courbé; et à l'immerger que mes yeux, je lui attribuerai la propriété de la courbure. Cette propriété cependant ne convient qu'à la façon dont je vois le bâton, ou, ce qui est la même chose, à la perception du bâton, et point du tout à ce bâton lui-même. La preuve en est qu'en consultant plusieurs sens différens, et le regardant en diverses situations, je m'assure qu'il est droit, et que la cause de mon erreur ne m'est venue que de l'attribution que je lui ai fait d'une propriété qui au fond n'appartient qu'à l'idée que je m'en étois formé. Lorsque je dors, quelques rêves que soient les impressions que j'ai réunies de mes songes,

je conçois à mon réveil que les objets de ces perceptions et de ces sentimens n'existent point hors de moi à la manière des objets de mes sensations et perceptions extérieures.

Suivrons le même procédé dans la considération de ces objets intérieurs qui ne sont présents qu'à notre esprit, comparons les entre eux, et que ceux qui nous donnent des images nettes, distinctes des images toujours semblables soient la règle à laquelle nous comparions les images confuses, obscures et voltigeantes qui nous séduisent pour l'ordinaire, non seulement nous verrons qu'elles ne sont que dans notre esprit, mais qu'elles y sont accompagnées d'un sentiment très fort et très constant de leur non existence, et que ceux qui leur donnent cette existence, forment des fantômes spirituels, qui n'ont pas plus de réalité que les chimeres et les sphinx, ou plutôt qu'ils se servent de termes auxquels ils ne peuvent pas attacher plus de sens qu'à ceux de voir blanc sur, de froide chaleur, de dure mollesse, qui joignent ensemble des idées incompatibles.



## Troisième partie

Je n'ai pu m'empêcher de prévenir, dans ce que j'ai dit ci dessus, une partie de ce que j'avois à dire sur ce que la raison nous apprend de cette première cause, de ce souverain être qui est l'objet du culte religieux de tous les hommes: j'ai fait voir qu'une telle cause infinie n'étoit présente à notre esprit que d'une présence objective, et même qu'elle y étoit comme non existante et comme impossible.

Quelque chose que nous disent les philosophes partisans du culte religieux, pour nous prouver l'existence d'un être tel que leur Dieu, ils ne prouvent autre chose, si non qu'il n'arrive rien qui ne soit l'effet d'une cause, que le plus

souvent nous ne pouvons concevoir les causes immédiates des effets que nous voyons, que lors même que nous le pouvons, les causes sont elles mêmes des effets à l'égard d'autres causes extrêmes qui les ont produits, et ainsi à l'infini. Mais ils ne montrent pas qu'il en faille venir à une première cause éternelle, qui soit la cause universelle de toutes les causes particulières, qui produise toutes les propriétés des êtres et même leur existence, et qui ne dépende elle-même d'aucune cause.

il est vrai que nous ne connaissons pas la liaison, la suite et la progression de toutes les causes, mais que conclure de là ? l'ignorance d'une chose n'a jamais pu être un motif raisonnable

de croire ni de se déterminer. je ne sai  
 quelle est la cause d'un certain effet, je  
 ne puis en assigner une qui me satisfasse,  
 faut-il pour cela qu'il me contente de  
 celle que me donnera un autre homme,  
 qui me dira qu'il en est satisfait, lors  
 que je verrai qu'une telle cause est  
 impossible, lorsqu'avec une ignorance  
 égale à la mienne, il n'aura sur moi  
 d'autres avantages que celui de la  
 présomption, par laquelle il croira  
 savoir ce qu'il ignore?

il en est arrivé autant à un marchand  
 d'Alexandrie, il avoit porté aux indés  
 entr'autres curiosités, quelquesunes de  
 ces machines hydrauliques qui servent  
 à marquer le temps: elles firent l'admiration  
 de ces barbares peu intelligens dans les  
 méchaniques. ils cherchèrent longtems

à examiner quelle pouvoit être la cause  
 de ces mouvemens, et ne pouvant en  
 venir à bout; enfin l'un d'eux plus  
 hardi que les autres, decida que ces machines  
 étoient des animaux d'une certaine espèce,  
 et parceque les autres ne pouvoient lui  
 montrer que les mouvemens de cette  
 machine vinssent d'un autre principe  
 que de quelque chose qui fut semblable  
 à ce qui nous fait mouvoir, il se croyoit  
 en droit de les forcer à admettre son  
 explication.

Les philosophes partisans du système  
 religieux prétendent que parceque nous  
 ne pouvons expliquer les causes de tous  
 les effets, ni parcourir la suite infinie des  
 causes, il faut que nous admettions leur  
 opinion de l'existence d'une cause universelle.  
 mais tant qu'ils ne pourront me la rendre  
 probable, tant qu'elle impliquera contradiction

Dans mon esprit, et n'y entrera qu'accompagné  
 du sentiment de la fausseté; je serai en droit  
 de la rejeter, quoiqu'il ne puisse rendre  
 raison de tout, et qu'il y ait bien des choses  
 dans l'univers au sujet desquelles je  
 demeure dans l'ignorance. un philosophe  
 ne doit pas avoir de honte de convenir  
 de cette ignorance, quand il a lieu de  
 croire qu'elle est invincible, et qu'il voit  
 qu'elle lui est commune avec la plus  
 raisonnable partie de son espèce. non,  
 Ma chère Léucippe, ce n'est point de  
 leur ignorance que les hommes doivent  
 rougir, ce n'est point elle qui leur est  
 dangereuse. une ignorance modeste nous  
 oblige de nous tenir en suspens, elle ne  
 nous fait rien entreprendre témérairement;  
 c'est la présomption, ou la fautive persuasion  
 de savoir, qui nous empêche de remplir

les devoirs naturels, qui nous expose à  
 des maux réels, qui nous prive des avantages  
 sur lesquels est fondé notre bonheur; c'est  
 elle qui enfante le fanatisme religieux  
 et philosophique, qui n'a jamais servi  
 qu'à troubler l'ordre public, et à détenir  
 le bonheur des particuliers. ainsi je supporte  
 sans douleur le vuide que les Deistes  
 croyent remplir par la supposition d'une  
 cause intelligente, infinie en durée, en force,  
 en propriétés et en actions. cette supposition  
 ne servirait qu'à embarrasser dans des  
 nouvelles difficultés.

Quand je leur demande de m'expliquer  
 la nature et les propriétés de cette cause, je  
 trouve qu'ils ne s'accordent qu'en un seul  
 point, qui est que c'est la cause par excellence  
 mais sur le reste ils sont dans une variation  
 continuelle, non seulement les uns avec les  
 autres, mais encore chacun d'eux avec  
 lui-même; à mesure qu'ils avancent dans



le détail de leurs opinions, leur absurdité  
 s'augmente par les suppositions particulières  
 qu'ils sont dans le cas de faire à chaque  
 pas: que leur hypothèse soit contradictoire,  
 il est facile de le montrer. Dans tous les  
 systèmes la dernière cause à laquelle il  
 faut remonter, soit qu'on la nomme  
 Destin, Nécessité, Matière, cause universelle,  
 Dieu suprême, est confondue avec les êtres  
 particuliers; car enfin si la volonté  
 permanente et perpétuellement agissante  
 de cette cause, produit l'existence des  
 êtres, et de leurs propriétés, si cette  
 existence n'est autre chose que l'effet de  
 la volonté de cette cause, ce n'est qu'un  
 acte de sa volonté, qu'un attribut, qu'une  
 propriété, qui n'est pas distinguée d'elle  
 autrement que nos pensées le sont de nous,  
 que la couleur l'est du corps qu'elle colore,  
 l'action du corps agissant. Si Dieu est

cette cause universelle, les êtres particuliers  
 produits n'ont qu'une existence objective,  
 c'est à dire qu'ils participent de celle  
 de Dieu dont ils sont autant d'attributs,  
 de propriétés, de parties: en sorte que  
 Dieu n'est autre chose que l'assemblage  
 de tous les êtres particuliers que l'univers  
 renferme: opinion soutenue par un grand  
 nombre de nos philosophes, sur tout par  
 les stoïciens qui ont entrepris d'y ajuster  
 le culte de toutes les nations en changeant  
 par des allégories très peu suivies toutes  
 les Divinités en autant de parties de  
 l'univers, ou d'attributs des êtres particuliers.  
 Les Platoniciens ont prétendu que  
 cette cause devoit être absolument  
 distinguée de l'univers, puisqu'elle

l'avoit produit, et que la production et l'existence de tous les êtres est l'effet de son action ou de sa volonté; voici ce qu'ils entendent par le terme de production.

Le mouvement est produit par un autre mouvement, la figure des corps est produite par la différence des couleurs et de dureté de ces corps, et de ceux qui les entourent immédiatement, la solidité ou dureté des corps, est produite par la différence de la direction et de la quantité ou vitesse du mouvement des petites parties de ces corps et de celle de l'air qui les entourent. Nous avons l'idée de toutes ces choses, nous les concevons aisément, parcequ nous avons vu des corps acquies toutes ces diverses propriétés de mouvement, de figure, de couleur et de dureté. nous avons

été témoins des changements qu'ils ont soufferts, et des causes qu'ils les ont produit en eux. nous avons une idée des formes ou modalités que les êtres en acquies et perdent successivement; parceque ces modalités ne sont au fonds que nos propres sensations rapportées aux objets extérieurs: nous éprouvons en nous mêmes la succession de ces différentes propriétés que nous observons dans les êtres à l'occasion des impressions qu'ils font sur nous. mais pour la cause de l'existence des corps et de la matière, comme nous n'en avons jamais vu passer du néant à l'être, nous ne pouvons comprendre ni comment cela se fait, ni même que cela se fasse.

Ces termes de production des êtres et de commencement de leur existence, ne sont accompagnés d'aucune idée en nous, il vaudroit donc mieux dire, si nous

ne voulons pas nous contenter de l'aveu de  
de notre ignorance, que les corps et la matière  
existent par eux mêmes, et par leur propre  
force, que leur existence est nécessaire; ce  
qui nous ramène au système des Stoïciens.  
Si la cause de cette existence est la volonté  
de Dieu; comme nous n'avons point d'idée  
de la volonté sans un motif et une raison  
qui détermine à vouloir, par ce que vouloir,  
c'est préférer une chose à une autre, on  
demande quel sera le motif de cette volonté?  
si ce sont les êtres mêmes, comment ce  
qui n'est pas, ce qui n'a jamais été, ni  
en soi ni en ses idées, peut-il être conçu,  
être imaginé, servir de motif, et déterminer  
la volonté de Dieu? si ce sont les idées  
de ces êtres que l'on suppose exister en Dieu,  
d'où lui sont elles venues? ce ne peut être  
des êtres, qui n'ont jamais existé; elles sont  
donc aussi anciennes que lui, elles sont  
donc une partie de lui-même et de sa

substance. Mais Dieu, dans cette  
hypothèse, conçoit-il les êtres comme  
devant exister? et cela est, quelle est la  
loi qui leur a imposé cette nécessité? ce  
n'est point sa volonté, puisque sa volonté  
n'est point la cause de l'existence de ses  
idées ou perceptions, et qu'il n'est point  
le maître de se les donner, de les produire,  
ni d'y rien changer, elles sont immuables  
et éternelles comme lui. Mais cependant  
cette existence est nécessaire, et Dieu n'en  
est point la cause, il y a donc une autre  
cause que lui, une autre cause nécessaire,  
et dont il suit les lois: par conséquent  
il n'est point la première cause, ce qui  
est contre la supposition: s'il ne conçoit  
pas les êtres comme devant exister, ses  
perceptions sont fausses, et ne représentent  
pas les êtres tels qu'ils sont, et par conséquent  
elles ne peuvent être un motif raisonnable  
d'agir.



Puisque ce ne sont ni les êtres, ni les idées des êtres qui déterminent la volonté de Dieu à agir, il reste qu'il soit déterminé par une cause antérieure: à moins que l'on ne dise que sa volonté se détermine par elle-même, par sa propre nature, qu'elle est la cause d'elle-même, c'est à dire cause aveugle, puis qu'elle ne voit ni les êtres, ni les idées: j'avoue que ces termes ne sont pour moi qu'un vain son, dénué de toute signification et de tous sens; et si je voulois faire un système, j'aimeirois encore mieux dire que tout ce qui existe existera toujours, et qu'il ne peut ne pas exister; que ses divers changements & pareus ne sont tels que par rapport à nous, et aux impressions que font sur nous les êtres qui nous touchent; que selon les divers aspects, dont nous envisageons l'univers, nous disons qu'il passe d'une modification à une autre, qu'il acquiert ou qu'il perd des propriétés; que cependant,

non seulement sa force d'exister, ou son existence, incapable d'accroissement ou de diminution, est toujours la même, mais que ces changements, que nous croyons voir dans les propriétés, n'ont pas plus de réalité que ceux de ces objets dont la forme et la couleur changent suivant le point de vue dont nous les envisageons: voilà la pratique que je prendrois si j'étois obligé d'embrasser une opinion sur cette matière, dans laquelle cependant je préférerois toujours un aveu sincère d'une ignorance invincible, parceque je ne vois aucune raison suffisante pour décider sur ce point.

Je pourrois m'en tenir là, et se contenter d'avoir prouvé contre les partisans du système religieux que l'existence d'une cause universelle est impossible, et que leur Divinité n'est autre chose qu'un spectre, ou un fantôme

de notre imagination, qui n'a aucune réalité distinguée de nous même, et qui existe dans notre esprit, tout au plus comme les objets de nos songes. Mais je veux aller plus loin contre eux, et voir si en leur accordant que le fantôme peut exister réellement hors de nous, ils pourront établir les conséquences particulières qu'ils tirent de cette hypothèse.

Je suppose donc avec nos partisans du culte religieux, qu'il existe un être, cause universelle, non seulement des modifications des êtres particuliers, mais encore de leur existence, qui les a faits, qui les conserve, qui les change et qui les détruit, dont la volonté est la source et le principe de toute existence, n'y en ayant aucune qui n'en émane et n'en découle, qui peut subsister sans les êtres, et sans lequel ils ne peuvent subsister; que cependant il est réellement distingué de ces êtres, qui ne sont ni ses

attributs, ni ses parties, quoiqu'ils n'aient pas une existence séparée, indépendante réellement de la sienne. Je suppose encore qu'un tel être, dont l'intelligence et de volonté à la manière des hommes, quoiqu'il écarte de nos défauts, nous ayant donné avec l'existence une force, que nous appelons volonté, et par laquelle nous agissons, l'usage que nous faisons de cette force, n'est raisonnable, n'est capable de lui plaire, de lui devenir agréable, et par conséquent de nous rendre heureux, que lorsqu'il est conforme à ses loix et à ses volontés.

Je demande d'abord à nos défenseurs de l'existence de la Divinité, si la loi, la règle, la volonté par laquelle il conduit les êtres est de même nature que notre volonté, que la force que nous croyons à percevoir en nous; si dans les mêmes

circonstances il peut vouloir et ne vouloir pas, si la même chose peut lui plaire et lui déplaire, s'il ne change pas de sentiment, si la loi suivant laquelle il se conduit est immuable? Si c'est elle qui le conduit, il ne fait que l'exécuter, et il n'a aucune puissance. cette loi nécessaire qu'est elle elle-même? est elle distinguée de lui, et des idées ou des perceptions qu'il en a? n'est ce que la perception des rapports de convenance ou de disconvenance qui sont entre les choses ou leur idée? Ce sont là autant de questions que l'on ne peut résoudre, et les réponses qu'il en y feroit, seroient ou absurdes ou inintelligibles, car enfin une détermination de cette espèce ne peut venir que de l'action des êtres extérieurs, qui font sur les objets une impression qu'il ne peut recevoir. or c'est ce qu'on ne peut dire ici. les effets d'une cause universelle et nécessaire ne peuvent agir sur cette cause.

Si au contraire est être peut changer de sentiment et de volonté, sans que les circonstances changent, je demande.

1<sup>re</sup> Pourquoi en change-t-il? quel est son motif? il lui en faut un, et un raisonnable; car cet être doit nous surpasser en sagesse comme il nous surpasse en puissance. L'on ne peut imaginer ce motif qui n'est ni dans les objets, ni dans leurs idées ou perceptions, puisque par leur supposition il n'y a rien de changé. mais je vais plus loin et demande.

2<sup>de</sup> S'il sait d'avance s'il changera de volonté? s'il l'ignore, qu'est ce qu'il en pareil être, qui ne prévient pas, ce qu'il fera? s'il le prévient et qu'il ne puisse se tromper, comme il faut le supposer pour s'en faire une idée convenable, il est donc arrêté qu'indépendamment de sa volonté, il agira de telle ou de telle façon. qu'est ce que cette loi que sa volonté suit? où est elle? D'où tire-



celle sa force, je n'ai encore trouvé personne parmi eux qui puisse répondre raisonnablement à ces questions. Si Dieu n'est point libre, s'il est déterminé à agir en conséquence de certaines loix qu'il ne peut changer, c'est une force semblable au Destin, au sort, à la fortune, et je ne crois pas qu'on puisse le toucher et le fléchir par des vœux, par des prières, ni par aucun culte; et par conséquent, comme il ne fera jamais que ce qu'il doit faire, la religion est une chose absolument inutile.

Mais, dira-t-on peut être, la même loi qui a déterminé les volontés et les decrets de la Divinité, a déterminé aussi que les pratiques de cette religieuse observance des cérémonies, et la croyance des dogmes seroient nécessairement suivis du bonheur.

Ceci est un fait que l'on avance et dont il faut donner la preuve; avant que d'entrer dans ce détail, permettez moi de faire quelques observations sur la nature de la volonté, et de rechercher

si nous en avons une connoissance exacte.

Nous avons sentiment et perception de notre volonté; c'est à dire d'une force par laquelle nous nous portons vers les objets agréables, et nous nous éloignons de ceux qui sont désagréables. Nous concevons cette force en nous, comme quelque chose de semblable au mouvement que nous appercevons dans les corps, parceque tout ce que nous voulons concevoir avec clarté et vivacité, nous le rapportons aux propriétés des corps.

Ainsi nous allons examiner le mouvement et ses différentes especes dans les corps.

Parmi les corps les uns se meuvent parcequ'ils sont frappés ou poussés par d'autres corps déjà en mouvement. Les autres se meuvent d'eux mêmes, c'est à dire, sans que nous voyons aucune cause extérieure de leur mouvement. par exemple, lorsque je romps la corde qui tient un corps pesant en l'air, ou la corde d'un

arc tendu, il arrive que sur le champ le  
 corps posant descend vers la terre, et l'arc  
 se debande et se redresse, mais cette expérience  
 ne m'apprend autre chose, si non qu'il y  
 a des corps qui se meuvent sans que je  
 voye la cause de leur mouvement: elle  
 ne m'apprend pas qu'ils ayent eux mêmes  
 cette cause de leur mouvement. Les hommes  
 et les êtres vivants se remuent de même,  
 sans qu'on voie rien d'extérieur qui les  
 pousse. Nous sentons à la vérité que  
 ce mouvement suit une volonté que nous  
 sommes tentés de croire en être la cause.  
 Mais comme il arrive souvent que nous  
 sommes mis en mouvement sans le concours  
 de notre volonté, et quelque fois malgré  
 elle, comme il arrive dans les mouvements  
 involontaires, que souvent notre volonté  
 ne peut ni produire ces mouvements ni  
 arrêter celui qui est excité dans certaines  
 parties de notre corps; comme les bras,  
 les jambes, la langue, il est évident que  
 notre volonté toute seule ne suffit pas

pour produire du mouvement en nous,  
 et qu'il faut le concours d'une autre cause  
 quelle qu'elle soit. il y a donc en nous deux  
 sortes de mouvemens, l'un involontaire  
 qui se fait sans le concours de la volonté  
 et quelque fois même malgré elle, et que  
 l'on peut nommer mouvement forcé,  
 mouvement contraint; l'autre mouvement  
 est volontaire qui est accompagné du  
 concours de la volonté. et j'explique  
 par cette supposition.

Vous avez vu de ces machines que  
 l'on met au haut des tours, pour marquer  
 de quel côté souffle le vent; si l'aiguille de  
 métal qui est placée sur un pivot, et qui  
 tourne facilement étoit animée et qu'elle  
 eut un sentiment qui lui fit éprouver  
 du plaisir à se tourner vers le septentrion,  
 elle auroit toujours une pente, une  
 inclination, une tendance à se tourner  
 vers ce côté; et dès que le vent du midi  
 souffleroit, elle eniroit se tourner d'elle même

vers le nord, quoiqu'elle ne contribuat pas plus à son mouvement que lorsqu'elle se tourneroit vers tous les autres côtés pour lesquels elle auroit plus de répugnance, nous n'avons point de preuves que nous soyons d'une autre nature que cette machine: mais comme nous n'avons pas non plus de preuves que nous lui soyons semblables, il ne faut pas décider si dans certaines occasions où notre volonté concourt en apparence avec la cause de nos mouvemens, elle ne fait que les accompagner, sans avoir aucune force de les produire; ou si elle a effectivement une force qui, se joignant à la cause de nos mouvemens, la met en état de les produire; il faut examiner si cette force, ce mouvement intérieur de la volonté, ces efforts, cette tendance est produite au dedans de la

volonté par elle même, ou si elle la reçoit d'ailleurs.

La volonté n'a que deux efforts ou tendances, l'une pour s'approcher des objets agréables, l'autre pour s'éloigner des objets désagréables: elle a une tendance pour les uns et une répugnance pour les autres; et l'une et l'autre sont invincibles. La difficulté est de savoir si cette force est dans la volonté, ou si elle est dans les objets; si elle se porte ou se retire d'eux; ou si ce sont eux qui l'attirent ou qui la repoussent. cette question paroit insoluble, et cependant sans la résoudre on ne peut entendre les fameuses questions sur la liberté, qui partagent nos philosophes; car tout se réduit à ces questions. 1.<sup>o</sup> si la volonté est nécessairement déterminée



par l'apparence du plus grand plaisir ou de la plus grande douleur en général. 2<sup>o</sup> si à l'égard des objets particuliers elle peut se les représenter comme étant ou n'étant pas la cause nécessaire des impressions du plus grand plaisir ou de la plus grande douleur. si par considération elle peut ajouter à la force par laquelle les objets agissent sur elle, si elle peut augmenter leur action, et de non déterminante qu'elle étoit, la rendre déterminante. Lors que la différence qui est entre les degrés de plaisir ou de douleur est considérable, ou lors qu'un seul objet est présent à l'esprit, et agit sur elle, il est clair que la volonté est déterminée conformément à l'apparence de cet objet, et qu'elle n'a que la force de vouloir, être à dire, d'être mue. Mais lorsque deux ou plusieurs objets nous frappent

et nous poussent de divers côtés avec des forces à peu près égales; comme nous sommes entraînés dans le premier instant vers aucun, mais que nous nous sentons poussés vers tous, presque dans le même tems, nous sommes fort portés à croire que c'est nous mêmes qui nous sommes déterminés, et qui avons rendu l'une de ces impressions efficace. Nous croyons que la supériorité qu'elle a acquise, est un effet du concours de la volonté qui s'est jointe à elle. Si nous nous contentons de consulter un certain sentiment confus de ce qui se passe en nous, nous jugerons que cela est ainsi, et nous appellerons liberté, cette force que nous croyons avoir de nous déterminer indépendamment de l'action des objets. Mais si nous considérons que nous recevons l'impression des objets d'une manière entièrement passive, et à

laquelle nous ne pouvons apporter aucune chargeement, que nous ne produisions pas nos perceptions; mais qu'elles nous viennent du dehors, nous penserions que la volonté en nous n'a pas plus de force que la faculté d'apercevoir, et que de même que nous ne contribuons en rien à l'évidence des objets que nous apercevons, de même aussi nous ne contribuons en rien à l'apparence des motifs qui nous déterminent à vouloir; et par conséquent nous dirons que l'on ne doit point distinguer entre les actions libres et volontaires, que ma volonté n'est pas moins forte lorsque je retire ma main du feu qui me brûle, que lorsque je la trempe dans l'eau pour la laver, quoique je sois déterminé plus fortement à l'une de ces actions qu'à l'autre, toutes les actions auxquelles ma volonté concourt, seront également libres parcequ'elles seront toutes également volontaires: il n'y aura

que les actions involontaires et contraaires à la volonté qui ne seront pas libres, par exemple, le battement de mes artères, les convulsions d'une grande maladie, la contrainte d'un homme infiniment fort qui me prendroit le bras pour me faire enfoncer un poignard dans le sein de mon meilleur ami, tandis que je fais inutilement tous les efforts possibles pour m'en défendre. Ceux qui font consister la liberté dans le concours et le consentement de la volonté n'ont point d'idée de ce qu'ils disent, et ne peuvent en communiquer à ceux qui les écoutent. Le commun des hommes qui dans les choses de sentiment marche d'une manière plus saine, que les raisonneurs abstraits, parcequ'ils se laissent conduire à son sentiment, appelle actions libres toutes celles qui sont volontaires; et il croit que la volonté a d'autant plus de force pour le déterminer, que celle des objets extérieurs est moins marquée et moins

sensible, il appelle mouvemens libres  
tous ceux auxquels la volonté consent.

Cela posé, examinons si dans la  
supposition d'une cause intelligente,  
d'une Divinité qui produit toutes les  
actions des êtres particuliers, il doit et  
peut y avoir des actions qui lui soient  
plus agréables les unes que les autres,  
ou ce qui est la même chose, des actions  
justes ou injustes par elles mêmes, au  
sens où nous prenons ces termes.

C'est de cette cause infinie que  
qui nous tenons non seulement notre  
existence, mais encore les affections, manières  
ou modifications de cette existence: c'est  
par son action que nous recevons toutes  
nos impressions et nos perceptions, puis-  
que les objets n'ont pas la force d'exister  
par eux mêmes, loin d'avoir celle d'agir  
sur nous; quand même ils l'auraient,  
ce servir de Dieu qu'ils la tiendraient, et

au moins par sa direction qu'ils  
l'exerceroient.

Quant à nous, c'est de lui que nous  
tenons toutes nos affections et imperfections;  
nous n'avons que ce qu'il nous donne, et  
par nos propres forces nous ne pouvons  
rien produire en nous, ni rien changer,  
nous sommes précisément tels qu'il nous  
a faits, et seulement parce qu'il nous a  
faits tels; donc quelques que nous soyons,  
nous sommes toujours conformes à sa  
volonté, puis que rien n'existe qu'il ne le  
veuille, et qu'il n'y a point d'autre cause  
de l'existence que sa volonté: de cela seul  
qu'une chose existe, on peut et on doit  
conclure qu'il le veut.

il faut donc conclure qu'il n'y a  
aucun être particulier, aucune modification,  
aucune qualité de ces êtres qui soient plus  
conformes à la volonté de Dieu qu'un  
autre: que par rapport à lui tout est  
égal; et que ce que nous appelons



perfection ou imperfection, justice ou injustice, bonté, méchanceté, vérité, fausseté, sagesse, folie etc. ne diffère que par le rapport que les objets ont avec nous, et par rapport aux impressions de plaisir et de douleur, d'agrément et de desagrément que nous en recevons; toutes ces choses ont une égale réalité en elles mêmes et sont également les effets nécessaires d'une volonté toujours efficiente, et la seule cause efficiente de tout ce qui existe.

Vous sentez, Ma chère Lucigge, l'impossibilité de concilier ces conséquences avec le dogme religieux; est elle qui a porté ceux qui le défendent à dire que Dieu ne produit que les mouvements des corps, et que ceux que la volonté approuve sont produits par une force qui est dans la volonté. Mais je leur demanderai ce que c'est qu'une telle force qui existe et qui agit indépendamment de la cause universelle. elle n'est donc pas universelle contre la supposition, cette cause preste-t-elle son action?

concorde-t-elle avec notre volonté? en ce cas elle y prste son consentement, ou elle le refuse. Si elle y consent, elle est complice de toutes les actions de notre volonté; si elle n'y consent pas, elle est moins puissante que cette volonté particulière, puisque contre son gré elle obéit à ses loix.

Quelle idée nous donne-t-on de la Divinité! quoi! ce Dieu maître absolu de l'univers ne se fera obéir que par les êtres inanimés, que par la matière! mais le monde intelligent, le monde des esprits, celui que nous croyons le plus parfait et le plus noble ne sera point assujetti à ses loix! en vain ce Dieu fera tous ses efforts pour les porter à les exécuter, tous ses efforts s'écront inutiles et ne serviront qu'à lui rendre plus douloureux le mauvais succès de ses tentatives.

Mais comme je crains que malgré la vérité et l'évidence de ces raisonnemens, ils ne paroissent trop subtils aux partisans du système religieux, esprits grossiers et superficiels, il leur faut des raisonnemens

palpables, il leur faut accorder que ce Dieu  
à donné des loix aux hommes, et que les  
hommes sont les maîtres d'exécuter ou de  
violier ces loix.

Cela posé, voyons quelles doivent  
être ces loix, et à quelles marques on pourra  
les connaître, ces loix se réduisent à trois  
chefs: la soumission de notre esprit, par  
la croyance de certaines vérités spéculatives,  
l'observation de certaines règles dans la  
morale et dans la jouissance des objets  
de nos sensations; enfin la pratique de  
certaines cérémonies établies pour lui  
témoigner notre attachement et notre  
respect.

Si le principe des partisans du culte  
religieux est vrai, ces loix étant communes  
à tous les hommes, elles doivent leur  
être connues à tous, ou du moins ils  
doivent tous avoir des facilités égales  
pour en acquiescer la connaissance, et  
pour en ressentir la vérité; une loi  
n'est blâmable que quand elle est connue,

et pour qu'elle soit connue comme,  
il faut qu'elle soit accompagnée et  
renforcée de certains caractères, sans  
lesquels, elle n'est d'aucune autorité.  
voyons donc quelles sont les loix gravées  
dans le cœur et dans l'esprit de tous les  
hommes, au moins de ceux qui y font  
attention et qui cherchent à les connaître.

Quant à leur esprit, je les vois  
convenir sur certaines vérités générales  
qui concernent les propriétés des corps  
et leurs rapports de grandeur et de  
quantité, mais ce sont des vérités seches  
et de pure spéculation, qui leur apprennent  
qu'ils voyent en tout lieux et en tout  
lieux les mêmes propriétés et qu'ils en  
reçoivent les mêmes impressions. Les  
vérités mathématiques ne roulent que  
sur les mesures de la grandeur et sur  
les proportions des nombres, cependant

ce sont les seules sur lesquelles les hommes  
conviennent. on les acquiert par l'expérience,  
et on s'en convainc par l'infirmité que  
l'on apperçoit dans toutes les impressions  
que les objets extérieurs font sur nos sens  
qui sont, comme je l'ai déjà dit, les organes  
par lesquels nous acquérons des connoissances  
vraies et certaines. Les plus sublimes  
vérités de la géométrie ne sont que des  
consequences de ces vérités communes,  
et les démonstrations ne font qu'appliquer  
à un cas une vérité dont nous sommes  
déjà convaincus par une expérience  
habituelle et journalière qui a été  
répétée un million de fois. toutes les  
autres connoissances qui passent pour  
certaines, n'ont pas ce degré de certitude:  
nous sommes sûrs de voir ce que nous  
voyons, mais nous ne les sommes presque  
jamais qu'il y ait quelque chose hors de

nous qui soit précisément tel que nous  
le voyons, il faut un très grand nombre  
d'expériences, faites et répétées avec bien  
des précautions, pour produire en nous  
un degré de conviction pareil à celui des  
vérités géométriques; s'il y a quelq<sup>ue</sup> autres  
vérités, elles sont en très petit nombre  
et communes à tous les hommes qui ne  
sont pas dépourvus des sens à l'occasion  
desquels ils reçoivent les impressions  
qu'elles accompagnent. elles se bornent  
à nous apprendre que nous recevons telle  
ou telle sensation à la présence d'un <sup>et</sup> objet.  
voilà toutes les vérités spéculatives que  
nous pouvons regarder comme des loix  
communes suivant lesquelles les hommes  
doivent conduire leur esprit; non qu'ils  
apportent en naissant la connoissance  
de ces vérités gravées dans leur esprit,  
mais parcequ'elle s'y grave de la même



façon, et avec la même fureur à proportion des expériences qu'ils font et de l'attention qu'ils y apportent.

Quant au cœur, c'est à dire, au sentiment et à la volonté, il est vrai que j'y vois une loi gravée dès le premier instant de son existence, c'est à dire, l'amour du plaisir, et l'aversion de la douleur. cette loi est généralement observée par tous les hommes; il n'y en a aucun qui s'en écarte un seul moment: cette loi a attaché le plaisir aux actions propres, ou même nécessaires à notre conservation, elle a attaché la douleur à celles qui y sont contraires; et par un instinct naturel, l'amour du plaisir nous porte nécessairement à faire les unes, et l'aversion de la douleur à éviter les autres. l'effet de cet instinct est tel, que nous ne sommes pas maîtres de résister. entre plusieurs plaisirs nous choisissons celui qui est le plus grand à nos yeux, de même que

entre plusieurs douleurs nous craignons davantage la plus vive; nous pouvons envisager la privation d'un plaisir comme plus fâcheuse qu'une douleur positive, ou la souffrance d'une douleur comme plus facile à supporter que la privation d'un plaisir. mais quoique nous passions, c'est toujours l'apparence du plus grand plaisir, ou de la plus grande douleur, qui fait la plus vive impression, et c'est toujours cette impression qui détermine et entraîne la volonté.

La raison consiste dans la comparaison de ces différents degrés d'impression, et dans le choix des moyens que nous employons pour parvenir au plaisir, et pour éviter la douleur. Ceux là passent pour raisonnables qui s'accordent avec les autres hommes dans ce qu'ils regardent comme le plus grand plaisir et la plus grande douleur. Comme

ceux la passent pour sensés et prudents, qui paroissent appercevoir les objets de même que les autres, et qui dans la conduite de la vie arrivent plus ordinairement au but ou ils tendent, c'est à dire au bonheur, et sont déterminés par l'apparence des objets, à suivre le chemin qui y conduiroit ordinairement.

Voilà la loi que les hommes portent gravée dans leur cœur, par laquelle ils sont perpétuellement conduits et à laquelle ils ne peuvent non plus se soustraire que les êtres corporels aux loix qui reglent leur mouvement. Si le premier état a établi une loi pour ses ouvrages, elle doit être semblable à celle-ci; car, je ne puis comprendre que l'auteur de leur existence et de leur mortalité puisse avoir une volonté qu'ils négligent pas, et qu'ils rendent inutile.

Au reste, cette loi suffit seule pour

conserver, perpétuer et même augmenter le genre humain, la religion y est absolument inutile, parcequ'elle remplit l'esprit de l'homme d'idées imaginaires et fausses d'un bonheur distingué de celui qui consiste dans la jouissance des plaisirs attachés à la satisfaction des besoins réels de l'homme, et qu'elle leur fait craindre des maux qui n'existent que dans l'imagination de celui qui les appréhende; et pour éviter des maux, qui ne sont maux que pour lui seul, ils s'exposent à souffrir des douleurs et à se priver des plaisirs reconnus pour tels par tous les hommes.

Que cette loi de l'amour des plaisirs et de la fuite de la douleur soit suffisante pour conduire les hommes lorsqu'ils vivent en société, est de quoi il est aisé de se convaincre.

si les hommes recevoient sensibles qu'àux  
impressions des sens extérieurs, comme  
il paroît que sont les animaux, il pourroit  
se faire qu'ils ne vivoient par en  
société, hors le tems ou l'amour les  
porte à se joindre ensemble. L'instinct  
qui a attaché les bêtes les plus féroces  
au soin de nourrir leurs petits, les porteroit  
à demeurer ainsi jusqu'à ce que leurs  
enfants puissent se passer d'eux; les  
hommes seroient comme les oiseaux  
parmi lesquels le mâle et la femelle,  
que l'amour a réunis, ne se separent  
point que leurs petits ne soient en état  
de se passer de leur secours. il est mai  
que comme les enfans sont beaucoup  
plus longtems incapables de pourvoir  
à leurs besoins que les petits des bêtes  
et des oiseaux, les sociétés amoureuses  
des hommes seroient plus longues que  
celles des animaux; mais hors de là

ils se craindroient et se fuïroient  
mutuellement comme la plupart  
des autres animaux.

Je ne vois pourtant pas que  
cela ne peut être autrement, car parmi  
les animaux, nous voyons que les  
abeilles, et les fourmis, forment des  
sociétés nombreuses, et aussi bien réglées  
que les nôtres; et quoique nous n'ayons  
nul motif de leur attribuer une raison  
semblable à la nôtre, ces animaux  
semblent infiniment plus sociables  
que les sectes des septentrionaux, et  
les barbares du milieu de l'Afrique,  
parmi lesquels il y a des nations entières  
entièrement séparées les unes des autres;  
et où toutes les familles ne vivent  
ensemble que jusqu'à ce que ceux qui



les composent puissent se passer les uns des autres; mais comme les hommes, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, ont des sentiments intérieurs d'un plaisir et d'une douleur qui les affectent indépendamment des organes extérieures du corps, et que les impressions intérieures les affectent plus vivement et plus efficacement que les autres; ce sont elles qui déterminent presque toute leur conduite; ainsi il n'a fallu d'autre motif, pour former les sociétés, que le plaisir que nous trouvons dans la compagnie et dans le commerce des autres hommes avec lesquels la parole nous donne la facilité de converser, c'est à dire, de leur communiquer, non seulement nos sensations, comme font les animaux, mais encore nos perceptions les plus délicates. Le désir de ce commerce est si naturel, que nous ne pouvons en être privés sans ressentir l'ennui, qui

est inséparable de la solitude totale, et lequel forme une situation fort douloureuse.

Mais quand on supposeroit pour un moment que l'homme est nécessaire, et ne goûte pas un plaisir naturel dans la conversation de ses semblables, cela ne pourroit empêcher qu'il ne se fut bientôt formé un grand nombre de sociétés.

Dans cette supposition on peut regarder les hommes, ou seulement comme timides et se craignant les uns les autres, subien comme féroces et cherchant à se nuire mutuellement, parceque non seulement ils veulent se rendre heureux aux dépens les uns des autres hommes, mais encore parceque la douleur des autres est pour eux une seconde source de plaisir, je doute cependant qu'il y ait de tels hommes; s'il y en a, ce sont des monstres encore plus rares que ceux qui naissent avec trois yeux et quatre bras.

Si les hommes naissent seulement cruels  
 et timides, chacun d'eux exorcira ceux  
 qui l'environnent, il cherchera à les  
 empêcher de lui nuire, en leur devenant  
 aimable, parcequ'il se sentira trop faible  
 pour leur résister. Cette complaisance  
 mutuelle des hommes les uns pour les  
 autres formera bientôt des liaisons  
 et des sociétés particulières fondées  
 sur la disposition mutuelle de s'aider,  
 de se soulager, de se procurer des plaisirs  
 les uns aux autres. Dans ce commerce  
 de services, celui qui les reçoit, conçoit  
 de l'amour pour celui à qui il les doit;  
 il le regarde comme la cause de son  
 bonheur; ces sentimens flattent  
 l'orgueil de celui qui en est l'objet:  
 il regarde avec plaisir et complaisance  
 la reconnaissance qu'on a pour lui,  
 il s'accoutume à la regarder comme  
 un avantage réel; et bientôt son  
 imagination lui en grossissant l'idée,

devient pour lui la source d'un plaisir  
 si vif, qu'il lui sacrifie avec joie tous  
 les autres plaisirs réels; et que les douleurs  
 les plus aiguës lui semblent légères, si  
 elles sont le prix auquel il le peut  
 acquiescer. C'est ainsi, selon moi, que  
 se sont formées les Républiques,  
 forme de gouvernement la plus  
 convenable à des hommes modérés  
 qui cherchent la tranquillité et le repos.  
 Bientôt s'élèveront, dans les sociétés, des  
 fanatiques de gloire qui sacrifieront  
 à ce fantôme du bien public leurs  
 richesses, leur repos, leur plaisir et  
 leur vie même, quoique la mort soit ce  
 que les hommes imaginent comme  
 le plus grand des maux.

L'expérience de ce qui se passe  
 parmi les enfans dans ces petites  
 sociétés que forme l'amour du jeu  
 et du plaisir, montre que je ne suppose

ici rien dont nous n'ayons tous les jours des exemples; j'ai supposé que l'homme étoit timide, voyons ce qui arriveroit s'il étoit naturellement méchant et féroce.

La nécessité de se défendre les uns des autres unira les plus foibles contre les plus forts et les plus méchans. et ceux ci en feront autant pour s'empêcher d'être accablés sous le nombre: après une guerre de quelques tems, l'un des deux partis, se trouvant le plus foible, se soumettra au vainqueur, qui l'assujettira, le réduira en esclavage, lui imposera des loix plus ou moins dures, selon ses besoins, ses caprices, ou le degré de force ou de foiblesse des vaincus. La nécessité de se tenir toujours unis et toujours armés parcequ'ils ne compteroient que sur la terreur de leurs nouveaux esclaves pour assurer leur empire, les obligera de se choisir un chef. & chef qui n'aura d'abord qu'une autorité

précaire sur ses compagnons fera avec eux des conventions, qu'il sera de leur avantage de garder, tandis que de son côté, il tâchera d'établir et de défendre son autorité par toutes sortes de moyens. tel est l'état de la tyrannie, et c'est ainsi qu'ont pu se former les monarchies des indiens et des Parthes, dans lesquelles une partie des sujets gémissent sous le clavage tandis que l'autre partage avec le prince tous les avantages réels de l'autorité, les emplois, les dignités, les richesses et même l'impunité.

Toutes les sociétés que nous voyons parmi les hommes se réduisent à l'une de ces deux espèces, ou participent de toutes deux, parcequ'il y en a peu qui n'aient passé successivement du gouvernement republicain au gouvernement monarchique, ou qui n'aient aboli la



Cyranie pour se gouverner en république. Quelle que soit l'origine de ces sociétés, il n'y en aura aucune où l'on n'ose former des idées de justice et d'injustice, quoiqu'elles varient suivant la diversité des coutumes, des besoins et des opinions qui auront prévalu dans chacune de ces sociétés. On appellera injustes les actions par lesquelles on cherchera son propre bonheur aux dépens de celui du reste de la société; la justice consistera à ne se pas écarter des loix qui mettent l'égalité entre les hommes: on punira les actions injustes, et les justes auront pour récompense la jouissance du repos et de la tranquillité dans lesquels la société maintiendra les particuliers; la vertu sublime consistera à procurer le bonheur d'autrui aux dépens du sien propre, on attachera les idées d'honneur et de gloire à ces actions,

comme celles de mépris et d'infamie à celles qui y seroient contraires; et si ces actions sont capables de troubler le bonheur et le repos des particuliers, on les punira par des châtimens plus ou moins sévères, afin que la crainte de la douleur ou de la mort serve à contenir ceux que l'amour de la gloire ou la crainte de l'infamie n'auroient pas la force de déterminer. Cet honneur ou du moins cette gloire n'est pas une pure chimère, puisqu'elle procure des avantages réels à ceux qui parviennent à l'estime des autres hommes, le crédit, l'autorité, la facilité d'obtenir des emplois, les dignités, les richesses, l'impunité et tous les autres biens dont jouissent les grands de chaque état. à ce fantôme du bien public, si puissant dans les républiques pour produire des héros, on substituera dans la monarchie la gloire de la nation, l'attachement à la personne du prince, le dévouement à

ses volontés. Ces motifs engageront les hommes à faire les plus grandes choses.

Les hommes étoient toujours raisonnables, voilà à quoi se borneroient toutes les loix, elles n'auroient d'autre but que celui de maintenir la tranquillité dans les sociétés et de prévenir tout ce qui peut empêcher le bonheur du plus grand nombre de ceux qui les composent. Mais comme les hommes mêlent toujours les objets de leur imagination avec les vus saines et réelles, il n'y a pas de société qui n'ait rempli ses loix de beaucoup de choses arbitraires et de pure opinion, il n'y a pas de société qui n'ait fait des crimes dignes de mort de certaines actions indifférentes en elles-mêmes pour le repos et le bonheur du plus grand nombre, tandis qu'elle regarde comme vertueuses et comme digne d'une gloire immortelle des actions que

les autres sociétés regardent comme insensées si elles ne leur paroissent pas infâmes: tant il est vrai que les idées de justice et d'injustice, de vertu et de vice, de gloire et d'infamie sont absolument arbitraires et dépendantes de l'habitude, il y a je ne sai quelle contagion qui repend dans les esprits les opinions de ceux qui dominent dans les sociétés, et qui peut aller jusqu'à nous persuader des maximes dont nous avons été le plus choqués.

Si les loix prosrites par la Divinité doivent être communes à tous les hommes, si elles se bornent pour la spéculation, à la recherche de la vérité et à la justesse du raisonnement; et pour la pratique, à la recherche du plus grand bonheur et à la fuite de la plus grande douleur, ainsi que je l'ai fait voir, il n'y en a

aucun qui ne les observe, il n'y a personne  
 qui ne cherche la vérité, qui ne croye  
 la suivre, lors même qu'il se trompe;  
 il n'y en a aucun qui ne cherche le  
 plaisir et ne fuie la douleur, lors-  
 qu'il paroit faire le contraire; la  
 différence que l'on remarque dans  
 sa conduite vient de ce qu'il n'est pas  
 affecté de la même manière par les  
 objets que le commun des hommes,  
 ainsi il n'y a personne qui n'observe  
 les loix de la Divinité, et par conséquent  
 personne qui ne lui soit agréable,  
 car l'erreur dans laquelle on tombe  
 ne peut être un crime puisque c'est  
 la suite des impressions que les objets  
 font sur nous, puisque ceux qui embrassent  
 l'erreur ont dessein de préférer la vérité,  
 et que ceux qui se livrent à la douleur  
 ne le font que parceque l'Idée de l'éviter

une plus grande leur semble un plaisir;  
 S'il y en a quelqu'un qui aille contre  
 les loix de la Divinité, ce sont ceux qui,  
 non contents de se livrer à l'illusion,  
 veulent contraindre les hommes à  
 embrasser les mêmes erreurs, et  
 d'abandonner les vérités qu'ils sentent  
 et qu'ils touchent, pour courir après  
 des fantômes que d'autres hommes  
 disent voir, s'il y a des gens dignes  
 de la colère de la Divinité, ce sont  
 les partisans du système religieux, qui  
 veulent établir des nouvelles loix  
 différentes de celles que la Divinité a  
 écrites dans l'esprit et dans le cœur de  
 tous les hommes, et qu'elle y a écrites  
 d'une manière si délicate et si efficace,  
 qu'ils ne peuvent jamais s'en écarter  
 un seul moment; mais comme je veux  
 suivre ces gens jusque dans leurs  
 derniers retranchements, voyons s'il  
 est possible que la Divinité ait établi



d'autres loix que celles qu'elle a gravées dans l'esprit et dans le cœur de tous les hommes, et à quoi nous pouvons reconnaître ces loix. Dans cette supposition, pour que les hommes soient agréables au souverain Etre, non seulement il ne suffit pas de suivre les loix qu'il leur a dicté lui-même, qu'ils connaissent par le moyen de leur raison et qu'ils se sentent portés d'instinct en toute occasion par la force supérieure d'un instinct qu'ils ne peuvent surmonter. Mais il faut encore qu'ils suivent d'autres loix qui, le plus souvent, semblent opposées aux premières, et les détruire entièrement.

Ces loix sont connues à un très petit nombre d'hommes, tandis que tout le reste du genre humain naît et meurt sans en avoir la moindre idée. Ceux qui prétendent avoir été choisis par le souverain Etre pour les annoncer

au genre humain sont encore partagés entre eux, de sorte que l'examen de ces loix est une étude très pénible; et que peu d'hommes sont en état de choisir entre elles de manière qu'ils s'assurent de ne pas être trompés.

Mais si la Divinité a caché à la plus grande partie des hommes ce qui étoit nécessaire pour leur bonheur, son dessein n'étoit pas de les rendre heureux tous, donc il ne les aime pas tous. Suivant les idées que nous avons de la justice, et nous ne pouvons raisonner sur d'autres idées que celles que nous avons, un Etre bon, juste et équitable ne doit rien vouloir que de possible, et il ne me l'est pas que j'observe des loix qui me sont inconnues. S'il exigeoit d'une pierre qu'elle ne pèsât pas quoiqu'elle fut pesante, ne seroit-il pas insensé? La Divinité fait plus,

Elle me hait, pour avoir ignoré des loix  
que l'on ne m'a pas apprises, elle me punit  
pour avoir transgressé une loi secrète, et  
non publiée, pour avoir suivi un penchant  
innocible qu'elle m'avoit donné elle-même.

Puis-je le concevoir autrement que  
barbare, injuste, factieux, et digne de  
nos mépris et de notre haine, qui comme  
un tyran et comme un monstre? car enfin,  
le Dieu que nous prêchons les partisans  
du système religieux, ne peut être imaginé  
autrement. Dis que je suis obligé de m'en  
former cette idée, dis qu'il n'est pas  
essentiellement bon par lui-même,  
je ne suis pas obligé de le croire tel, qu'il  
ne puisse me tromper. Ainsi quand même  
on me prouveroit qu'il existe, qu'il a  
établi des loix différentes de la loi générale,  
qu'il a établi des hommes pour les annoncer  
aux autres hommes, que pour les rendre  
croyables, il a fait des prodiges, que les

hommes s'accordent tous entre eux; je ne  
suis pas sûr que je lui plairai en observant  
ses loix; car s'il n'est pas bon, il peut me  
tromper; et je ne puis m'assurer sur le  
témoignage de ma raison qu'il peut  
m'avoir donnée express, pour m'induire  
en erreur.

Mais accordons leur que le souverain  
être puisse avoir établi des loix particulières,  
et choisi un certain nombre d'hommes  
auxquels il les a découvertes, pour les  
annoncer au genre humain; je leur  
demanderai d'abord comment cet être  
souverain se conduira à l'égard de ceux  
auxquels ces loix n'auront pas été annoncées;  
car enfin, tous les hommes répandus sur  
la surface de la terre ne sont pas encore  
liés ensemble par le commerce; il y a des  
nations entières qui habitent des pays

separés de nous par des mers impraticables. L'Astronomie nous fait voir que la terre est un globe et que la partie que nous habitons ne fait pas la centieme partie de sa surface. Si Dieu punit l'ignorance invincible de ceux auxquels les loix n'ont pas été annoncées, il est injuste, car enfin, ce n'est que par notre volonté que nous sommes coupables. S'il ne les punit pas, mais qu'il les juge par les seules loix de la Raison naturel et commune à tous les hommes, on peut donc lui être agréable sans observer ses loix particulières. et comme elles sont plus difficiles à pratiquer que les loix générales, ceux à qui il a imposé la nécessité d'observer ses loix particulières sont beaucoup plus maltraités que les autres, et doivent se plaindre d'un fardeau sous lequel ils gémissent. Mais enfin voyons quelles sont ces loix qu'il a plu au souverain

Etre de prescrire à une partie des hommes.

1<sup>o</sup>. Je vois qu'elles sont aussi différentes, dans les différens païs, que lesont les mœurs, les coutumes, les opinions des différentes nations qui les habitent.

2<sup>o</sup>. que ces loix ne font presque jamais consister la conformité à la volonté de Dieu dans la pratique des vertus utiles et nécessaires à la conservation des sociétés, mais seulement dans l'exactitude à remplir certains usages cérémoniels, souvent très gênans, et presque toujours contraires à la raison, quelque fois même contraires à la vertu, aux bons mœurs et aux intérêts de la société.

3<sup>o</sup>. Que ces loix obligent à croire certaines opinions spéculatives, souvent absurdes, et scandaleuses, comme les aventures des divinités pendant qu'elles conversoient parmi les hommes



et qu'elles en aussent pris la forme et la  
 et la nature: et qui du moins sont toujours  
 inconcevables et telles que l'on n'y peut  
 montrer aucune conformité avec les vérités  
 constantes et reconnues de tout le monde;  
 néanmoins cette révélation doit porter  
 avec elle même des caractères qui  
 fassent reconnaître son origine, premièrement,  
 les vérités qu'elle enseigne doivent être  
 telles que les forces naturelles de l'esprit  
 humain ne puissent nous y conduire,  
 car si elles le pouvoient il étoit inutile  
 de recourir à cette voie extraordinaire.  
 Secondement, elles doivent se trouver  
 confirmées aux autres vérités les plus  
 communes, et faire sentir leur force  
 à l'esprit dès qu'elles lui seroient présentées,  
 au moins de la manière que les vérités  
 les plus abstraites le font aux esprits  
 attentifs.  
 troisièmement, elles doivent effectivement

frapper tous les hommes auxquels elles  
 sont présentées et se faire sentir à tous  
 d'une façon unanime.

quatrièmement, Les visions, les fables,  
 les mensonges ne doivent pas porter les  
 mêmes traits que ces vérités: l'on ne doit  
 pas courir risque de les confondre et de  
 les prendre les unes pour les autres.

Je ne crains pas que l'on m'accuse d'en  
 demander trop. car enfin pour que  
 je sois obligé de croire ce que l'on me dit,  
 il faut que l'on me donne des motifs de  
 crédibilité; voyons quels sont ceux qui  
 me donnent les partisans du système  
 religieux. Je n'en vois aucun, qui l'autorité  
 qu'ils s'attribuent. ils exigent de moi la  
 soumission la plus parfaite et la plus  
 entière de mon esprit, et l'acquiescement  
 parfait de ma volonté aux dogmes et  
 aux pratiques qu'ils annoncent.

Plus les choses sont au dessus de la

raison, plus elles y sont contraires, et plus ils demandent que ma persuasion soit vive, et que ma confiance en eux soit entière. Ce sont des législateurs qui ne prétendent établir leurs loix ni sur la conformité avec la raison, comme font les philosophes, ni sur la considération de leur utilité pour maintenir la tranquillité publique, ou sur celle des avantages particuliers qui en résultent pour ceux qui les observent, comme ont fait les fondateurs des villes et des Républiques, Licurque, Solon, Numa et tant d'autres. Ce sont des monarques ou des Égrans qui, en nous interdisant tous les usages de la raison, ne fondent l'autorité de leurs loix que sur le pouvoir et l'autorité de celui au nom duquel ils les publient; du moins faut-il que cette publication soit accompagnée de deux conditions

1<sup>o</sup> il faut que je sois sûr de la bonne foi de ceux qui m'annoncent ces loix; car s'ils sont des fourbes, s'ils veulent me tromper,

je ne dois pas les croire.

2<sup>o</sup> que j'aie une certitude suffisante qu'ils n'ont pu se tromper eux mêmes.

Quant au premier article, comme les loix qu'ils me viennent annoncer sont obligatoires, au moins pour tous ceux à qui elles sont connues; je veux, pour être persuadé de leur bonne foi, qu'ils soient les premiers et les plus rigides observateurs de leurs loix. car enfin si eux mêmes, qui prétendent que le souverain être s'est communiqué à eux très intérieurement et qu'il leur a manifesté sa volonté, ne s'y conforment pas; comment veulent-ils que moi qui ne puis avoir d'autre preuve de la vérité de ce qu'ils disent que leur persuasion même, je croye ne pouvoir desobéir sans crime à des loix qu'ils violent à mes yeux? je veux que cette persuasion éclate dans toutes leurs actions,

qu'elles soient pratiques, sans quoi je les regarderai tout au plus comme des philosophes qui disputent pour soutenir des opinions spéculatives de leur secte, dont ils ne sont que superficiellement persuadés; je veux que leur persuasion soit au moins aussi forte que celle que nous avons de la faculté que le feu a de nous brûler, et par conséquent de nous causer de la douleur; et qu'elle influé de même sur leurs actions; je veux qu'il soit aussi rare de leur voir violer ces loix, même pour éviter une plus grande douleur, ou pour obtenir un plus grand plaisir, qu'il l'est de voir des hommes se jeter de sang froid au milieu des flâmes, ou empoigner un fer rouge. en vérité c'est une chose bien rare, pour ne pas dire invouée, de

trouver de tels gens; ceux qui témoignent par leurs discours et par leurs actions le plus de persuasion et le plus de zèle pour les opinions religieuses démantent la vérité de leur croyance, par l'irrégularité de leur conduite. on en voit à la vérité quelques uns qui vont jus qu'à se priver de tout ce que les hommes regardent comme des plaisirs, qui renoncent aux passions douces, et à celles qui sont les plus naturelles à l'homme, aux plaisirs de l'amour et de la table: je ne veux pas chicaner avec eux, ni examiner trop scrupuleusement si leur temperament n'a pas la plus grande part à ces austérités, si la nature ne les a pas rendus comme insensibles à ces plaisirs auxquels ils





renouent, car à présent nous voyons des gens à qui la paresse et l'indolence philosophiques en font faire autant; Je ne leur reprocherai pas même que la gloire qui leur vient de cette privation est un motif suffisant pour les y résoudre; car nous voyons combien de choses difficiles cet amour fait faire aux hommes.

Mais je demande que l'on me montre des hommes que la religion ait rendue doux, humains, complaisans, qui aiment véritablement les hommes, qui ne soient dominés ni par l'orgueil, ni par la jalousie, ni par l'ambition, ni par l'intérêt. Car je n'en ai pas vu que quelques uns de ces passions n'ayent obligés de se démentir, je n'en ai pas vu que des motifs d'ambition ou d'intérêt n'ayent portés à abandonner, avec bassesse, des choses qu'ils avoient défendues comme les vérités les plus certaines et les plus

essentiels, que l'on me montre de telles gens, alors je croirai qu'ils sont sincèrement persuadés de la vérité des opinions qu'ils veulent me faire embrasser, je croirai qu'ils sont de bonne foy, mais cela ne m'assurera pas qu'ils ne peuvent me tromper après s'être trompés eux mêmes les premiers. D'abord il faut que celui sur la parole duquel je croirai des choses aussi difficiles à concevoir, et aussi contraires à la raison, soit homme d'esprit et à l'abri de l'illusion, car enfin quand j'écouterai quelqu'un à qui j'ai fait une consultation qui m'est importante, et sur laquelle je dois régler mes démarches dans une affaire difficile, j'examinerai le caractère et l'autorité de celui qui parle, avant que

de me déterminer sur son rapport, il ne me suffit pas encore qu'il soit homme d'esprit, car on voit tous les jours qu'ils se trompent, il faut que j'examine quelles précautions il a prises pour s'instruire de ce qu'il me dit: le degré d'importance de l'affaire dont il s'agira réglera les précautions que je prendrai pour m'assurer qu'il n'est pas lui-même dans l'erreur.

Voyons donc qui sont ceux qui veulent me obliger à croire, sur leur parole, les dogmes incroyables de la religion: des prêtres crédules et intéressés, des hommes ignorants et superstitieux, des philosophes presomptueux et entêtés de leurs opinions, des gnostiques, des illuminés, des fanatiques qui prétent croyance aux visions les plus absurdes, songes, prodiges, enchantemens, spectacles,

larmes etc. Tout ce qui se présente à leur imagination échauffée prend à leurs yeux une entière réalité, enfin ils sont tels que vous auriez eu peine à faire donner le fouet à un de vos esclaves sur leur autorité; s'il se trouve parmi eux quelques personnes de bon esprit, il n'y en a pas qui puisse examiner sérieusement les motifs et les fondemens de sa persuasion et qui l'ait fait dans une disposition sincère et véritable de changer d'opinion si la raison l'ordonnoit; très peu ont examiné, et ceux là même l'ont fait dans la seule intention de se fortifier dans une opinion déjà reçue; ah! comment auroient-ils pu agir autrement? Dans leur principe le doute le plus léger est un crime et un sacrilège: leur persuasion est le fruit de l'éducation et de l'accoutumance à regarder comme vraies des idées qu'ils

ont reçu des l'enfance; s'ils ont été persuadés dans un âge plus avancé et qu'ils aient passé d'une secte dans une autre, déjà remplis de l'opinion de l'existence d'une Divinité et de la nécessité de lui rendre un culte; ils ont abandonné la religion où ils avoient été élevés, parceque les absurdités dont elle étoit remplie les choquoient, ou leur en a proposé une autre, l'autorité de ceux qui leur parloient, leur éloquence, l'assurance avec laquelle ils parloient, la vivacité de leur persuasion, l'amour de la nouveauté les ont touchés, et enfin ils se sont laissés persuader pour séparer la peine d'un plus long examen. Tous ceux même, qui se sont laissés persuader de cette sorte, sont d'ailleurs si ignorants, si simples, si crédules, que rien n'a été si facile que de les convaincre.

J'ai lu avec une grande attention les apologies que les chrétiens ont écrites

pour obtenir la tolérance de leur secte; ils montrent parfaitement le ridicule des autres opinions; mais en vérité il se fait bien que les preuves, sur lesquelles ils établissent la vérité de la leur, aient la même force; ils se contentent presque de la supposer, et cependant on ne peut présumer qu'ils aient négligé de les mettre dans leur plus beau jour. Ils ont choisi leurs meilleurs esprits pour travailler à des ouvrages qu'ils devoient présenter aux empereurs, et du succès desquels dépendoit leur tranquillité. Pour que ces gens me fassent voir que les dogmes qu'ils annoncent ne sont pas la production de leur imagination échauffée, mais leur ont été découverts par la Divinité elle-même il faut qu'ils m'en donnent des preuves sensibles, et c'est ce qu'ils prétendent faire par les prodiges et les



merveilles dont toutes les traditions religieuses sont plâmes.

Mais vous vous souvenez de ce que j'ai remarqué à ce sujet, que les religions les plus contradictoires citant également des prodiges pour me prouver leurs vérités, que les religions opposées m'assurent également que ces prodiges ne sont et ne peuvent être inventés; me citant également la vivacité de leur persuasion pour me prouver qu'on ne peut avoir amené des nations entières sans les avoir convaincues par l'évidence et par la publicité de ces merveilles, il faut nécessairement supposer une de ces choses, ou que la Divinité ait fait des prodiges pour établir la croyance de deux opinions contraires dont il y en a au moins une

de fausse, et qu'ainsi elle induit les hommes en erreur, ou que la croyance des prodiges cités par les partisans d'un culte religieux peut s'introduire dans une nation quoiqu'il ne soit jamais arrivé rien de tel, et que cette croyance peut devenir assés vive dans les esprits, pour qu'ils renoncent plus aisément à la vie qu'à cette persuasion. Or si l'on m'accorde cela, non seulement les prodiges ne sont plus une preuve suffisante de la vérité d'une religion, puisqu'elle se peut établir sans le secours des prodiges, mais encore il n'y aura plus de prodiges qui ne doivent être suspects, puisque la persuasion des vrais et des faux prodiges peut devenir également

vive, et que je pourai dire contre les uns ce qu'on employe contre les autres pour les détruire.

Cette lettre est devenue bien longue, & Ma chere Leucippe, mais l'importance de la matiere et le grand nombre de questions qui y entrent nécessairement, et qui je n'ai pu m'empêcher de toucher, m'ont entraîné plus loin que je ne voulois. Souvenez vous toujours que la dévotion même est une passion qui promet de grandes douceurs, mais qui ne tient pas parole, que la plus terrible des situations est celle d'une dévotion faible et intermittente, qui livre notre cœur à des scrupules, et à des regrets continuels; qui parviennent à moins que de s'y sentir porté par un penchant invincible, il faut résister de toutes ses forces à ces velléités passagères

de dévotion qui nous attaquent dans la solitude. Songez, que si cela est mal en général, il l'est encore plus pour des personnes d'un tempérament et d'un caractère d'esprit tels que les vôtres. faite réflexion à ce que je vous ai dit, au commencement de ma lettre, sur les honneurs qui remplissent un cœur agité de ces mouvements variables d'une dévotion passagère, et sur les dangers où sont les personnes d'un caractère d'esprit mélancolique et livré à l'humai et à la contrainte, de tomber dans cet état.

Servez vous de toute votre raison, Ma chere Leucippe pour vous garantir de ce malheur. quoiqu'en disent les superstitieux, elle ne vous trompe pas, surtout lorsque ne voulant point vous

engager dans des opinions spéculatives, vous consentez à examiner quelle réalité ont les objets imaginaires que l'on offre à votre esprit. Si ces objets sont véritables, cette examen assurera de leur existence. Mais aussi si ce ne sont que des fantômes vains, ils se dissipent, dès que vous osez en approcher, ou du moins les considérer d'un œil fixe.

Je ne répéterai ici rien de ce que j'ai dit sur le principe ou la source des erreurs où nous nous engageons dans les matières de spéculation; je me suis assez étendu sur ce sujet, et vous ne pouvez avoir oublié qu'elles viennent toutes, de ce que nous donnons à peu près le même degré de réalité à tous les objets de nos connaissances, de ce que nous sommes semblables à celui qui

ne voudroit pas distinguer les objets qu'il touche étant éveillé, d'avec ceux qu'il aperçoit pendant le sommeil, ou dans l'ivresse. quelque erreurs qui puissent résulter de là dans la philosophie, il est assez indifférent que l'on sépare les propriétés des divers êtres auxquelles elles appartiennent, que l'on admette des propriétés, des facultés, des formes, des antilechies distinguées des corps, et que l'on en fasse autant de petites entités existantes à part; ces erreurs n'empêchent pas les choses d'aller leur train à l'ordinaire, les hommes en vivent pas moins heureux, le soin de défendre ces opinions, et le desir de les détruire les occupent, et cette occupation est survent un bonheur.

Mais en fait de religion, il n'en est



pas de même: lorsque les hommes ont une fois réalisé les objets imaginaires qu'elle leur fournit, ils se passionnent pour ces objets, ils se persuadent que ces phantômes qui volent dans leur esprit existent réellement hors d'eux, tels qu'ils les voient; et là-dessus leur imagination s'enflamant, rien ne peut plus la retenir, elle enfante tous les jours de nouvelles chimères qui excitent en eux les mouvements de la plus vive terreur. C'est l'effet que produit en nous le phantôme de la divinité, c'est lui qui cause les maux les plus réels que ressentent les humains, c'est lui qui les force de supporter la privation infiniment douloureuse des plaisirs les plus naturels et les plus nécessaires, par les motifs de la crainte de déplaire à cet être chimérique.

Il nous importe donc de nous délivrer des terreurs que nous inspire ce fantôme. Pour cela il ne faut qu'oser avancer vers lui, qu'avoir le courage de pénétrer jusqu'à lui, de l'examiner, de le sonder, et alors nous verrons que cette divinité n'est qu'une pure illusion, que l'idée qu'on nous en donne, et que nous en pouvons former n'a aucune réalité, et que l'on n'en peut tirer aucune conséquence sensée, et encore moins que l'on la puisse faire servir de fondement à une religion, quelle quelle soit. L'idée qu'ils veulent nous donner de la divinité, n'est autre chose que celle d'une cause universelle qui ne soit produite par aucune cause extérieure, et de laquelle toutes les autres soient les effets, quoiqu'ils

ne puissent dire autre chose, si non que c'est la cause universelle, ils se sont persuadés qu'elle existoit séparément et distinctement des êtres particuliers qu'elle produisoit et sur laquelle agissoit.

Cependant il n'est pas plus raisonnable de penser qu'il existe une telle cause générale séparée de toutes les causes particulières, qu'il le seroit de dire qu'il existe un mouvement, une blancheur, une rondeur universelle, distinguée de chaque mouvement, de chaque blancheur, de chaque rondeur particulière, desquels on ne peut dire autre chose, si non que c'est le mouvement, la blancheur, la rondeur universelle de laquelle participent les diverses modalités.

cette cause universelle ne peut être distinguée réellement des êtres particuliers, que comme la blancheur, la rondeur, le mouvement des corps le peuvent être des corps qu'ils modifient, les êtres particuliers n'ont pas d'existence particulière dans l'hypothèse de la cause universelle, ils n'existent pas par une force qui soit en eux indépendamment de cette cause; ils n'ont qu'une existence étrangère et participée de la cause universelle par la continuation d'un effet répété à chaque instant, comme la modalité des corps, la blancheur, la rondeur, le mouvement en, qui n'existent pas par quelque force qui soit en elles, mais parcequ'elles participent de l'existence des corps qu'elles modifient, et cela est si vrai

que nous ne pouvons concevoir que l'on  
détruise ces corps sans détruire leurs  
modalités; Si cela est vrai, comme  
il faut qu'il le soit, pour que la cause  
soit universelle; car si les êtres particuliers  
existoient par une force distinguée  
de cette cause, elle ne seroit pas universelle;  
puisqu'il y auroit d'autres causes  
indépendantes d'elle, si, dis-je, cela  
est vrai, cette cause ne peut être  
autrement distinguée des êtres  
particuliers, que la blancheur et  
la rondeur des corps blancs et ronds,  
c'est à dire qu'elle n'est que l'assemblage  
des corps particuliers agissans les  
uns sur les autres mutuellement,  
par conséquent la Divinité ne peut  
être autre chose que l'univers dont  
nous faisons nous mêmes une partie,

parce que nous sommes des êtres, que nous  
agissons sur les autres et que nous  
recevons leurs actions. La Divinité  
n'est distinguée de l'univers, que comme  
la république d'Athènes l'étoit de  
l'assemblage des citoyens différens  
qui la composoient. C'est là le système  
des stoïciens; système, que je ne vois  
pas qu'on puisse ajuster avec la  
religion; car enfin dans le système  
religieux, non seulement la cause  
universelle existe d'une manière  
distinguée des autres êtres; mais elle  
a encore une intelligence, une volonté,  
sans quoi elle ne pourroit pas être  
l'objet d'un culte religieux: elle veut  
et ne veut pas certaines choses, c'est-à-  
dire est capable de haine, et d'amour,  
recompense et punit ceux qui obéissent  
ou désobéissent à ses ordres,

Vous vous souvenez bien, je  
crois, de ce que je vous ai dit sur



l'impossibilité de concevoir l'existence d'une telle cause universelle douée d'intelligence et de volonté, qui puisse être l'objet d'un culte religieux: si les êtres ne sont pas nécessaires, et que la cause de leur existence soit la volonté de la cause universelle, c'est à dire de Dieu, on demande quel sera le motif qui le déterminera à vouloir? ce ne peuvent être les êtres mêmes, puisqu'ils n'existent pas encore, si l'on dit que ce sont les idées de ces êtres, on demande comment Dieu peut avoir une idée de ce qui n'est point et de ce qui n'a jamais été, s'il a acquis ces idées, comment et d'où lui sont elles venues? s'il les a toujours eues, elles sont éternelles comme lui, et sont une partie de lui-même. Sur quoi l'on demande si ces idées représentent les êtres

comme devant être? si elles les représentent autrement, elles sont fausses et fautiveuses, si elles les représentent comme devant exister, leur existence est donc nécessaire, et Dieu en les produisant ne fait qu'exécuter la loi éternelle qui lui est imposée, il est contraint de produire les êtres tels que ses idées les lui représentent, il y a donc une autre cause que lui, et à laquelle il est assujéti, donc il n'est pas la dernière cause, la cause universelle, donc ceux même qui ont cru remonter jusqu'à la dernière cause, par leur supposition de la cause universelle n'en ont pu venir à bout.

D'ailleurs en supposant une telle cause universelle qui existe, comme il le prétendent, cette cause ne peut être

l'objet d'un culte religieux, elle n'aime, ni ne hait, ne punit ni ne récompense, mais elle agit toujours conformément aux loix éternelles et invariables que lui prescrivent ses idées, tandis que les êtres exécutent constamment ces mêmes loix, on peut dire qu'il n'arrive rien dans la nature contre sa volonté, puisque sa volonté est la seule et unique cause de toute existence. Donc tous les êtres existent toujours par sa volonté, donc ils sont toujours, non-seulement parcequ'il veut qu'ils soient; mais ils sont tels qu'ils existent, parcequ'ils n'ont, ni en eux, ni dans les autres êtres aucune force capable d'agir par elle-même, loin d'avoir celle de s'opposer à la force de la cause universelle; donc tous les autres êtres accomplissent également

la volonté de la Divinité au de la première cause, donc tous les êtres sont égaux par rapport à lui; et le corps pesant obéit à ses loix en tombant, comme la flamme en s'élevant en l'air. Ceux qui ne font produire à la cause première que le mouvement local des corps, et qui donnent à nos esprits la force de se déterminer, bornent étrangement cette cause, et lui ôtent son universalité, pour la réduire à ce qu'il y a de plus bas dans la nature, c'est-à-dire à l'emploi de remuer la matière; mais comme tout est lié dans la nature, que les sentiments spirituels produisent des mouvements dans les corps vivants, de même que les mouvements des corps excitent des sentiments dans les âmes, on ne peut

même avoir recours à cette supposition pour établir ou pour défendre le culte religieux.

1<sup>o</sup> Nous ne voulons qu'en conséquence des perceptions des objets qui se présentent à nous; ces perceptions ne nous viennent qu'à l'occasion du mouvement excité dans nos organes. Donc la cause du mouvement est la cause de nos volontés; si cette cause ignore l'effet que produira le mouvement en nous, quelle idée indigne de Dieu? s'il le sait, il en est complice et il y consent; si le sachant, il n'y consent pas, il est donc forcé de faire ce qu'il ne veut pas, et il y a quelque chose de plus fort et de plus puissant que lui dont il est contraint de suivre les loix malgré lui.

2<sup>o</sup> Comme nos volontés sont toujours suivies de quelque mouvement, Dieu

est obligé de concourir avec notre volonté; s'il y consent, il en est complice; s'il n'y consent pas, il est moins fort que nous et est obligé de nous obéir. Donc quelques choses que l'on dise, ou il faut avouer qu'il n'y a pas de cause universelle, ou que, s'il y en a, elle veut tout ce qui arrive, et ne veut jamais autre chose; que par conséquent elle n'aime ni ne hait aucuns des êtres particuliers, parcequ'ils lui obéissent tous également; et que les mots de peines et de récompenses, de loix, de défenses, d'ordres, sont des termes allégoriques tirés de ce qui se passe parmi les hommes. Mais quand même l'on m'accorderoit que cette cause universelle nous a donné avec l'existence, le pouvoir d'exécuter ou de ne pas exécuter les loix qu'elle nous



à imposer; il faut voir quelles sont ces loix et si elles sont différentes de celles que tous les hommes portent gravées dans leur cœur, des inclinations naturelles qu'ils ne quittent jamais, du desir de connaître la vérité et de jouir du plaisir, de la recherche du bonheur et de la fuite de la douleur.

Si les loix que la première cause a établies doivent se borner là, tous les êtres intelligens les observent, sans s'écarter un seul moment, et par conséquent ils sont tous conformes à sa volonté, car celui qui se trompe croit suivre la vérité en soutenant l'erreur, et celui qui sacrifie les plaisirs réels à une pure chimère, imagine et sent réellement une grande félicité à lui faire ce sacrifice.

Si le souverain Être a établi d'autres loix que celles qu'il a mises dans le cœur

de tous les hommes, ceux à qui il les a cachées étoient ils l'objet de son amour, puisqu'il ne leur a pas découvert ce qui étoit propre à les rendre heureux, les punira-t-il pour avoir violé des loix qu'ils ignoroient? si cela est, cet être non seulement n'aime pas les autres hommes et par conséquent ne mérite pas leur amour, mais de plus, c'est un être tyrannique, indigne de leur estime, et qui mérite leur haine.

Si l'on n'est pas obligé de regarder Dieu comme un être essentiellement juste et bon, comme un être qui aime les hommes, l'on peut croire qu'il a voulu les tromper. Ainsi quand même les prodiges, sur lesquels se fondent ceux qui prétendent connaître les loix qu'il a révélées à quelques hommes seroient véritables, comme

c'est un être injuste, inhumain, je n'ai pas d'assurance qu'il n'a pas fait ces prodiges expris pour me tromper, je n'ai nulle preuve que je lui deviendrai plus agréable par l'observation de ces loix. s'il ne punit pas ceux qui ont ignoré ses loix, comme il ne peut le faire sans injustice, il n'est donc pas absolument nécessaire de les observer pour lui plaire; puisqu'on le peut en suivant les seules loix naturelles communs à tous les hommes.

Mais, si cela est, comme les loix révélés sont fatigantes, difficiles à exécuter, consistantes à se priver de tous les plaisirs, à refuser de satisfaire les besoins naturels, elles ne servent qu'à rendre malheureux ceux à qui il les a révélés. Donc il les hait; mais ils ne l'ont pu mériter, puisqu'ils ont

pratiqué les loix générales comme ceux à qui il n'en a pas donné de particulières; Donc quoique l'on dise, il faut conclure que c'est un être injuste, capricieux, indigne de notre respect.

D'ailleurs les loix particulières ne sont accompagnées d'aucun des caractères qui doivent me les faire regarder comme vraies: elles sont absurdes et contraires à la Raison, elles sont opposées aux loix naturelles et communes qui ordonnent de satisfaire aux besoins de la nature. La plupart de ceux qui les annoncent, font voir, en les violant à tout moment, qu'ils ne sont pas persuadés de leur vérité. Ceux qui les observent sont pour l'ordinaire gens qui croient sans

examen et sur l'autorité seule de ceux  
qui les ont persuadés ou précédés.  
ceux d'entre eux qui croient par  
conviction sont en très petit nombre.  
La plus part sont gens sans esprit,  
crédules timides, et recevant comme  
vrai tout ce que leur imagination  
echauffée leur présente. Pour les  
autres, lorsque j'examine leurs  
preuves, je trouve qu'elles n'ont  
nulle solidité, qu'elles ne sont  
appuyées que sur des traditions  
confuses, incertaines, et non prouvées,  
que les sectes les plus contraires  
citant également des faits non prouvés  
avec le même avantage, et que dans  
tous les partis on réussit à merveille  
à détruire les opinions contraires à

la sienne, sans qu'aucun puisse  
mettre ce qu'il défend à couvert des  
mêmes objections par lesquelles il  
accable les autres.

De toutes les religions établies  
parmi les hommes, il n'y en a aucune  
qui puisse l'emporter sur les autres  
et qui mérite qu'un homme sensé s'y  
assujettisse. Celles qui sont un peu  
plus épurées que les autres, de fables  
ridicules et grossières, comme le judaïsme,  
le christianisme, le magisme et le  
chaldéisme sont également dépourvus  
de probabilité dans leurs dogmes, et de  
solidité dans leurs preuves. Comme  
la vérité de leurs dogmes n'est pas  
du ressort de la raison, parceque  
la nature des choses que l'on y traite  
ne nous est pas connue, ceux qui



veulent que nous objections fui à ce  
 qu'ils nous en disent, doivent nous  
 montrer comment ils ont appris ce  
 qu'ils prétendent nous enseigner; ils  
 nous assurent que cette Divinité, au  
 nom de laquelle ils nous parlent, de  
 laquelle ils ne peuvent nous donner  
 d'Idées, et dont ils disent des choses si  
 opposées les unes aux autres, s'est  
 découverte à eux, et les a instruits  
 des loix qu'elle prétendait être observées  
 parmi les hommes; et pour prouver  
 la vérité de ces témoignages, ils nous  
 citent des prodiges, et des merveilles  
 arrivées pour obliger les hommes à  
 les croire, mais ces prodiges n'arrivent  
 plus de nos jours, ils ne sont fondés  
 que sur une tradition historique, de  
 laquelle on ne peut plus s'assurer  
 maintenant. Toutes les sectes religieuses

citent des miracles pareils, pour  
 établir la vérité de leurs opinions,  
 et les plus absurdes sont celles qui  
 en rapportent un plus grand nombre.  
 Les dogmes de ces diverses sectes sont  
 opposés et contraires les uns aux  
 autres, ils se détruisent mutuellement,  
 et ne peuvent être vrais tous à la  
 fois, Donc il faut, si tous ces miracles  
 sont véritables, qu'il s'en soit fait  
 pour attester la vérité d'une fausse  
 opinion, et que par conséquent la  
 Divinité ait voulu séduire les  
 hommes, ou bien qu'il y en ait  
 sciemment une partie de faux et  
 que les autres soient vrais.

Mais à quoi distinguer ces  
 miracles vrais? car en fait de

prodiges, comme ils sont tous au dessus du cours ordinaire et de la force des agens naturels, la raison ne peut distinguer entr'eux, il n'y en a pas qui soient absurdes ou déraisonnables, et nous ne sommes pas en droit d'en rejeter sur ce prétexte. chaque secte est également persuadée de la vérité des siens, si néanmoins ces prodiges sont faux et supposés il en faut conclure que des nations entières peuvent donner créance à des miracles supposés. Donc sur le chapitre des prodiges, la persuasion constante, vive, et pratique d'une nation entiere n'en prouve pas la vérité, mais il n'y a aucun de ces faits, dont on puisse autrement prouver la vérité, que par la persuasion de ceux qui les croient maintenant.

donc il n'y en a aucun dont la vérité soit suffisamment établie, et comme ces prodiges sont le seul moyen par lequel on puisse nous obliger de croire la vérité d'une Religion, je dois conclure qu'il n'y en a aucune de prouvée, et je dois les regarder toutes comme l'ouvrage du fanatisme ou de la fourberie, et souvent de tous les deux ensemble.

On peut observer à l'égard de ces prodiges, que de là veu même de ceux qui les croient, ils n'ont fait aucune impression sur l'esprit, ni sur le cœur de ceux qui en ont été témoins. Les prodiges que les grecs racontent de Bacchus pour punir

l'incrédulité de Licurgue Roi de Thrace, n'ont pas rendu les sujets de ce prince plus dévots au fils de Sémélé. Les merveilles rapportées dans l'histoire du législateur des Juifs ne rendoient point ce peuple plus exact observateur du culte et des lois du Dieu qui les produisoit, il semble qu'il lui étoit plus facile de déranger toute la nature, de leur ouvrir un chemin solide au milieu de la mer, de faire remonter les fleuves vers leurs sources, d'épaissir la rosée pour en faire un alignement, que de les persuader de lui rendre le culte qu'il exigeoit d'eux, leur histoire n'est qu'un tissu de révoltes et de désobéissances au Dieu que Moïse avoit voulu leur faire adorer.

La secte juive qui porte le nom de chrétiens nous raconte avec emphase les merveilles opérées par leur législateur,

merveilles aussi utiles que surnaturelles, les maladies les plus incurables guéries, les morts rappelés à la vie, sont les faits dont son histoire est remplie. Cependant cette même histoire nous apprend que cet homme fut arrêté par sa nation même à qui il avoit fait tant de bien, regardé comme un imposteur, et livré aux Romains, pour être puni du ~~supplice~~ supplice infame destiné aux esclaves et aux brigands.

Que penser de ces prodiges, qui n'ont fait aucune impression sur l'esprit de ceux au milieu desquels ils sont arrivés? est-ce connoître le cœur humain que de supposer que des hommes témoins de ces merveilles, n'en ont pas été touchés, lorsque nous voyons tous les jours que de simples



bruits populaires d'un prodige ou fait qui n'est qu'un événement commun, sont capables de remuer des provinces entières.

Mais en fin, direz vous, elle chere Leucippe, si l'on ne peut même raisonnablement supposer l'existence d'une divinité ou d'une cause universelle distinguée de l'univers, par qui cet univers est il gouverné, par qui est il conduit et conservé? Car, après tout, il faut bien en venir à une première cause; je ne vois pas pour moi la nécessité d'une telle conséquence. L'univers est un assemblage d'êtres differents, qui agissent et réagissent mutuellement et successivement les uns sur les autres, comme je l'ai déjà dit, je n'y découvre des bornes, ni par son étendue, ni par sa durée. J'y apperçois seulement une vicissitude et un passage continuel d'un état à un autre par

rapport aux êtres particuliers qui prennent successivement de nouvelles formes, mais je n'y vois pas une cause universelle distinguée de lui, qui lui donne l'existence, et qui produise les modifications des êtres particuliers qui le composent; je crois même voir très distinctement l'impossibilité d'une telle cause, je vous l'ai expliqué plus haut; du reste j'avoue que mon esprit est trop foible et trop borné, pour remonter longtemps de cause en cause, loin de pouvoir parcourir une énumération qui n'est infinie, que parce que l'on n'en peut trouver le terme. Ainsi je m'enveloppe tranquillement dans mon ignorance, que je ne rougis pas d'avouer, qui n'est pas honteuse, parce qu'elle est invincible. je ne crois pas que cette ignorance donne aucun

droit à ceux qui s'imaginent en savoir  
davantage, de n'être assujettis à leurs  
opinions, lorsque, non seulement je  
ne puis appercevoir la vérité; mais  
lorsque tout ce que je vois implique  
contradiction, ce seroit donner trop  
d'avantage à la présomption qui  
est le partage ordinaire de ceux qui  
n'ignorent rien que pour n'avoir pas  
examiné; je m'en tiens au raisonnement  
sensé des indiens qui, quoiqu'ils ne  
puissent concevoir le mécanisme  
de ces machines hydrauliques, ne se  
croient pas obligés d'avouer à leurs  
compatriotes que ces machines étoient  
des animaux. L'on n'a pas encore  
pu expliquer la cause du flux et  
reflux de la mer, ni celle qui fait que  
la pierre d'Iraclie [l'aimant] attire le

fer: néanmoins l'on a droit de rejeter  
les suppositions que l'on a imaginées,  
parce que ces suppositions sont absurdes.

Conduisons nous ainsi à l'égard  
de la cause qui soutient l'univers,  
contentons nous de rejeter les chimères  
qu'on nous débite à ce sujet, et ne nous  
embarrassons pas de mettre une autre  
opinion à la place de celle que nous  
quittons, la sagesse doit nous apprendre  
à supporter tranquillement un tel vuide.  
il est tant de connoissances nécessaires,  
ou du moins agréables que nous pouvons  
acquérir aisément, pourquoi nous  
inquiéter de ce qui ne nous regarde pas?  
nous sommes dans un vaisseau battu  
des vents et des flots, songeons à en  
diriger le cours de façon qu'il en soufre

le moins qu'il pourra, manœuvrons de  
manière que nous corrigions le vent,  
s'il est possible; si non, obéissons lui,  
ne nous amusons pas à philosopher  
sur la cause physique qui le produit;  
occupons nous seulement au milieu  
des hommes, parmi lesquels nous nous  
trouvons placés dans cet instant, à  
nous conduire avec eux, de façon que  
nous souffrions le moins de douleur,  
et que nous jouissions du plus de  
plaisir qu'il nous sera possible. Car  
enfin c'est à ces deux points que tout  
se réduit, fuir la douleur et chercher  
le plaisir. Nous serions donc bien  
fous, si nous ne nous occupions, comme  
le veulent les dévots, qu'à ne pas  
jouir des plaisirs qui sont sous nos  
mains, et qu'à nous procurer les

maux et les douleurs qui ne nous sont  
pas destinés.

Cachez de profiter de ceci et Ma chère  
Leucippe, si la philosophie est  
capable de procurer quelque avantage  
réel aux hommes, c'est celui de ne  
craindre que le danger, et de ne  
connoître d'autre danger que celui  
d'éprouver la douleur, je vous connois  
trop pour croire qu'en seconant le joug  
de la tyrannie religieuse, vous tombiez  
dans les excès où l'on prétend que  
l'irreligion plonge ceux que l'on  
nomme athées, les hommes sont  
toujours par leurs maux tels que  
les rend leur tempérament naturel,  
et la proportion qu'ont avec leurs  
passions, les objets qui frappent les



sens; vous n'aurez jamais que des passions douces et languissantes. votre tempérament mélancolique pourra leur donner une force intérieure qui agira sur votre âme, mais elle ne se développera jamais au dehors. et d'ailleurs la délicatesse de votre goût vous rend moins sensible à ces objets d'amour et d'ambition, qui sont la source des excès publics où se plongent les personnes de votre sexe, et de ces emportements par lesquels seuls, elles peuvent donner atteinte à leur gloire. je ne vous ai pas parlé de l'immortalité de l'âme, ni de ce que nous devenons après la mort; c'est une chose absolument inconnue, aussi bien que tout ce que les philosophes ont imaginé sur la nature, et sur la

désinjection de l'homme en deux, ou trois substances, toutes leurs différentes opinions n'ont aucun fondement, tout ce que l'on en peut dire de plus raisonnable, c'est que de même que avant notre naissance, nous n'étions certainement pas ce que nous sommes maintenant, et que ces deux manières d'être ne sont pas liées de sorte qu'il reste un vestige sensible de leur liaison, et du passage d'un état à l'autre, de même aussi il est très probable qu'après la mort, nous continuerons à la vérité d'exister, mais que nous deviendrons un nouvel être dont les modifications n'auront pas plus de rapport à notre état actuel, que ces dernières n'en ont avec les modifications

antérieures à notre naissance.

Nous avons existé pendant plusieurs mois dans le sein de nos mères, tout le monde en est convaincu; quelle idée en avons nous? y a-t-il quelqu'un qui ait gardé le souvenir de son entrée dans le monde, et des impressions qu'il ont fait sur lui les objets à sa naissance? et on même quelqu'idée de ce qui nous est arrivé pendant nos premières années? puisque nous sommes forcés d'avouer que ces choses nous sont inconnues, quoiqu'elles fassent partie de notre état actuel, ne rougissons pas d'ignorer ce qui nous arrivera lorsque nous serons passés dans un autre état après notre mort: regardons tout ce que les philosophes débitent là dessus comme des choses avancées sans preuves et

destituées de fondement. Leurs différentes hypothèses n'ont pas plus d'autorité que les fables débitées par les poètes au sujet du tartare et des champs élysées; j'accorderai sans peine que ces fables sont non seulement très ingénieuses, mais encore très avantageuses au genre humain.

Le commun des hommes est trop corrompu et trop insensé, pour n'avoir pas besoin d'être conduit à la pratique des actions vertueuses, c'est à dire utiles à la société, par l'espoir de la récompense, et d'être détournés des actions criminelles par la crainte des châtimens, c'est là ce qui a donné naissance aux loix, mais comme ces loix ne punissent, ni ne récompensent les actions secrètes, et que dans les sociétés les mieux réglées les coupables puissants et

accrédités trouvent le secret de les étuder, il a fallu imaginer un tribunal plus redoutable que celui du magistrat; on a supposé qu'à la mort nous entrions dans une nouvelle vie dont le bonheur et le malheur dépendoient de notre conduite avant notre mort; elle sera examinée, nous dit-on, par un juge inflexible, auquel toutes nos actions même les plus secrètes seront connues, un bonheur éternel, et au dessus de ce que nous avons goûté de voluptueux sera le partage des gens de bien, tandis que des tourmens effroyables seront employés à punir et à expier les crimes des méchants.

Cette opinion est sans doute le plus ferme fondement des sociétés, c'est elle qui porte les hommes à la vertu et qui les éloigne du vice. Tant que l'on ne l'employera que pour le bonheur public, je la regarderai comme

une encore utile que les honnêtes gens doivent respecter, qu'ils doivent même inspirer à ceux qui ont besoin de ce motif pour être gens de bien.

Mais si la superstition s'emparant de cette opinion veut l'employer, pour doubler le repas des simples et pour les remplir de vaines terreurs, si des hommes ambitieux veulent s'en servir pour étendre leur empire sur les esprits et pour se les assujettir, comme nous le voyons assez souvent, si l'on faisoit dépendre le bonheur et le malheur de cette vie future, non pas de l'observation ou de l'inobservation des loix établies pour le bien des sociétés, mais de la pratique des cérémonies religieuses, de la croyance de certains dogmes opposés à la raison, et de la soumission à ceux qui se prétendent les confidentes et les envoyés



de l'être suprême; alors la sagesse et la raison nous ordonnent de leur résister et de nous tenter pour des abus, ceux qu'ils veulent séduire: Dès que cette erreur cessera de faire le bonheur de la société, non seulement elle cessera d'être indifférente; mais elle pourra devenir punitive, par cela même qu'elle est un motif capable de remuer les peuples plus puissamment que ne font les loix; et la crainte du magistrat politique.

Il ne seroit de rien d'alléguer en faveur de cette opinion, qu'elle est reçue chez toutes les nations polices et même chez la plus grande partie des Barbares: son universalité n'est pas une preuve de sa vérité; il y a des erreurs communes à tous les hommes, et qui sont une suite comme nécessaire de l'imperfection de notre esprit, et dans lesquelles tomberont tous ceux qui voudront franchir les bornes que la

nature a mises à nos connoissances. cette opinion est de ce genre, et même elle a cet avantage, que l'intérêt de la société demandant qu'elle fut reçue par tout, les politiques se sont fait un devoir de s'opposer à tout ce qui pourroit la détruire. Personne ne pourroit se former d'idée de l'antiquité ou de la destruction totale de la matière de ces êtres, tous les hommes ont dû concevoir la mort comme un passage à une nouvelle manière d'exister, et il seroit comme impossible de trouver des peuples chez lesquels l'opinion commune ne donnât pas une espee d'immortalité à nos âmes. D'un autre côté comme il n'y a que les esprits raisonnables qui puissent supporter le vuide ou nous laisse notre ignorance sur la nature de cet état dans lequel nous passons à la mort, et que ces esprits

raisonnables sont rares, on a dû remplir ce vuide fatigant par quelque hypothese fondée sur ce que l'on pourroit imaginer de cet état futur.

Notre imagination quelqu'étendue qu'on la suppose, est toujours réduite à nous représenter les choses que nous avons déjà vues, et à nous rappeler les sensations que nous avons déjà éprouvées. Elle peut, à la vérité, unir les choses que nous avons toujours vues séparées, et séparer celles que nous avons toujours vues unies; mais elle ne peut nous offrir de nouvelles qualités et de nouvelles modifications. Toutes les hypotheses que l'imagination a pu enfanter sur la nature de cet état futur, ont donc participé de ce qui constitue notre état actuel; elles l'ont représenté comme une nouvelle vie, et comme une répétition de ce qui nous arrive dans celle-ci: elles nous promettent les

mêmes plaisirs, et elles nous menacent des mêmes peines.

Puisqu'il n'a pas été possible de varier le fonds de cette hypothese, et que les barrières, opposées par la nature elle même aux efforts de l'esprit humain, ont dû retenir tous les hommes dans les mêmes limites; il ne faut pas regarder comme une preuve de la vérité de l'opinion commune son uniformité et son universalité.

Vous estes trop sensée, Ma chere Loucippe, pour vous laisser effrayer par les vains fantômes de l'imagination des poëtes, qui n'ont de réalité que dans l'imagination d'une populace timide et superstitieuse: vous savez faire usage de votre raison, pour les dissiper et pour vous garantir des

effets de cette illusion si funeste au repos  
des personnes timides. Ce seroit en vain  
que nous nous glorifierions de posséder  
cette raison, si nous ne la faisons servir  
à nous rendre heureux, et à nous procurer  
cette tranquillité de l'ame, et ce repos  
intérieur qui constituent la félicité pure  
et sans trouble que nous promet la  
véritable philosophie; elle n'est pas  
capable d'augmenter nos plaisirs, mais  
seulement de régler nos desirs et nos  
craintes, et de détruire ces vaines terreurs  
dont notre imagination se remplit.  
son objet est de nous ramener à vivre  
selon la nature et de nous délivrer  
de l'empire de l'opinion.

Fin



